



Edgar Wallace
(Richard Horacio Edgar Freeman)

LES QUATRE JUSTICIERS

(The Four Just Men)
Traduction : Jean Murray

1931 (1905)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

PROLOGUE LE MÉTIER DE THORY	3
CHAPITRE I UNE NOUVELLE SENSATIONNELLE	11
CHAPITRE II PANIQUE À LA CHAMBRE DES COMMUNES.....	20
CHAPITRE III MILLE LIVRES DE RÉCOMPENSE	32
CHAPITRE IV PRÉPARATIFS	43
CHAPITRE V ATTENTAT AU « DAILY MEGAPHONE »	55
CHAPITRE VI INDICES	73
CHAPITRE VII LE MESSENGER	88
CHAPITRE VIII LE CALEPIN	105
CHAPITRE IX LA CUPIDITÉ DE BILLY MARKS	121
CHAPITRE X LES TROIS QUI MOURURENT	138
CHAPITRE XI DEUX MOINEAUX.....	154
CHAPITRE XII CONCLUSION	169
Ce livre numérique :.....	176

PROLOGUE

LE MÉTIER DE THORY

En quittant la Plaza del Mina, descendez la ruelle à l'extrémité de laquelle, de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi, le drapeau du consulat des États-Unis flotte paresseusement. Puis, après avoir traversé la place où se dresse l'hôtel de France, contournez l'église Notre-Dame et suivez une rue étroite et élégante, la grand-rue de Cadix. Vous vous trouverez bientôt devant le café des Nations.

À 5 heures, les clients seront rares dans la vaste salle à colonnes, et les petites tables rondes qui encombrant le trottoir en façade seront inoccupées, comme à l'ordinaire.

Un jour de la fin de l'été – l'année de la famine – quatre hommes, assis à l'une de ces tables, parlaient affaires.

L'un d'eux s'appelait Léon Gonzalez, un autre Poiccart. Le troisième, et non le moindre, avait pour nom George Manfred. Quant au dernier, c'était Thory, ou encore Saimont. De ces quatre hommes, Thory seul n'a pas besoin d'être présenté, surtout aux fervents de l'histoire contemporaine. Vous trouverez tous renseignements le concernant dans les services de l'identité judiciaire. Car Thory, alias Saimont, est fiché.

Rien ne vous empêche, si vous êtes curieux – et muni de l'autorisation indispensable – d'examiner les photographies (il y en a dix-huit) qui le représentent de face, de profil, les mains croisées sur sa large poitrine, avec une barbe de trois jours, etc. Mais à quoi bon les énumérer toutes ?

Il y a aussi, dans son dossier, une photo de ses oreilles, d'affreuses oreilles comme des ailes de chauve-souris, et le récit très détaillé de son existence.

Le signor Paolo Mantegazza, qui dirige à Florence le musée national d'Anthropologie, a fait à Thory l'honneur de lui réserver une place dans son ouvrage admirable, au chapitre intitulé « De la valeur intellectuelle d'un visage ». Voilà pourquoi, je le répète, il serait superflu de présenter Thory aux lecteurs versés dans la criminologie et la physiognomonie.

Notre excellent Thory était donc assis à cette petite table et semblait peu à son aise. Il se pinçait le gras des joues, lissait ses sourcils en broussaille, tripotait la cicatrice blanche de son menton mal rasé. Bref, il accomplissait les gestes dont ne peuvent se défendre les humbles quand ils se trouvent soudain placés au même niveau que des hommes qui leur sont très supérieurs.

Certes, Gonzalez, avec ses yeux bleus et ses mains fiévreuses, ou le pesant, taciturne et méfiant Poiccart, ou enfin George Manfred, avec son monocle et sa barbe poivre et sel, étaient moins célèbres que Thory dans le monde du crime. Pourtant, comme vous allez l'apprendre, chacun était un grand homme à sa façon.

Ayant posé sur la table le numéro du *Heraldo de Madrid* qu'il était en train de lire, Manfred enleva son monocle, l'essuya à l'aide d'un mouchoir immaculé et dit avec un rire étouffé :

– Ces Russes sont impayables !

Poiccart, sourcils froncés, prit le journal :

– Qui est-ce, cette fois ?

– Le gouverneur d'une des provinces méridionales.

– Exécuté ?

Manfred eut une expression de moquerie dédaigneuse qui retroussa sa moustache :

– Peut-on dire qu’il s’agit d’une exécution quand on utilise une bombe ? Oh ! je sais, cela s’est déjà fait. Mais c’est si grossier, si primitif ! C’est un peu comme si vous faisiez sauter les murailles d’une ville à la mine, pour qu’elles tuent votre ennemi parmi d’autres victimes.

Poiccart déchiffrait l’article du journal, avec lenteur et méthode, comme à son habitude.

– Le prince a été grièvement blessé, et l’assassin présumé a perdu un bras, lut-il avec une moue de désapprobation.

Les mains fiévreuses de Gonzalez se crispèrent convulsivement, ce qui était chez lui le signe d’un trouble profond.

– Eh bien, dit Manfred en riant et en désignant Gonzalez d’un mouvement de tête, la conscience de notre ami le tourmente...

– Cela ne m’est arrivé qu’une fois, protesta Gonzalez, et encore indépendamment de ma volonté. Vous vous en souvenez, Manfred ? Vous aussi, Poiccart ?

Il poursuivit, haletant, comme s’il devait se disculper d’une accusation que nul pourtant n’avait formulée :

– J’étais hostile à ce projet. Vous ne l’avez pas oublié, n’est-ce pas ? Une affaire minable. J’étais à Madrid. Des hommes vinrent me voir, des ouvriers travaillant dans une usine de Barcelone. Ils m’exposèrent leur idée. Je fus atterré par leur ignorance des lois les plus élémentaires de la chimie. J’établis à leur intention une formule nouvelle avec tous les détails nécessaires et, presque à genoux, oui, presque à genoux, je les suppliai d’employer une autre méthode. Je leur dis : « les enfants, vous vous apprêtez à employer un produit que les chimistes eux-mêmes n’osent pas manipuler. Si votre patron est un individu

nuisible, détruisez-le par n'importe quel moyen. Par exemple, vous pouvez l'abattre à coups de pistolet. Ou alors faites en sorte qu'il vous reçoive après son dîner, quand il sera engourdi par la bonne chère. De la main droite, présentez-lui une pétition. Et de la gauche... comme ça ! (Gonzalez fit le geste de frapper un adversaire imaginaire.) Mais ils n'ont rien voulu entendre », conclut-il.

Manfred, tout en remuant la boisson crémeuse qui emplissait son verre, hocha plusieurs fois la tête.

– Je me rappelle, dit-il avec une étincelle ironique dans ses yeux gris. Il y eut plusieurs victimes. Et au procès, le principal témoin fut celui à qui la bombe était destinée !

Thory toussota comme s'il s'apprêtait à prendre la parole. Les trois autres consommateurs se tournèrent vers lui.

– Je ne prétends pas, señores, en savoir autant que vous, dit-il non sans amertume. Et je ne comprends pas grand-chose à vos propos. Vous parlez de gouvernements, de rois, de constitutions, de causes justes ou injustes. Moi, quand un homme m'a fait du tort, je lui fends le crâne. (Et, après une hésitation :) Je ne sais comment dire cela... Mais il me semble que... que vous tuez des gens que vous ne haïssez pas, des gens qui ne vous ont rien fait. Ma méthode est bien différente...

Il hésita de nouveau, essaya de rassembler ses pensées, scruta avec intensité le milieu de la rue, puis, secouant la tête, il se renfonça dans son silence.

Les autres continuèrent un instant à le regarder. Enfin, ils échangèrent un coup d'œil, et chacun sourit. Manfred prit dans sa poche un étui épais, en tira une cigarette déformée, la remodela habilement entre ses doigts et craqua une allumette sur la semelle de sa chaussure.

– Mon cher Thory, dit-il en rejetant une bouffée de fumée, votre méthode est celle d'un imbécile. Vous tuez par intérêt.

Nous tuons au nom de la justice. Cela nous élève au-dessus de la masse des assassins professionnels. Quand nous voyons un puissant opprimer des faibles, quand nous voyons le mal s'exercer contre la volonté de Dieu... (Il esquissa un rapide signe de croix.)... et au détriment des hommes, et enfin lorsque nous savons que le coupable, par le jeu des lois humaines, échappera au châtiment, alors nous frappons !

– Écoutez ceci, Thory, intervint Poiccart, le taciturne. Il y avait un jour une jeune fille, une jeune fille d'une beauté remarquable. Elle vivait là-haut... (Il montra le nord :)... et il y avait un prêtre. Un prêtre, comprenez-vous ? Parce que cela se produit fréquemment, paraît-il, les parents fermaient les yeux. Mais la jeune fille en éprouvait de la honte et du dégoût. Comme elle refusait de retourner chez le prêtre, il lui tendit un piège et la séquestra chez lui. Puis, quand il s'en fut lassé, il la jeta dehors. C'est alors que je la rencontrai. Elle n'était rien pour moi. Cependant, je songeai : Voilà un crime que la justice ne peut punir comme il se doit. Aussi, une nuit, mon chapeau rabattu sur les yeux, j'allai frapper chez le prêtre et lui dis que je venais le chercher pour un voyageur qui se mourait. Comme il refusait de se déplacer, j'ajoutai que le mourant était riche et qu'il s'agissait d'un grand seigneur. Il sauta sur le cheval que j'avais amené à son intention, et, côte à côte, nous nous rendîmes jusqu'à une maisonnette dans la montagne. Dès que nous fûmes entrés, je verrouillai la porte. Il comprit qu'il était pris au piège à son tour. « Qu'avez-vous l'intention de faire ? » demanda-t-il d'une voix étranglée. « J'ai l'intention de vous tuer, señor », répondis-je. Il se rendit compte que je ne parlais pas à la légère. Je lui racontai par le menu l'histoire de la jeune fille... Il cria quand je me dirigeai vers lui. Mais à quoi bon ? Comme il suppliait : « Je veux un prêtre ! » je lui tendis... un miroir !

Poiccart but une gorgée de café et termina son récit du ton le plus naturel du monde :

– Le lendemain, on le découvrit sur la route. Pas la moindre marque. Rien qui indiquât la façon dont il était mort.

– Comment l’avez-vous tué ? demanda Thory avec une curiosité avide.

Mais Poiccart, gardant le silence, se contenta d’esquisser un sourire sinistre.

Thory, le front plissé, regarda les trois hommes d’un air soupçonneux.

– Si vous pouvez tuer comme vous venez de le dire, reprit-il, pourquoi m’avez-vous fait venir ? J’étais heureux à Xérès. Je travaillais chez un marchand de vins. Et il y avait une fille... une nommée Juana Samarez...

Il s’épongea le front de son mouchoir et regarda de nouveau, l’un après l’autre, ses compagnons :

– Quand j’ai reçu votre message, je me suis dit que j’aurais plaisir à vous supprimer. Pourtant, je ne savais pas qui vous étiez. J’étais heureux... J’avais cette fille... J’avais oublié mon passé. Et puis...

Manfred arrêta avec autorité ces protestations incohérentes :

– Vous n’êtes pas qualifié pour chercher à connaître les raisons qui nous font agir. Nous savons qui vous êtes et ce que vous valez. Nous en savons même plus long que la police sur votre compte. Nous pourrions vous envoyer à l’échafaud.

Poiccart accompagna cette déclaration d’un vigoureux mouvement de tête. Gonzalez, toujours intéressé par la nature humaine, dévisageait Thory.

– Nous avons besoin d’un quatrième pour un travail que nous désirons accomplir, reprit Manfred. Nous souhaitons que ce quatrième ne fût animé que de la volonté de voir la justice

appliquée. Ayant échoué dans nos recherches, nous avons dû nous contenter d'un condamné de droit commun, d'un assassin, pour être plus précis.

Thory ouvrit la bouche, puis la referma.

– Bref, continua Manfred, un homme que nous pouvons envoyer sur-le-champ à la mort s'il nous trahit. Vous êtes exactement celui qu'il nous faut. Vous ne courrez aucun risque. Vous serez bien récompensé. Il se peut même que nous ne vous demandions pas de tuer. Un instant ! interrompit Manfred en voyant que Thory rouvrait la bouche. Connaissez-vous l'Angleterre ? Non, vous ne la connaissez pas. Mais vous connaissez Gibraltar, n'est-ce pas ? L'Angleterre... Gibraltar... on y voit les mêmes gens. L'Angleterre est un pays assez éloigné d'ici, un pays bizarre, morne, dont les habitants sont eux aussi bizarres et mornes. Il y a, dans ce pays, un membre du gouvernement, un ministre, et quelques hommes dont le gouvernement n'a jamais entendu parler. Vous vous souvenez peut-être de Garcia. Manuel Garcia, leader du mouvement carliste. Il est en Angleterre, le seul pays où il soit en sécurité. D'Angleterre, il dirige ici même, en Espagne, le mouvement carliste. Vous voyez de quoi je parle ?

Thory fit oui de la tête.

– Cette année, une fois de plus, il y a la famine en Espagne, ajouta Manfred. On meurt aux portes des églises. On crève de faim dans les jardins publics. Les victimes voient se succéder des gouvernements plus corrompus les uns que les autres, et des millions et des millions passer des caisses de l'État dans les poches des politiciens. Cette année, quelque chose va se produire. L'actuel régime doit disparaître. Le gouvernement ne l'ignore pas. Il sait d'où vient le danger. Il sait aussi qu'il ne sera sauvé que si Garcia lui est livré avant que le plan de la révolte ne soit au point. Mais, pour l'instant, Garcia est en sécurité, et il le resterait longtemps encore sans un certain ministre anglais qui cherche à faire voter un projet de loi, et qui est bien près

d'arriver à ses fins. Si cette loi est votée, c'en est fait de Garcia. Il faut, Thory, que vous nous aidiez à empêcher qu'elle le soit. Voilà pourquoi nous vous avons convoqué.

Thory avait une expression ahurie :

– Vous aider... mais comment ?

Manfred prit dans une poche de son veston une feuille de papier et la lui tendit.

– Je crois, dit-il calmement, que ceci est la copie conforme de votre *curriculum vitae* tel que l'a établi la police.

Thory refit oui de la tête.

Manfred se pencha en pointant du doigt un mot au milieu de la feuille :

– Est-ce bien là votre métier ?

Thory était de plus en plus perplexe.

– Oui, répondit-il.

– Ce métier, le connaissez-vous vraiment ? demanda Manfred avec gravité.

Gonzalez et Poiccart guettaient eux aussi la réplique de Thory.

– Je sais tout ce qu'on doit en savoir, dit Thory avec lenteur. Et, sans certaine erreur que j'ai commise, j'aurais pu gagner énormément d'argent.

Manfred regarda Poiccart et Gonzalez avec un soupir de soulagement.

– Dans ces conditions, dit-il, le ministre anglais est un homme mort !

CHAPITRE I

UNE NOUVELLE SENSATIONNELLE

Le 14 août 190., le journal le plus sérieux de Londres publia un entrefilet au bas d'une page à laquelle on ne prêtait en général que peu d'attention. Il y était dit que le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, fort contrarié de recevoir des lettres de menaces, était prêt à gratifier d'une récompense de cinquante livres toute personne susceptible de fournir des renseignements qui permettraient l'arrestation et la condamnation du ou des coupables.

Les rares lecteurs du journal le plus sérieux de Londres, membres de clubs très fermés, sortirent de leur torpeur pour se faire cette réflexion : « C'est bien la première fois qu'un ministre se montre contrarié par quelque chose. Et le plus remarquable, c'est non seulement de le voir seulement étaler ses sentiments en public, mais encore espérer que l'offre d'une récompense pourrait mettre un terme à sa contrariété ! »

Au même instant, divers responsables des informations attachés à des journaux moins sérieux mais plus généreusement diffusés, bâillaient en déchiffrant les ennuyeuses colonnes du journal le plus sérieux de Londres. Leur intérêt s'éveilla soudain quand ils tombèrent sur l'entrefilet en question.

Smiles, du *Comet*, se demanda : Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Prenant une énorme paire de ciseaux, il découpa l'entrefilet, le colla au beau milieu d'une feuille de papier vierge et écrivit au-dessus, en manière de titre : *Qui est le correspondant de sir Philip Ramon ?*

Puis, se ravisant, car le *Comet* était dans l'opposition, il griffonna une introduction de quelques lignes dans laquelle, sur le ton de l'humour, il suggérait que les lettres de menaces étaient peut-être l'œuvre d'un électeur avisé que les flottements et les irrésolutions du gouvernement avaient fini par lasser.

Le chef des informations de l'*Evening World*, gentleman aux cheveux blancs et aux gestes prudents, lut l'entrefilet par deux fois, le découpa avec soin, le plaça sous un presse-papiers et ne tarda pas à l'oublier.

Son collègue du *Daily Megaphone*, quotidien de très grande diffusion, découpa l'entrefilet tout en le lisant, fit résonner un timbre et, presque sans respirer, jeta à un reporter des instructions précises :

– Allez à Portland Place, essayez de voir sir Philip Ramon et d'obtenir le plus de détails possible sur cette affaire. Je veux savoir pourquoi le ministre est menacé et de quoi. Essayez aussi de vous procurer la copie d'une des lettres. Si vous ne pouvez pas voir Ramon, tâchez d'accrocher son secrétaire.

Le reporter obéissant courut remplir sa mission.

Une heure plus tard, de retour à la rédaction, il était très agité, comme le sont les reporters lorsqu'ils tiennent la primeur d'une nouvelle. Le chef des informations alla dûment informer son rédacteur en chef et cet important personnage – compliment exceptionnel – déclara :

– Très... très intéressant !

Ce qui était très intéressant dans les renseignements recueillis par le reporter fut publié dès le lendemain par le *Daily Megaphone* :

UN MINISTRE EN DANGER
LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
MENACÉ D'ASSASSINAT

LES « QUATRE JUSTICIERS »
VEULENT EMPÊCHER LE VOTE
DE LA LOI D'EXTRADITION DES ÉTRANGERS

RÉVÉLATIONS SENSATIONNELLES

L'entrefilet suivant, paru hier dans le *National Journal*, a soulevé une émotion considérable :

« Sir Philip Ramon, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, a reçu, au cours des dernières semaines, plusieurs lettres de menaces émanant toutes, semble-t-il, d'une seule et même source, et écrites de la même main. Elles présentent un tel caractère que le secrétaire d'État aux Affaires étrangères croit devoir en tenir compte. Il offre donc une récompense de cinquante livres à toute personne ou groupe de personnes (à l'exclusion naturellement de l'auteur des lettres lui-même) pouvant fournir des renseignements capables de permettre l'arrestation et la condamnation du signataire des lettres anonymes. »

Il y avait quelque chose de si insolite dans la publication de cet entrefilet, quand on sait que les hommes d'État et les diplomates reçoivent chaque jour des lettres anonymes et des lettres de menaces, que le *Daily Megaphone* a entrepris immédiatement une enquête.

L'un de nos collaborateurs s'est présenté chez sir Philip Ramon qui a très courtoisement consenti à le recevoir. Le secrétaire d'État a répondu ainsi à une première question :

– Je sais que mon initiative peut paraître singulière. Mais je ne l’ai prise qu’en plein accord avec mes collègues. Nous avons des raisons de penser que les menaces dont je suis l’objet ne sont pas vaines. L’affaire est d’ailleurs entre les mains de la police depuis déjà plusieurs semaines.

Sir Philip a tiré d’une serviette un feuillet de papier.

– Voici l’une des lettres, a-t-il ajouté.

Et il a bien voulu autoriser notre représentant à en prendre copie.

Cette lettre n’est pas datée. Elle est rédigée en bon anglais, bien que l’écriture soit plutôt celle d’un Italien, d’un Français ou d’un Espagnol.

En voici le texte :

Excellence,

La loi que vous vous apprêtez à faire voter est injuste... Elle tend à livrer à un gouvernement corrompu et animé par le seul esprit de vengeance des hommes qui ont trouvé en Angleterre un asile contre les persécutions. Nous savons que, sur cette question, l’opinion anglaise est très divisée, et que de vous seul, de votre autorité, dépend l’adoption de ce projet par le Parlement.

Nous avons en conséquence le regret de vous aviser que, si votre projet n’est pas retiré, nous serons dans l’obligation de vous supprimer, ainsi que toute personne qui, vous succédant, entreprendrait de faire adopter ce que nous considérons comme une loi inique.

Les Quatre Justiciers.

– Il s’agit, a repris sir Philip, du projet concernant l’extradition des étrangers accusés de se livrer à une activité politique. Sans la résistance de l’opposition, la loi aurait été votée au cours de la dernière session.

Le ministre a ensuite expliqué à notre collaborateur que de telles mesures étaient exigées par l’insécurité qui règne présentement en Espagne :

– Il importe que l’Angleterre et ses voisins ne donnent pas asile à des propagandistes qui, de leurs confortables refuges, pourraient mettre l’Europe à feu et à sang. De semblables projets de lois ont été élaborés par tous les gouvernements européens, et des dispositions ont été prises pour qu’ils soient adoptés en même temps.

– Pourquoi attachez-vous tant d’importance à ces lettres ? a demandé notre collaborateur.

– Parce que notre police et celles du continent ont la certitude que leurs auteurs sont particulièrement redoutables. Ces « Quatre Justiciers » sont connus presque dans le monde entier. Qui sont-ils exactement ? Nous aimerions beaucoup le savoir. Ils estiment – ont-ils raison, ont-ils tort ? – que la justice est mal rendue, et ont décidé de redresser ses erreurs. Ils ont à leur actif l’assassinat du général Trelovitch, chef des régicides serbes. À Paris, place de la Concorde, alors que des agents de police patrouillaient dans les parages, ils ont pendu le Français Conrad, fournisseur aux armées. Ils ont également abattu dans son bureau le poète et philosophe Hermon Le Blois, sous prétexte que, par ses théories, il corrompait la jeunesse.

Le ministre a alors tendu à notre collaborateur une liste des crimes commis par ce stupéfiant quatuor.

Nos lecteurs se souviennent certainement de ces crimes. Mais, jusqu’à ce jour, aucun d’eux – l’identité des « Quatre Jus-

ticiers » ayant été jalousement tenue secrète par les polices de toutes les nationalités – n’a pu être associé avec celui qui l’a précédé ou suivi. D’autre part, les circonstances dans lesquelles les différents attentats ont été commis n’ont pas été publiées. Or seules ces révélations auraient confirmé l’existence de la bande.

Aujourd’hui, le *Daily Megaphone* est en mesure d’attribuer seize crimes aux « Quatre Justiciers ».

– Il y a deux ans, a continué le ministre, après l’exécution d’Hermon Le Blois, il semble que quelque chose se soit produit dans le fonctionnement de leur organisation. L’un d’eux a été reconnu par un policier qui l’avait vu sortir de la maison du poète, avenue Kléber. Il fut pris en filature pendant trois jours. Cette méthode devait conduire à la capture des autres membres de la bande. S’apercevant qu’on le suivait, l’homme tenta de s’échapper, sauta dans un train et fut rejoint à Bordeaux, dans un café. Là, avant d’être abattu, il tua lui-même trois agents de police. On le photographia, et sa photo circula partout en Europe. Mais il se révéla impossible de rien apprendre sur son identité et même sur sa nationalité.

– Cependant, a demandé notre collaborateur, ils sont toujours quatre ?

Sir Philip a haussé les épaules :

– Ont-ils recruté un remplaçant ? Ne sont-ils plus que trois ? Comment le savoir ? Si j’ai révélé cette affaire par l’intermédiaire de la presse, a-t-il conclu, c’est pour montrer le danger auquel est exposé tout homme d’État qui ose se dresser contre cette puissance occulte. J’espère aussi que le public, désormais renseigné, aidera les fonctionnaires responsables du maintien de l’ordre et empêchera, par sa vigilance, que d’autres crimes du même genre ne soient commis.

Notre collaborateur s’est ensuite rendu à Scotland Yard. Là, il n’a pu obtenir qu’un seul renseignement : le service des

enquêtes criminelles de notre pays est en contact permanent avec les chefs de toutes les polices du continent.

Voici donc la liste complète des crimes attribués aux « Quatre Justiciers », avec les détails que la police a pu rassembler sur chacun d'eux. Nous remercions le ministère des Affaires étrangères de nous avoir autorisés à reproduire ce document.

Londres, 7 octobre 1899. – Thomas Cutler, maître tailleur, trouvé mort dans des circonstances mystérieuses. Conclusions de l'enquête : assassinat prémédité accompli par une ou plusieurs personnes.

(Conclusions de la police : Cutler, très riche, s'appelait en réalité Bentvitch. Il avait la réputation d'être un très mauvais patron et avait déjà fait condamner trois de ses ouvriers. Cependant, il devait y avoir une autre cause à sa mort, et cette cause n'était sans doute pas sans rapport avec la façon dont il traitait ses ouvrières.)

Liège, 28 février 1900. – Jacques Ellerman, gouverneur de province, abattu alors qu'il revenait du théâtre. Ellerman était un débauché notoire. Les recherches entreprises après sa mort ont permis de découvrir qu'il avait détourné à son profit des sommes considérables.

Seattle (Kentucky, États-Unis), octobre 1900. – Le juge Anderson a été trouvé étranglé dans sa chambre. Anderson avait lui-même risqué à trois reprises la peine de mort. Il était le chef de la faction Anderson dans la

« vendetta » Anderson-Hara. Ayant tué sept des membres du clan Hara, il fut trois fois traduit en justice et trois fois déclaré non coupable. Lors du dernier procès, alors qu'il était accusé d'avoir assassiné par trahison le directeur du *Seattle Star*, on le vit échanger des poignées de main et des congratulations avec les membres du jury, ces derniers étant tous des hommes qu'il avait choisis lui-même.

New York, 30 octobre 1900. – Patrick Welch, bien connu comme amateur de pots-de-vin et voleur des deniers publics. Ancien haut fonctionnaire des Finances. Animateur d'un gang. Dénoncé par le New York Journal. Welch fut trouvé pendu, dans une forêt de Long Island. À l'époque, on crut à un suicide.

Paris, 4 mars 1901. – Mme Despard. Morte asphyxiée. Ce décès fut également considéré comme un suicide jusqu'au jour où certain renseignement vint à la connaissance de la police française. Rien de flatteur à dire au sujet de Mme Despard, proxénète avérée.

Paris, 4 mars 1902 (exactement un an après la précédente affaire). – Gabriel Lanfin, membre du gouvernement. Tué au Bois de Boulogne dans son coupé, d'une balle de pistolet. Son cocher fut arrêté, puis relâché. Il jura qu'il n'avait pas entendu de coup de feu et que son maître n'avait pas poussé le moindre cri. Il pleuvait au moment du crime. Il n'y avait que quelques rares promeneurs dans le bois.

(Suivaient encore dix autres affaires, ressemblant peu ou prou à celles qui sont énumérées ci-dessus, y compris celles d'Hermon Le Blois et du général Trelovitch.)

*

C'était sans aucun doute une nouvelle sensationnelle.

Dans son bureau, le rédacteur en chef du *Daily Megaphone* relut une nouvelle fois l'article et répéta :

– Très... très intéressant !

Le reporter – il s'appelait Smith – le relut lui aussi et se sentit tout émoustillé à l'idée de son exploit.

Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères le lut dans son lit, en prenant son breakfast, et se demanda s'il n'en avait pas trop dit.

Le chef de la police française le lut dans *Le Temps*, le traduisit, le télégraphia et maudit l'Anglais bavard qui bouleversait ainsi ses plans.

À Madrid, place du Soleil, au café de la Paix, Manfred, cynique, souriant et sarcastique, en lut quelques extraits à ses trois compagnons. Deux d'entre eux montraient des expressions très satisfaites et même amusées. Le troisième, blême, le visage alourdi de bajoues, laissait voir dans son regard la peur de la mort.

CHAPITRE II

PANIQUE À LA CHAMBRE DES COMMUNES

Un ministre célèbre – était-ce Mr Gladstone ? – avait coutume de dire que rien n'est plus dangereux, plus féroce et plus terrifiant qu'un mouton enragé. Semblablement, rien n'est plus indiscret, plus bavard et plus maladroit qu'un diplomate qui, pour une raison quelconque, a perdu son sang-froid.

Le moment vient parfois où ce diplomate – pourtant entraîné à tenir sa langue et qui a appris à évoluer avec prudence entre les pièges tendus par des nations « amies » – oublie, comme par fatalité, les principes auxquels il s'est tenu pendant des années, et se conduit humainement, trop humainement. Pourquoi ce phénomène se produit-il ? Certes, le commun des mortels l'ignore. Mais je suis certain que les psychologues, si prompts à expliquer toutes les évolutions mentales, fourniraient sans peine les raisons qui déclenchent ces soudains déséquilibres.

Sir Philip Ramon était d'un tempérament assez spécial. Quand il avait pris une décision, rien au monde, j'en suis persuadé, ne l'aurait fait changer d'avis. C'était ce qu'on appelle un « caractère ». Il avait la bouche large, le menton carré et dur, et, dans les yeux, cet éclair bleu qu'on voit parfois dans ceux des criminels endurcis, et plus encore dans ceux des généraux célèbres.

Qui aurait pu soupçonner, dans ces conditions, que sir Philip Ramon commençait à redouter les conséquences de son initiative ?

Des milliers d'hommes sont physiquement des héros et moralement des poltrons. Certains, qui se rient de la mort, vivent dans la terreur des ennuis les plus anodins. Les coroners, ces officiers de police judiciaire chargés de conduire les enquêtes policières, doivent s'occuper chaque jour d'hommes de ce genre – de leur vie et de leur mort.

Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères n'entrait pas tout à fait dans cette catégorie. Certains l'auraient classé sans hésiter parmi les lâches, car, s'il redoutait la mort, il redoutait aussi la souffrance.

Deux jours après la publication de l'article du *Daily Megaphone*, au cours de la réunion du cabinet, le Premier Ministre lui dit sur le ton le plus affable :

– Si cette affaire vous inquiète vraiment, pourquoi ne retirez-vous pas votre projet ? Après tout, la Chambre des communes peut s'occuper de questions plus importantes. De plus, il ne faut pas oublier que nous sommes presque à la fin de la session.

Ces paroles furent saluées par un murmure d'approbation.

– Nous avons toutes les raisons d'abandonner votre projet, reprit le Premier Ministre. Il y en a un autre en revanche qui me semble infiniment plus important : celui de Braithewaite sur le chômage. Que dirait le pays si...

– Non, non ! interrompit sir Philip en abattant son poing sur la table. Mon projet doit être présenté. J'y suis résolu. Sinon, nous manquerions à la parole que nous avons donnée au gouvernement espagnol, au gouvernement français, au gouvernement des États-Unis. Je me suis engagé à faire voter cette loi, et elle sera votée, même si les « Justiciers » étaient mille et me menaçaient mille fois !

Le Premier Ministre haussa les épaules.

Sir George Bolton, ministre de la Justice, prit la parole :

– Pardonnez-moi, Ramon, mais je ne puis m’empêcher de considérer que vous n’avez guère été discret en livrant tous ces détails à la presse. Je n’ignore pas que nous vous avons donné toute liberté de traiter cette affaire comme vous l’entendiez. Cependant, je ne croyais pas que vous seriez – comment dirais-je ? – si candide.

– Il ne me plaît pas, sir George, répliqua Ramon avec raideur, d’entrer dans une discussion dont mon attitude en cette circonstance formerait le sujet.

Plus tard, comme il traversait Palace Yard en compagnie d’un homme encore jeune, son collègue des Finances, sir George Bolton, qui n’avait pas digéré cette rebuffade, grommela :

– Maudit imbécile !

Le ministre des Finances eut un sourire.

– En réalité, dit-il, je crois que Ramon a une frousse de tous les diables. On ne parle que des « Quatre Justiciers » dans les clubs. Un ami que j’ai rencontré aujourd’hui même au Carlton, à l’heure du déjeuner, estime qu’il s’agit d’une affaire vraiment dangereuse. Il en parle très sérieusement. D’ailleurs, il revient d’Amérique du Sud. Et il a pu constater de ses yeux, ce dont ces quatre assassins sont capables.

– Qu’a-t-il vu ?

– Eh bien, voilà ! Le président, ou tout au moins l’un des dirigeants d’une petite république... Au reste, son nom figure sur la liste publiée par le *Daily Megaphone*... Il y a quelque huit mois, les « Quatre Justiciers » l’ont pendu. Un exploit extraordinaire. Ils l’ont tiré de son lit en pleine nuit et bâillonné, ils lui ont bandé les yeux et l’ont transporté jusqu’à la prison. Là, ils

l'ont pendu à la potence réservée aux criminels de droit commun. Puis ils ont pris la fuite.

Sir George Bolton voyait clairement toutes les difficultés d'une semblable entreprise, et il s'apprêtait à demander de plus amples détails. Mais, à cet instant, un sous-secrétaire d'État s'approcha du ministre des Finances et l'entraîna à l'écart.

– Absurde ! grogna sir George.

Il y eut des acclamations quand le secrétaire d'État aux Affaires étrangères traversa dans son coupé la foule qui s'était massée aux bords de la Chambre des communes. Cette démonstration de sympathie le laissa indifférent. Il ne cherchait pas la popularité. Il songeait : On m'acclame. Mais c'est uniquement parce qu'on mesure les dangers auxquels je suis exposé. Il aurait aimé que le public prît cette affaire à la légère et mît en doute jusqu'à l'existence des mystérieux « Quatre Justiciers ». Il se serait senti rassuré s'il avait pu se dire : Mes compatriotes eux-mêmes n'y croient pas.

Car, s'il se souciait peu de popularité, il avait une confiance absolue dans les intuitions primitives de la populace. Dès qu'il entra dans le vestibule de la Chambre des communes, il fut entouré par un groupe de députés de son parti, les uns railleurs, les autres inquiets, mais tous à l'affût des dernières nouvelles. Cependant, connaissant les répliques mordantes du ministre, les députés restaient sur leurs gardes. L'un d'eux, le robuste Tester, député de West Brondesbury, renommé pour son manque de tact, s'avança :

– Dites donc, sir Philip, qu'est-ce que c'est que cette affaire de lettres de menaces ? Vous n'allez tout de même pas faire attention à des bêtises de ce genre ? Moi, des lettres comme ça, j'en reçois deux ou trois par jour.

Comme le ministre allait s'éloigner, Tester le saisit par le bras :

– Un instant, je vous prie.

– Fichez-moi la paix ! coupa sir Philip.

Et, sans se retourner, il se dirigea vers son bureau.

– Il est d'une humeur de dogue ! dit Tester avec une expression désolée. J'ai idée qu'il a la frousse. Faire toutes ces histoires pour des lettres de menaces ! Moi, à sa place...

Dans le fumoir, d'autres députés s'entretenaient des « Quatre Justiciers », avec des arguments dépourvus d'originalité.

L'un d'eux déclara sur le ton d'un oracle :

– Ridicule ! Quatre hommes, dont l'existence peut d'ailleurs être mise en doute, oseraient s'attaquer à toutes les nations civilisées de la terre ? !

– Sauf à l'Allemagne, intervint un nommé Scott.

– Oh ! je vous en prie, ne parlons pas de l'Allemagne ! Vous est-il donc impossible, quel que soit le sujet de la conversation, de vous abstenir de mentionner l'Allemagne et la supériorité de ses institutions ?

– Cela m'est en effet impossible, répliqua le joyeux Scott, trop heureux de pouvoir enfourcher une fois de plus son dada. N'oubliez pas que la production de l'Allemagne, en acier et en fer, a augmenté de quarante-trois pour cent, et que le tonnage de sa marine marchande...

– Croyez-vous que Ramon retirera son projet ? demanda le député d'Aldgate East, qui ne montrait guère de goût pour les statistiques.

– Ramon ? Il aimerait mieux mourir !

– C'est vraiment une étrange affaire.

Trois autres députés présents approuvèrent par des hochements de tête.

– Jadis, quand le vieux Bascoe faisait ses débuts dans la politique..., reprit le député d’Aldgate East en montrant un sénateur chenu et voûté.

– Vous croyez que le vieux Bascoe n’assistera pas à la séance ? demanda un nouveau venu.

– Jadis, intervint le député d’East End, vers 1860, avant les révoltes en Irlande...

Mais Scott tenait à son idée.

– À propos de civilisation, insista-t-il avec enthousiasme, Rheinbaken le mois dernier, a déclaré devant la Chambre basse : « L’Allemagne a atteint un point où... »

Le député d’Aldgate East, lui aussi, s’obstina.

– Si j’étais Ramon, dit-il en prenant l’air profond, je sais ce que je ferais. J’irais voir le chef de la police et j’insisterais pour que...

Mais un timbre retentissant lui coupa la parole. Tous les députés se levèrent et se précipitèrent vers la salle des séances.

Lorsqu’une majorité de vingt-quatre voix eut voté, après avoir exigé une légère modification, l’article 9 de la loi d’aménagement de la Medway, les députés retournèrent à leurs débats interrompus.

L’un d’eux, personnalité assez importante, ouvrit le feu :

– J’ai toujours dit qu’un homme d’État digne de ce nom se doit de ne tenir aucun compte de ses sentiments personnels.

– Bravo ! s’écria l’un de ses collègues.

– Un homme d’État, reprit l’orateur, doit tout subordonner aux devoirs de sa charge. Vous souvenez-vous de ce que j’ai déclaré l’autre soir à Barrington lors de notre discussion sur le budget ? Je lui ai dit : « Le très honorable gentleman ne me semble pas tenir suffisamment compte des désirs presque unanimes et très puissamment exprimés par le grand corps électoral. Un ministre de la Couronne ne doit jamais perdre de vue que les sentiments des électeurs... non, leur instinct... non leur volonté... » Bref, conclut l’orateur qui se mettait à bredouiller, je me suis efforcé de lui faire comprendre les devoirs d’un ministre et...

– Moi, je lui aurais dit..., commença le député d’Aldgate East.

Un huissier qui apportait sur un plateau une enveloppe d’un gris verdâtre l’empêcha de poursuivre.

Le député prit l’enveloppe et chercha ses lunettes dans sa poche en demandant :

– De quoi peut-il bien s’agir ?

Il lut :

« Aux membres de la Chambre des communes. »

Étonné, il leva les yeux par-dessus ses lunettes et regarda ses collègues.

– C’est sans doute un prospectus, estima le député de West Brondesbury. J’en ai des centaines comme ça. Pas plus tard qu’avant-hier...

– Trop léger pour un prospectus, jugea le député d’Aldgate East en soupesant l’enveloppe.

– Alors, c’est qu’il s’agit d’une spécialité pharmaceutique, insista le député de West Brondesbury. J’en reçois tous les matins. On y lit des sottises de ce genre : « Ne brûlez pas la chan-

delle par les deux bouts. » La semaine dernière, un copain m'a envoyé...

– Ouvrez donc ! suggéra quelqu'un.

Le député d'Aldgate East s'exécuta. Il déplia le feuillet, lut quelques lignes, devint écarlate et s'exclama : « Nom d'un chien ! » Puis il reprit sa lecture à haute voix :

« Citoyens,

Le gouvernement anglais s'apprête à adopter une loi qui livrera au gouvernement le plus cruel de notre époque des patriotes destinés à devenir les sauveurs de leur patrie. Nous avons averti le ministre responsable que, s'il ne retirait pas son projet, nous ne manquerions pas de le supprimer.

Nous répugnons à appliquer cette mesure extrême car nous savons que, sous d'autres rapports, le ministre en question est un gentleman honnête et courageux. Et c'est parce que nous désirons ne pas être contraints de tenir notre promesse que nous demandons aux membres de la Chambre des communes de tout mettre en œuvre pour que le projet de loi qui nous intéresse soit retiré.

Si nous étions des assassins ordinaires ou de grossiers anarchistes, nous n'aurions aucune peine à exercer une vengeance aveugle contre votre assemblée. Pour preuve de ce que nous avançons, et pour bien vous montrer que nous ne parlons pas à la légère, nous vous prions de vous approcher de la table placée au fond de la salle où vous vous tenez en ce moment. Sous cette table, vous trouverez un engin assez puissant pour détruire la plus grande partie de la Chambre des communes.

Les Quatre Justiciers.

P.-S. – L’engin n’est pas pourvu de détonateur.
On peut donc le manipuler sans danger. »

À mesure que se poursuivait la lecture de la missive, le visage des auditeurs devenait de plus en plus pâle.

Le ton... le style... Ces gens, comme ils l’affirmaient, ne parlaient pas à la légère ! Et, instinctivement, tous les yeux se tournèrent vers le fond de la salle.

En effet, sous la table, il y avait quelque chose... quelque chose de noir. Les députés firent un pas en arrière comme un seul homme, restèrent une seconde pétrifiés, puis détalèrent en bloc vers la porte.

– Une mystification, n’est-ce pas ? demanda le Premier Ministre avec un accent où perçait tout de même quelque inquiétude.

Il posait cette question à un expert de Scotland Yard convoqué dès la découverte de l’engin.

L’expert secoua la tête.

– C’est exactement ce qu’annonçait la lettre, répondit-il avec gravité. Et, de fait, l’engin ne comporte pas de détonateur.

– Et il y avait vraiment de quoi...

– Oui, de quoi détruire la Chambre des communes.

Le Premier Ministre arpenta quelques instants le parquet de son bureau où avait lieu cet entretien.

Il s'arrêta près d'une fenêtre, regarda d'un air sombre, en contrebas, la terrasse encombrée de députés qui gesticulaient et parlaient tous à la fois.

– C'est grave, très grave, murmura-t-il. (Puis à haute voix :) Puisque nous avons déjà presque tout révélé, autant continuer. Nous allons donner aux journaux un compte rendu aussi complet que possible de ce qui s'est passé cet après-midi. Nous leur remettrons même une copie de la lettre.

Il appuya sur un bouton. Son secrétaire entra sans bruit.

– Écrivez au directeur de la police, ordonna le Premier Ministre. Qu'il annonce une récompense de mille livres pour toute personne qui dénoncera l'homme ayant déposé l'engin. La récompense et le pardon si le dénonciateur est un complice.

Le secrétaire se retira. L'expert de Scotland Yard attendait, un peu à l'écart.

– Vos hommes ont-ils découvert comment l'engin avait été introduit aux Communes ? lui demanda le Premier Ministre.

– Non, répondit l'expert. Les huissiers de garde ont été relevés et soumis à des interrogatoires individuels. Ils n'ont vu entrer et sortir que des personnes de connaissance.

Le Premier Ministre, les lèvres serrées, resta un instant pensif.

– Merci, dit-il enfin.

L'expert se retira.

Sur la terrasse, le député d'Aldgate East et son collègue orateur conduisaient la discussion.

– Je devais être tout près de l'engin, braila l'orateur. Lorsque j'y pense, j'en ai encore le frisson. Vous vous souvenez, Mel-

lin ? J'étais justement en train de parler des devoirs de l'homme d'État...

– Moi, fit le député d'Aldgate East, j'ai demandé à l'huissier quand il a apporté la lettre : « De quoi s'agit-il ? » Il m'a répondu : « Je l'ai trouvée par terre. » Sur le moment, j'ai cru que c'était un prospectus pharmaceutique. Et je ne l'aurais certainement pas ouverte si quelqu'un...

– C'est moi ! s'écria fièrement le député de West Brondesbury. Vous ne vous souvenez pas ? Je vous ai dit...

– Oui, ce doit être vous, mon cher collègue, fit aimablement le député d'Aldgate East. J'ai donc ouvert l'enveloppe, j'ai commencé à lire la lettre et j'ai dit : « Nom d'une pipe ! »

– Pardon, précisa le député de East Brondesbury, vous avez dit : « Nom d'un chien ! »

– Oui, ce devait être quelque chose de ce genre, admit le député d'Aldgate East. J'ai donc commencé à lire et, je suis certain que vous me comprendrez tous, sur le moment je ne me suis pas très bien rendu compte. Voyez-vous...

*

Les trois fauteuils d'orchestre qui avaient été loués au *Star Music Hall*, dans Oxford Street, furent occupés l'un après l'autre. À 7 heures et demie, apparut Manfred, vêtu discrètement. À 8 heures, ce fut Poiccart. Il avait l'aspect d'un gentleman cossu entre deux âges. À 8 heures et demie, Gonzalez prit place entre les deux autres et, dans un anglais irréprochable, réclama le programme.

Lorsque la salle retentit des accents d'un chant patriotique, Manfred se tourna en souriant vers Gonzalez et lui dit :

– J’ai vu les journaux du soir.

Gonzalez hochait brièvement la tête.

– Les choses ont failli se gâter, murmura-t-il. Comme j’entrais dans le fumoir, quelqu’un était en train de dire : « Vous croyez que le vieux Bascoë n’assistera pas à la séance ? » Un député s’est même avancé vers moi. J’ai bien cru qu’il allait m’adresser la parole...

CHAPITRE III

MILLE LIVRES DE RÉCOMPENSE

En répétant dans leurs éditoriaux que la singulière affaire de la Chambre des communes avait remué l'Angleterre jusqu'au tréfonds, les journaux n'avaient exprimé que la stricte vérité.

Lorsqu'elle s'était manifestée pour la première fois, l'existence des « Quatre Justiciers » avait été accueillie par des rires en somme assez excusables, et par des articles sceptiques dans les journaux habituellement en retard sur l'actualité.

Seul le *Daily Megaphone* avait décrit avec sérieux et dans toute son ampleur le danger auquel était exposé le ministre, auteur du projet de loi. Aujourd'hui, les lecteurs les moins crédules se devaient de tenir compte de l'événement gravissime qui s'était produit au cœur même d'une institution anglaise jalousement gardée. Dans tout le pays, la presse titrait sur *L'Affaire de la bombe*, et le récit de la plus récente aventure des « Quatre Justiciers » était placardé partout sur le territoire des îles Britanniques.

Chaque jour, venant on ne sait d'où, des histoires mettant en scène les quatre inconnus circulaient et bouleversaient l'opinion publique. Les conversations n'avaient d'autre sujet que le quatuor maléfique qui semblait tenir dans ses mains la vie des personnalités les plus influentes du royaume.

Jamais peut-être, depuis la révolte d'Irlande, les Anglais n'avaient éprouvé autant d'appréhension que pendant les deux jours qui suivirent la découverte aux Communes de la « bombe d'avertissement », comme l'appelait un journal.

Appréhension, d'ailleurs, assez injustifiée car on n'avait pas tardé à se persuader, d'après la teneur et le destinataire des lettres, que les « Quatre Justiciers » ne menaçaient qu'une seule personne dans le pays.

La révélation de leurs intentions avait soulevé un intérêt considérable. Mais, les lettres portant le cachet d'une petite ville française, on en avait déduit que le danger était très éloigné et que la menace perdait de ce fait beaucoup de sa force.

Tel était le raisonnement plutôt vague d'un peuple peu versé dans la géographie, et qui ne se rendait pas compte que Dax n'est pas plus éloigné de Londres qu'Aberdeen.

Cependant, de nombreux londoniens n'en sentaient pas moins rôder autour d'eux une sorte de terreur masquée. Jetant des regards méfiants à droite et à gauche, ils se croyaient sans cesse frôlés dans les rues par l'un des « Quatre Justiciers », mais n'en étaient pas plus avancés pour cela.

Partout, sur les murs et aux portes des commissariats de police, une affiche en caractères noirs était placardée :

LES « QUATRE JUSTICIERS »

MILLE LIVRES DE RÉCOMPENSE

Le 18 août, vers 16 h. 30, une machine infernale a été dissimulée par une ou plusieurs personnes dans le fumoir de la Chambre des communes.

Il y a lieu de penser que l'objet a été déposé par un ou plusieurs membres d'une association de criminels, les « Quatre Justiciers », contre lesquels des mandats d'arrêt ont été lancés pour meurtres prémédités à Londres, Paris, New York, La Nouvelle Orléans, Seattle, Barcelone, Tomsk, Belgrade, Christiania, Le Cap et Caracas.

En conséquence, une récompense de mille livres sera remise à toute personne ou groupe de personnes qui, par des renseignements, faciliteront l'arrestation de l'un ou de tous les membres de cette bande.

D'autre part, le pardon sera accordé et la récompense remise à tout membre de la bande qui fournirait lui-même ces renseignements, à condition qu'il n'ait pas participé, même indirectement, à l'un des crimes énumérés ci-dessous.

Suivaient les signatures de Ryday Montgomery, secrétaire d'État à l'intérieur, et J.B. Calfort, directeur de la Police, puis la liste des seize crimes attribués aux « Quatre Justiciers », et enfin la mention habituelle : *God save the King*.

Toute la journée, des groupes stationnèrent devant les affiches, méditant sur cette offre mirifique : mille livres de récompense !

Le texte des affiches était toutefois bien différent de ceux auxquels les Londoniens étaient accoutumés. Pas de description des criminels recherchés. Pas de portraits permettant de les identifier. Manquait également l'inévitable précision : « A été vu pour la dernière fois avec un complet bleu marine, une casquette et une cravate à carreaux. » Bref, rien qui pût permettre d'examiner les passants sous le nez avec quelque chance de succès.

Autant chercher à démasquer quatre hommes que nul n'avait jamais vus, à capturer des ombres dans l'obscurité. Ou à pourchasser des feux follets.

L'inspecteur principal Falmouth, qui n'avait pas sa langue dans sa poche (il avait cru bon de faire remarquer à un membre de la famille royale qu'il n'avait pas d'yeux derrière la tête), dit carrément sa pensée au directeur de la police :

– Comment voulez-vous attraper des types dont vous n’avez pas la moindre idée ? Après tout, ce sont peut-être des femmes... ou des Chinois, ou des Nègres ! Sont-ils grands ? Sont-ils petits ?... Et leur nationalité ? Nous ne la connaissons même pas ! Ils ont commis des crimes dans presque tous les pays du monde. Ce n’est pas parce qu’ils ont tué un homme en France qu’ils sont Français, ni Américains parce qu’ils ont étranglé le juge Anderson.

– Et l’écriture ? fit le directeur en montrant la liasse de lettres qu’il tenait à la main.

– Latine. Mais elle peut être truquée. Et si elle ne l’était pas ? Il n’y a pas de différence entre la graphie d’un Français, d’un Espagnol, d’un Portugais, d’un Italien, d’un Sud-Américain ou d’un Créole. Mais, je vous le répète, elle peut être truquée. Il est même probable qu’elle le soit.

– Qu’avez-vous fait jusqu’ici ? demanda le directeur.

– Nous avons interrogé tous nos suspects. Nous avons passé au peigne fin Bloomsbury, Soho, Little Italy, toutes les colonies étrangères. Nous sommes allés hier soir à Nunhead où il y a des Arméniens. Mais... (Falmouth eut une expression découragée :) En principe, nous devrions les dénicher dans quelque hôtel. Mais ils ne sont pas assez bêtes pour loger ensemble. Vous pouvez être certain qu’ils vivent séparément, et qu’ils se rencontrent une ou deux fois par jour dans un endroit où nous n’aurons jamais idée d’aller les chercher.

Il s’arrêta, pianota sur le dessus du vaste bureau du directeur, devant lequel il était assis.

– De Courville a fouillé Soho, reprit-il. Et, ce qui est plus important, il a pu rencontrer l’un de ses indicateurs qui vit dans le quartier. Des « Quatre Justiciers », pas la moindre trace. C’est ce que jure l’indicateur. Et je n’ai aucune peine à le croire.

Le directeur secoua la tête :

– Il paraît qu'ils sont dans tous leurs états à Downing Street... inquiets de ce qui risque encore de se produire.

Falmouth se leva et toucha le bord de son chapeau :

– J'ai l'impression que ces quatre types vont nous donner du fil à retordre... Enfin, c'est mon idée.

– Et le public, que pense le public ?

– Vous avez lu les journaux ?

Le directeur eut un haussement d'épaules peu flatteur pour les journalistes anglais :

– Les journaux ! Qui se soucie de ce que racontent les journaux ?

– Moi, rétorqua calmement Falmouth. La plupart du temps, c'est le public qui les inspire. Pour moi, diriger un canard équivaut à tendre un miroir au public qui se dit : « C'est ça ! Oui, c'est exactement ce que je me disais... »

– Mais le public lui-même, vous connaissez son opinion ?

– Bien sûr, fit Falmouth avec un hochement de tête. Cet après-midi, dans Green Park, j'ai bavardé avec un promeneur. Un type intelligent, et pas le premier venu si j'en juge par son aspect. Je lui ai demandé : « Qu'est-ce que vous pensez de cette affaire des "Quatre Justiciers" ? » Il m'a répondu : « C'est plutôt bizarre. Vous croyez que c'est sérieux ? » (Falmouth prit une mine dégoûtée :) Voilà ce que pense le public, si vous voulez le savoir !

Mais, si l'on était assez inquiet à Scotland Yard, une joyeuse animation régnait dans Fleet Street où la presse a ses quartiers. Enfin, on tenait une nouvelle ! Une nouvelle qui pouvait s'étaler sur deux colonnes, fournir des titres énormes, des statistiques, des diagrammes, des textes !

« Est-ce la Mafia ? » demandait le *Comet*, qui entreprenait sur-le-champ de le démontrer.

L'*Evening World*, connu pour ses éditoriaux un tantinet démodés, insinuait qu'il s'agissait d'une vendetta et titrait : « Les Frères Corses ».

Le *Daily Megaphone* s'en tenait, quant à lui, aux « Quatre Justiciers » et publiait des colonnes de détails sur leurs méfaits, crime après crime, le tout puisé dans des dossiers poussiéreux qu'on faisait venir aussi bien du continent que des États-Unis. On trouvait également, toujours dans le *Daily Megaphone*, les portraits et les biographies des victimes. Ces dernières y étaient peintes avec la même vérité, la même objectivité que les criminels.

Au *Daily Megaphone*, on accueillait avec prudence les nouvelles qui affluaient de toutes parts. Un journal « à sensation » se doit, dans ce domaine, de montrer plus de circonspection que ses confrères plus « sérieux ». Dans le monde de la presse, un mensonge banal est rarement détecté. Mais toute exagération intéressante déclenche chez les concurrents dépourvus d'imagination, des protestations véhémentes.

Reste que les nouvelles, anecdotes, et autres détails concernant les « Quatre Justiciers » se multipliaient. Comme par enchantement, tous les correspondants du journal, mais aussi des douzaines d'écrivains plus ou moins obscurs, découvraient soudain qu'ils connaissaient intimement les quatre assassins.

L'auteur d'un ouvrage intitulé *Come again*, qui avait été publié par Hackworth Press, écrivait :

« Pendant un de mes séjours en Italie, j'ai entendu raconter une étrange histoire au sujet de ces mystérieux criminels... »

Un autre, un certain Collins, à en croire la mention en haut et à droite de son manuscrit, affirmait :

« Si les “Quatre Justiciers” sont à Londres, ils ne peuvent se cacher qu’au bassin du port. C’est là que, sous le règne de Charles II... »

– Qui est ce Collins ? demanda le directeur du *Daily Telegraph* à l’un de ses rédacteurs qui chancelait de fatigue.

– Un vague reporter, répondit l’homme. Il fait les commissariats de police, les incendies, les petites enquêtes, les chiens écrasés. Mais il paraît qu’il s’est mis récemment à la littérature. Il rédige des papiers sur le vieux Londres, sur certaines curiosités archéologiques, etc.

Il en était ainsi dans toutes les salles de rédaction. Tous les télégrammes, tous les renseignements qui parvenaient des quatre coins du monde reflétaient la même préoccupation, la même obsession. Jusque dans l’enceinte des tribunaux, il était fait allusion aux « Justiciers ». On évoquait leur aura pour tirer d’affaire les ivrognes et les individus arrêtés pour tapage nocturne sur la voie publique !

– Monsieur le président, implorait une mère en larmes, mon fils a toujours été honnête. Ce qui lui a fait perdre la tête, c’est de lire toutes ces histoires sur ces quatre assassins.

Et le président se montrait indulgent.

Autant qu’on pouvait en juger, sir Philip Ramon était le seul à montrer une indifférence totale, alors qu’il était plus intéressé que quiconque à l’évolution des événements.

Il refusait les interviews et ne voulait même pas s’entretenir avec le Premier Ministre des dangers auxquels il était exposé. Comme on lui écrivait beaucoup, il répondit par un communiqué dans le *Morning Post*. Il pria ses correspondants de ne plus le persécuter. Il ne pouvait rien faire d’autre que de jeter immédiatement dans sa corbeille à papiers leurs lettres et leurs cartes postales.

Il fut sur le point d'ajouter qu'il avait l'intention, quoi qu'il arrivât, de soumettre son projet de loi à l'approbation du Parlement. Mais il renonça à cette idée, de crainte de paraître trop théâtral.

À l'égard de l'inspecteur principal Falmouth, qui avait reçu mission de le protéger, il se montrait d'une amabilité inhabituelle. Il lui arrivait même de ne pas cacher à ce subtil fonctionnaire la crainte, la terreur même dans laquelle il vivait.

– Croyez-vous, inspecteur, que je sois vraiment en danger ? demandait-il fréquemment.

Et l'inspecteur principal, toujours ferme lorsqu'il s'agissait de défendre la police et son infaillibilité, se montrait très rassurant.

– À quoi bon, se disait-il, augmenter encore l'effroi d'un homme qui tremble déjà de tous ses membres ? Si rien ne se produit, il lui faudra bien reconnaître que je disais la vérité. Et si... s'il se produit quelque chose, il ne pourra même plus me traiter de menteur.

Sir Philip était une source constante d'intérêt pour Falmouth. Mais ce dernier, malgré ses précautions, dut sans doute trahir une ou deux fois, par des coups d'œil maladroits, sa véritable pensée, car le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, qui était un homme pénétrant, lui dit un jour assez sèchement :

– Vous vous étonnez, n'est-ce pas ? que, sachant ce que je sais, je m'entête à vouloir présenter mon projet de loi. Je vais probablement vous surprendre : je suis incapable d'imaginer le danger. Je n'ai jamais su ce qu'est la souffrance. Et, bien que j'aie le cœur malade, je n'ai jamais eu que de banales migraines. Qu'est-ce que la mort ? Apporte-t-elle des angoisses nouvelles ou la paix ? Je l'ignore. Comme Épictète, je crois que la crainte de la mort vient de notre ignorance de l'au-delà, et que nous n'avons aucune raison de penser que nous y serons plus mal-

heureux qu'ici-bas. Je ne redoute pas de mourir, mais de me sentir mourir.

Falmouth n'était pas habitué à d'aussi subtiles distinctions et il ne comprenait pas grand-chose à ce que disait sir Philip. Néanmoins, il murmura :

– Je suis de votre avis, tout à fait de votre avis.

L'entretien se déroulait à Portland Place, dans le bureau du ministre.

– Mais, reprit sir Philip, si je suis incapable de me représenter la mort et le phénomène de la dissolution physique, j'imagine sans peine – car j'en ai vu maint exemple – ce qui se passe quand on trahit la parole donnée à des nations étrangères. Et je n'ai pas l'intention, pour échapper à un... accident qui est peut-être au bout du compte insignifiant, de laisser à mes successeurs des montagnes d'ennuis.

Ce raisonnement singulier ne suffisait-il pas à justifier l'opposition parlementaire lorsqu'elle se plaisait à répéter que sir Philip Ramon avait un « esprit tortueux » ?

Quant à l'inspecteur principal Falmouth, tout en affectant d'écouter le ministre avec la plus grande attention, il bâillait intérieurement et se demandait qui pouvait bien être ce mystérieux Épictète...

– J'ai pris toutes les précautions possibles, dit-il en profitant de ce que sir Philip reprenait haleine. J'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient, pendant une ou deux semaines, à être suivi partout par quelques-uns de mes hommes. Deux ou trois autres resteront à votre domicile chaque fois que vous y serez. Et, naturellement, il y en aura un certain nombre en permanence au ministère.

Sir Philip donna son accord. Plus tard, quand, avec l'inspecteur principal, il prit le chemin de la Chambre des com-

munes dans un coupé fermé, il vit des cyclistes qui roulaient devant sa voiture, ainsi qu'à droite et à gauche, et deux fiacres, qui suivirent le coupé jusque dans Palace Yard.

À l'ouverture de la séance, devant une salle peu garnie, sir Philip se leva et annonça qu'il présenterait en deuxième lecture son projet de loi sur l'extradition des étrangers soupçonnés d'agitation politique le mardi de la semaine suivante, à savoir dans dix jours.

*

Ce soir-là, Manfred retrouva Gonzalez dans North Tower Gardens et admira la beauté féerique des pelouses du *Crystal Palace*.

Un orchestre militaire jouait l'ouverture de *Tannhäuser*.

Les deux hommes s'entretenirent de musique pendant un instant.

– Et Thory ? demanda enfin Manfred.

– C'est Poiccart qui s'occupe de lui aujourd'hui, répondit Gonzalez. Il lui fait visiter les monuments.

Ils éclatèrent de rire.

– Et vous ? demanda Gonzalez.

– J'ai passé une journée intéressante. Et même amusante. J'ai rencontré dans Green Park un policier délicieusement naïf qui m'a interrogé sur ce que je pensais de... nous !

Gonzalez se mit à parler du mouvement en *sol* mineur. Manfred l'approuvait de la tête, en suivant le rythme de la musique.

– Sommes-nous prêts ? murmura Gonzalez.

Manfred hocha la tête de plus belle, tout en sifflotant très doucement l'air que jouait l'orchestre. Il ne s'arrêta que lorsque le morceau fut terminé. Alors il joignit ses applaudissements à ceux qui récompensaient les musiciens.

– J'ai trouvé quelque chose, dit-il tout en continuant à applaudir. Allons-y ensemble.

– Est-ce exactement ce qui nous convient ? fit Gonzalez.

Manfred le regarda avec un clin d'œil :

– Presque.

Quand l'orchestre entama l'hymne national, les deux hommes se levèrent et se découvrirent.

Autour du kiosque, la foule se dispersait. Les deux compagnons s'éloignèrent à leur tour.

Des milliers de petites lampes luisaient sur les pelouses, dégageant une forte odeur de gaz d'éclairage.

Gonzalez demanda sur le ton d'un homme qui connaît déjà la réponse :

– Est-ce encore ce moyen que nous allons employer ?

– Certainement pas, dit Manfred avec décision.

CHAPITRE IV

PRÉPARATIFS

Quand l'annonce suivante parut dans le *Newspaper Proprietor* : « À vendre, atelier de photogravure de réputation ancienne, avec excellent matériel et stock de produits chimiques », tout le monde, dans le métier, pensa : C'est la maison Etherington. Pour les profanes, un atelier de photogravure est un endroit où l'on marche sur les copeaux de plomb, où bourdonnent des scies et des tours, où brillent des lampes à arc.

Pour les initiés, c'est un sanctuaire où des œuvres d'art sont reproduites par un procédé photochimique sur des planches gravées, avant d'être tirées à la presse mécanique.

Mais, en l'occurrence, les initiés savaient aussi que la maison Etherington était un atelier lamentable qui produisait des photogravures médiocres à des prix trop élevés. Cela faisait trois mois que, sur l'initiative du syndic de faillite, elle était à vendre. Mais, soit qu'elle fût trop éloignée de Fleet Street (elle était dans Carnaby Street), soit que son matériel fût en très mauvais état (ce qui prouve que même certains agents liquidateurs ne se gênent pas pour rédiger des annonces mensongères), il n'y avait eu aucune offre d'achat.

Manfred, qui alla voir le syndic dans Carey Street, apprit ainsi que l'affaire pouvait être achetée ou louée, que l'entrée en jouissance était immédiate, qu'il y avait, au dernier étage, un logement ayant abrité pendant fort longtemps des gardiens, et qu'on n'exigeait rien d'autre que la garantie d'une banque.

– Il faut que ce soit un original, déclara le syndic à une réunion des créanciers, pour s'imaginer qu'il fera fortune en fa-

briquant des gravures représentant des Murillo, et qui seront à la portée des gens dénués de goût artistique. Il m'a déclaré qu'il allait former une petite société et que, dès qu'elle serait constituée, il achèterait l'affaire.

De fait, ce même jour, Thomas Brown, négociant, Arthur W. Knight, rentier, James Selkirk, artiste, Andrew Cohen, agent financier, et James Leech, artiste, firent en bonne et due forme une demande pour obtenir l'autorisation de se constituer en société par actions, afin d'exploiter un atelier de photogravure. Le nombre des actions souscrites par chacun des membres de la société était inscrit en regard de leurs noms.

(Il n'est pas inutile d'indiquer, en passant, que Manfred était un artiste de valeur...)

Cinq jours avant la deuxième lecture du projet de loi sur l'extradition des étrangers, la société prit possession des locaux et se prépara à se mettre au travail.

– Il y a des années, quand je suis venu à Londres pour la première fois, expliqua Manfred, j'ai appris que le meilleur moyen de cacher son identité est de se déguiser en personnage public. Ces seuls mots, « Société à responsabilité limitée » sont chargés de respectabilité. Diriger une telle société suffit à détourner les soupçons, même si cela attire l'attention sur vous.

Gonzalez imprima une circulaire annonçant que la Société de reproduction d'œuvres d'art commencerait ses activités le 1^{er} octobre. Il imprima aussi un écriteau portant ces simples mots : « Pas d'embauche », puis une deuxième circulaire où il informait avec concision les représentants et autres visiteurs qu'ils ne seraient reçus que sur rendez-vous, et que tout le courrier devait être adressé au directeur.

La boutique ? Plus que banale. Le sous-sol était encombré par le matériel presque hors d'usage laissé par le graveur en fail-

lite. Le rez-de-chaussée avait servi de bureau. Le plancher disparaissait sous des amas de papiers et de dossiers poussiéreux.

Les classeurs étaient bourrés de vieilles planches de zinc et de cuivre, de liasses de factures, bref de tout ce que peuvent accumuler des employés mécontents de ne pas avoir été payés depuis plusieurs mois.

Le premier étage avait servi d'atelier, le deuxième de débarras. Mais c'était le troisième qui se révélait le plus intéressant. Là étaient entreposés les énormes appareils de photographie et les lampes à arc indispensables pour la photogravure.

À ce troisième étage, et sur l'arrière de la maison, se trouvaient les trois petites pièces qui avaient servi de logement aux gardiens.

C'est dans l'une d'elles que, deux jours après leur installation, se réunirent les quatre hommes de Cadix.

Cette année-là, l'automne avait fait assez tôt son apparition. Une pluie froide fouettait la rue. Le feu qui flambait dans la cheminée créait une vague atmosphère de confort.

Les nouveaux propriétaires n'avaient mis de l'ordre que dans cette seule pièce. Ils y avaient transporté quelques meubles, choisis parmi ceux qui étaient encore à peu près en bon état. Les restes d'un déjeuner copieux couvraient une table tachée d'encre.

Gonzalez lisait un petit livre rouge, et il n'est pas inutile de signaler qu'il portait des lunettes à monture d'or. Sur l'un des coins de la table, Poiccart dessinait. Manfred, un mince et long cigare aux lèvres, étudiait le catalogue d'un fabricant de produits chimiques. Quant à Thory (appelez-le Saimont, si cela vous chante), il ne faisait rien. Assis devant la cheminée, le front bas, l'air pensif, il se tournait les pouces en regardant fixement les flammes qui sautaient dans la grille du foyer.

La conversation se déroulait par à-coups, comme cela se produit entre gens dont l'esprit est occupé de pensées différentes. Thory réveilla les attentions assoupies en posant une question précise. Tout à coup, il se redressa et demanda :

– Combien de temps allez-vous encore me garder ?

Poiccart leva les yeux de son dessin et remarqua en anglais :

– C'est la troisième fois aujourd'hui qu'il demande ça.

– Parlez espagnol ! J'en ai assez de ce charabia. Je n'y comprends goutte, pas plus que je ne comprends ce qui se passe dans vos crânes !

– Il faut que vous attendiez que nous en ayons terminé, fit Manfred avec l'accent saccadé de l'Andalousie. Nous vous l'avons déjà dit.

Thory se retourna vers la cheminée.

– J'en ai assez de cette vie, grogna-t-il. Je veux pouvoir aller où ça me plaît, sans surveillance. Je veux pouvoir regagner Xérès. J'y étais libre. Je regrette d'en être parti.

– Moi aussi, dit Manfred. Mais moins que vous. Et j'espère que mes regrets ne seront pas augmentés par votre faute.

– Qui êtes-vous donc, tous les trois ? cria Thory après un bref silence. Pourquoi voulez-vous tuer ? Êtes-vous des anarchistes ? Est-ce l'argent que vous cherchez ? Je veux le savoir !

Poiccart, Gonzalez et Manfred ne montrèrent pas la moindre surprise devant ces questions prononcées sur le ton le plus autoritaire. Au contraire, Gonzalez eut une expression ravie. Ses yeux bleus pétillèrent.

– Front étroit, nez pointu, murmura-t-il en dévisageant Thory. Voilà l'incarnation parfaite de l'homme en colère !

Mais Thory se dressa d'un bond et regarda les trois amis d'un air menaçant.

– Qui êtes-vous ? répéta-t-il avec lenteur. Je veux être sûr que vous ne travaillez pas pour l'argent. Je veux savoir pourquoi vous me gardez prisonnier, pourquoi vous ne me permettez jamais de me promener seul dans les rues, ni de m'entretenir avec des compatriotes. Vous n'êtes pas de vrais Espagnols, bien que vous parliez la langue de mon pays. Vous voulez que je tue. Mais vous refusez de me dire comment !

Manfred se leva et posa sa main sur l'épaule de Thory.

– Señor, dit-il avec beaucoup de courtoisie, maîtrisez votre impatience, je vous en prie. Je vous assure de nouveau que nous ne tuons pas pour l'argent. Mes deux amis ici présents disposent chacun d'une fortune dépassant six millions de pesetas. Quant à moi, je suis encore plus riche qu'eux. Nous tuons et nous continuerons à tuer parce que nous ne pouvons supporter certaines injustices devant lesquelles la loi se révèle impuissante.

Il hésita un bref instant, regardant fixement Thory, puis reprit avec douceur :

– Si nous vous tuons, ce sera la première fois que nous accomplirons un acte de ce genre.

Thory, pâle comme un mort, recula d'un pas. Adossé au mur, le regard soupçonneux, la lèvre supérieure retroussée et découvrant ses dents, il avait l'air d'un loup aux abois.

– Moi... me tuer ? balbutia-t-il.

Gonzalez et Poiccart ne firent pas un mouvement. Manfred se contenta de laisser retomber la main qu'il avait posée sur l'épaule de Thory.

– Oui, vous, répondit-il. Ce serait pour nous un travail assez nouveau. Nous n'avons jamais agi que pour appliquer la jus-

tice telle que nous la concevons. Et je reconnais qu'en vous tuant nous accomplirions une action injuste.

Poiccart contemplait Thory avec compassion.

– Savez-vous pourquoi nous vous avons choisi ? dit-il. C'est parce qu'il y a toujours un risque de trahison. Alors nous avons pensé : plutôt lui qu'un autre.

– Comprenez bien ceci, continua Manfred sans se départir de son calme. Nous ne toucherons pas à un cheveu de votre tête si vous nous êtes fidèle, et vous recevrez de quoi vivre tranquille... N'oubliez pas la fille que vous avez laissée à Xérès !

Thory se rassit avec un haussement d'épaules indifférent. Mais, tandis qu'il craquait une allumette et l'approchait de sa cigarette, ses mains tremblaient.

– Nous allons vous donner un peu plus de liberté, conclut Manfred. Vous sortirez chaque jour. Dans peu de temps, nous regagnerons tous l'Espagne. À la prison de Grenade, on vous appelait le Muet. J'espère que vous continuerez, après cette aventure, à observer la même discrétion.

Ensuite, la conversation devint de l'hébreu pour Thory, car elle se poursuivit en anglais.

– Au fond, jusqu'ici, il ne nous a pas donné beaucoup d'ennuis, dit Gonzalez. Depuis que nous l'avons habillé comme un Anglais, il passe inaperçu. Certes, il n'aime pas se raser tous les jours. Mais c'est nécessaire. Et, par chance, il est blond. Dans les rues, je ne lui permets pas de bavarder avec les passants. Il en est très mécontent.

Manfred amena la conversation sur un sujet plus sérieux.

– Je vais envoyer deux nouvelles lettres d'avertissement, dit-il. Il faudra que l'une d'elles soit remise dans le bureau même de sir Philip Ramon. C'est un homme courageux.

– Et Garcia ? demanda Poiccart.

– Je l’ai aperçu dimanche soir. Un beau vieillard, véhément, un peu pompeux. Je me suis assis au fond de la petite salle où il parlait en français, avec éloquence, des droits de l’homme. Un mélange de Jean-Jacques Rousseau et de Mirabeau. L’assistance était principalement composée de badauds qui voulaient pouvoir se vanter d’avoir pénétré dans le temple de l’Anarchie.

Poiccart tambourina sur la table avec impatience :

– Comment se fait-il que, dans ce domaine, on passe sans cesse du sublime au ridicule ?

Manfred éclata de rire :

– Vous vous souvenez d’Anderson ? Nous l’avions bâillonné, Ficelé sur une chaise et lui avons expliqué pourquoi il devait mourir. Dans cette pièce mal éclairée par une seule lampe vacillante, il n’y avait que les yeux suppliants du condamné, et vous, Gonzalez et Poiccart, ainsi que le pauvre Clarice, masqué et silencieux. Je venais de prononcer la condamnation. Et tout à coup, une odeur d’oignons frits est montée jusqu’à nous, de la cuisine située au rez-de-chaussée !

– Je me souviens aussi de l’affaire du régicide, dit Gonzalez.

Poiccart fit signe qu’il ne l’avait pas oubliée, lui non plus.

– Ah ! oui, le corset ! fit-il.

Et ses deux compagnons éclatèrent de rire.

– Le ridicule côtoiera toujours le sublime, reprit Manfred. Le malheureux Garcia tient dans ses mains le destin d’une nation. Et il ne fait rien d’autre que d’amuser des gamins des rues et des vendeuses de magasins ! Et cette odeur d’oignons frits en pleine tragédie... ou la pointe de notre épée butant contre une

baleine de corset !... Oui, le ridicule et le sublime sont inséparables.

Pendant cette conversation, Thory, la tête dans les mains, les yeux fixés sur le feu, fumait cigarette sur cigarette.

– Pour en revenir à la mission que nous voulons remplir, dit Gonzalez, j’imagine que nous n’avons plus rien à faire jusqu’au jour fixé ?

– Rien, répondit Manfred.

– Et après ?

– Nous ferons de la photogravure.

– Et encore après ? insista Poiccart.

– Nous irons en Hollande pour nous occuper d’un certain Hermannus van der Byl. Mais ce sera simple. Il ne sera même pas nécessaire de l’avertir.

Poiccart eut une expression de gravité :

– Je suis heureux que vous songiez à van der Byl. Il y a longtemps que nous aurions dû lui régler son compte.

– Et Thory ? demanda Manfred.

– Je me charge de lui, dit Gonzalez d’un ton tranquille. Nous le ramènerons à Xérès. (Il ajouta, joyeux :) Il retrouvera sa bien-aimée.

Thory en était à sa dixième cigarette. Il se redressa sur sa chaise avec son grognement habituel.

– J’ai oublié de vous dire, poursuivit Gonzalez, que Thory, tandis que nous faisons aujourd’hui notre promenade quotidienne, a été très intéressé par les affiches qu’on peut voir un peu partout, et il m’a demandé pourquoi tant de passants s’arrêtaient pour les lire. Il a fallu que j’invente sur-le-champ un

mensonge et, vous le savez, je déteste mentir. J'ai raconté une histoire de courses, de loterie, bref ! quelque chose de ce genre. Thory n'a pas insisté.

L'intéressé avait-il reconnu son nom, bien que celui-ci fût prononcé à l'anglaise ? En tout cas, il parut dresser l'oreille.

– Nous vous chargeons de distraire notre ami, dit Manfred en se levant. Nous avons, Poiccart et moi, quelques expériences à faire.

Les deux hommes quittèrent la pièce et s'arrêtèrent devant une petite porte, à l'extrémité d'un couloir. À droite, une porte plus grande, cadénassée et barrée, donnait accès à l'atelier. Tirant une clef de sa poche, Manfred ouvrit le cadenas, poussa la porte, entra dans la pièce et alluma une lampe électrique qui, couverte de poussière, ne répandait qu'une faible lumière. On avait visiblement tenté de mettre un peu d'ordre dans l'atelier. Deux étagères avaient été débarrassées de ce qui les encombrait auparavant. Plusieurs rangées de petites fioles portant des numéros étaient à présent disposées dessus. Une table grossière avait été poussée contre le mur, sous les étagères. Et, sur le tapis vert qui la recouvrait, se trouvaient des appareils de mesure, des tubes, des condensateurs, une balance ultra-sensible, deux machines en verre de forme bizarre, qui faisaient penser à des générateurs de gaz.

Poiccart attira une chaise et, doucement, avec précaution, souleva une coupe de métal placée dans une cuvette pleine d'eau. Par-dessus l'épaule de son compagnon, Manfred fit une remarque sur la consistance du liquide qui emplissait à demi la coupe. Poiccart inclina la tête, comme s'il remerciait d'un compliment.

– Oui, c'est un succès, dit-il satisfait. La formule est au point. Il se peut qu'un de ces jours nous ayons besoin de ce produit...

Il replaça la coupe dans la cuvette. Puis, glissant la main sous la table, prit dans un seau une poignée de glace pilée qu'il répandit soigneusement autour de la coupe.

– Je considère cet explosif, poursuivit-il, comme particulièrement redoutable, et sous le volume le plus restreint.

Ayant choisi une fiole sur l'une des étagères, il la déboucha, et versa quelques gouttes d'un liquide blanchâtre dans la coupe en métal.

– Ceci neutralise certains éléments, expliqua-t-il avec un soupir de soulagement. Je ne suis pas plus nerveux qu'un autre, mais c'est la première fois que je me sens un peu rassuré depuis deux jours.

– En tout cas, dit Manfred en portant un mouchoir à ses narines, votre explosif dégage une odeur abominable.

Une mince écharpe de fumée s'élevait de la coupe.

– Ce sont là des détails auxquels je ne prête jamais attention, répondit Poiccart en plongeant dans la coupe une baguette de verre.

Il retira la baguette, observa les gouttes, maintenant rougeâtres, qui en tombaient.

– Parfait, dit-il.

– Si je comprends bien, demanda Manfred, le mélange n'est plus dangereux ?

– Pas plus dangereux qu'une tasse de chocolat.

Poiccart essuya la baguette avec un chiffon, replaça la fiole sur l'étagère, puis se tournant vers son compagnon :

– Maintenant, à vous !

Manfred déverrouilla un vieux coffre-fort dans un coin, et tira un coffret de bois poli. Il l'ouvrit à son tour et en révéla le contenu.

– Si Thory est aussi bon spécialiste qu'il en a la réputation, dit-il, voici l'appât qui conduira sir Philip Ramon en droite ligne à la mort.

Poiccart se pencha sur le coffret.

– Très ingénieux, dit-il. (Puis :) Thory sait-il que notre initiative a déjà déclenché un énorme remue-ménage ?

Manfred referma le coffret et le replaça dans le coffre-fort. À la question de Poiccart, il répondit d'abord par une question :

– En premier lieu, Thory sait-il qu'il est le quatrième « Justicier » ? Je ne le crois pas, et j'ai l'impression que cela vaut mieux. Mille livres, cela fait environ trente-trois mille pesetas. (Il ajouta, pensif :) Et il y a le pardon... sans oublier la fille qui attend à Xérès !...

*

Satisfait de l'idée brillante qui venait de germer dans son esprit, Smith, le reporter du *Daily Megaphone*, s'empressa de la communiquer à son chef des informations.

– Pas mal, fit ce dernier (ce qui signifiait que l'idée était excellente). Pas mal du tout.

Le reporter rayonnait.

– Vous comprenez, poursuivit-il, je me suis dit que l'un des « Justiciers », et même deux d'entre eux, étaient peut-être des étrangers qui ne comprenaient pas un mot d'anglais.

– Très juste. Merci pour cette suggestion. Je vais m’occuper de cela dès ce soir.

Le lendemain, le texte promettant une récompense de six mille livres et le pardon parut dans le *Daily Megaphone* en quatre langues : français, italien, allemand et... espagnol.

CHAPITRE V

ATTENTAT AU « DAILY MEGAPHONE »

Le chef des informations du *Daily Megaphone* revenait de dîner. Dans l'escalier, il rencontra son rédacteur en chef. Celui-ci, un homme au visage presque juvénile, était en train de songer à un nouveau projet (le *Daily Megaphone* se pique d'être le journal des nouveautés). Mais, faisant effort pour reprendre contact avec la réalité, il demanda :

– Alors, où en sommes-nous avec les « Quatre Justiciers » ?

– La fièvre ne cesse de monter, répondit le chef des informations. Partout, on ne parle que du débat imminent sur la loi d'extradition, et le gouvernement prend toutes les précautions pour protéger sir Philip Ramon.

– L'impression générale ?

Le chef des informations haussa les épaules :

– Malgré la bombe déposée à la Chambre des communes, tout le monde estime qu'il ne se passera rien.

– Et vous, quelle est votre opinion ?

Le chef des informations éclata de rire :

– Je crois que la menace ne sera pas exécutée. Pour une fois, les « Quatre Justiciers » sont tombés sur un os. S'ils n'avaient pas averti sir Philip, ils auraient pu peut-être tenter quelque chose. Mais maintenant...

– On verra bien, conclut le rédacteur en chef.

Et, d'un pas allègre, il prit le chemin de son domicile.

Tout en gravissant l'escalier, le chef des informations se demandait combien de temps encore les « Quatre Justiciers » alimenteraient les colonnes du journal et, dans un certain sens, il souhaitait les voir mettre leur menace à exécution, même si les bandits échouaient, ce qui d'ailleurs était inévitable...

Son bureau étant non seulement plongé dans l'obscurité, mais verrouillé, il tira de sa poche une clef, la glissa dans la serrure et entra.

– Pourtant, il y a une chose qui m'étonne..., réfléchissait-il en tendant la main pour actionner le bouton électrique.

Au même instant, il y eut un éclair aveuglant, un bref jet de flamme, et la pièce retomba dans l'obscurité.

Stupéfait, le chef des informations battit en retraite dans le couloir et cria :

– Apportez-moi une lampe et allez chercher l'électricien ! C'est encore un de ces sacrés fusibles qui a sauté !

La lampe permit de constater que la pièce était pleine d'une fumée âcre. L'électricien découvrit que tous les globes avaient été dévissés de leurs bagues et posés sur la table. À l'une des appliques pendait un fil métallique au bout duquel se balançait une petite boîte noire. Et c'était cette petite boîte qui dégageait de la fumée.

– Ouvrez les fenêtres, ordonna le chef des informations.

Tandis qu'on plongeait délicatement la boîte dans un seau plein d'eau, le chef des informations aperçut enfin la lettre d'un gris verdâtre posée sur sa table de travail. Il la prit, la retourna entre ses doigts, l'ouvrit, non sans remarquer que la colle était encore humide, et lut :

Cher Monsieur,

Quand vous allumerez l'électricité dans votre bureau, vous croirez probablement que vous êtes victime de l'un de ces « attentats » auxquels vous faites souvent allusion dans les colonnes de votre journal. Si nous vous avons causé quelque ennui, nous nous en excusons. Nous avons simplement remplacé votre lampe par un fusible relié à une petite charge de magnésium. Il nous aurait été, n'en doutez pas, aussi facile d'utiliser de la nitroglycérine, et vous vous seriez fait sauter par vos propres soins. Si nous avons monté cette mise en scène, c'est pour montrer que nous sommes inflexiblement résolus à tenir nos engagements en ce qui concerne la loi d'extradition. Aucune puissance au monde ne pourra sauver sir Philip Ramon. En conséquence, nous vous demandons, à vous qui tenez la tête de la presse anglaise, de mettre votre autorité au service de la liberté et d'obtenir que votre gouvernement ne persiste pas à patronner une mesure inique. Non seulement vous sauverez ainsi des personnes inoffensives qui ont trouvé refuge en Angleterre, mais également la vie d'un ministre dont la seule faute, à nos yeux, est le zèle avec lequel il sert une cause injuste.

Les Quatre Justiciers.

– Eh bien ! souffla le chef des informations, en s'essuyant le front, sans cesser de surveiller la petite boîte noire qui flottait innocemment à la surface du seau.

– Quelque chose qui ne va pas, monsieur ? demanda l'électricien.

La réplique fut sèche :

– Finissez votre travail et allez-vous-en...

Mais l'électricien, lui aussi, continuait à regarder la boîte et le fil métallique.

– Bizarre, n'est-ce pas, monsieur ? fit-il. À mon avis...

– Je n'ai pas besoin de votre avis, coupa le chef des informations. Finissez votre travail.

– Excusez-moi, monsieur, dit l'électricien confus.

Une demi-heure plus tard, le chef des informations bavardait avec Welby.

Welby était un journaliste considéré à Londres comme le plus grand spécialiste des questions étrangères. Courtois, la voix traînante, il déclara avec un sourire :

– J'ai toujours pensé que ces quatre types n'étaient pas des plaisantins. Je suis même certain qu'ils tiendront leur promesse. Lorsque j'étais à Gênes – ou à Sofia, je ne sais plus très bien –, j'ai rencontré un homme qui m'a parlé de l'affaire Trelovitch. Le général Trelovitch fut, vous vous en souvenez, l'un des assassins du roi de Serbie. Figurez-vous qu'un soir, il se rend au théâtre. Quelques heures plus tard, on le trouve mort dans un square, une épée plantée dans la poitrine. Deux détails ne manquent pas de surprendre. (Le grand journaliste se mit à compter sur ses doigts :) Premièrement, le général était un épéiste réputé, et tout démontrait qu'il n'avait pas été tué par surprise, mais au cours d'un duel. Deuxièmement, comme beaucoup d'officiers d'Europe centrale qui singent les officiers allemands, Trelovitch portait un corset. L'un des assaillants dut s'en apercevoir au cours du duel et l'obliger à le retirer. En tout cas, le corset était sur le sol, près du cadavre.

– S'est-on rendu compte, à l'époque, que le crime avait été commis par les « Quatre Justiciers » ?

Welby secoua la tête :

– Moi-même, je n'avais jamais entendu parler d'eux. Maintenant, parlons de vous, enchaîna-t-il. Qu'avez-vous fait à la suite de ce petit attentat dont vous venez d'être victime ?

– J'ai interrogé le concierge, les huissiers, les cyclistes du journal. Bref, tout le personnel de service. Mais personne n'a vu notre mystérieux... ami, car j'imagine qu'il était seul. Tout cela est inexplicable et assez extraordinaire. Et je ne vous cache pas, Welby, que j'en garde une impression plutôt désagréable. La colle de l'enveloppe était encore humide. J'en déduis que la lettre a été écrite dans mon bureau même et l'enveloppe cachetée quelques secondes avant mon retour.

– Les fenêtres étaient-elles ouvertes ?

– Elles étaient toutes les trois fermées. Au reste, il est impossible d'entrer dans la pièce par ce moyen.

L'inspecteur dépêché un peu plus tard pour faire une première enquête fut, lui aussi, de cet avis.

– L'homme qui a écrit cette lettre, dit-il en considérant l'enveloppe, a dû quitter votre bureau une minute, tout au plus, avant votre retour.

Le policier était jeune et enthousiaste. Il se livra dans la pièce à des recherches méticuleuses, souleva le tapis, s'assura que les murs n'étaient pas creux, ouvrit les placards, et, à l'aide d'une règle d'un pied, mesura le plancher et certains objets, avec un zèle aussi laborieux qu'inutile.

– Beaucoup de gens se moquent des romans policiers, dit-il au chef des informations qui commençait à avoir du mal à garder son sérieux. Moi, j'ai lu presque tout ce qu'ont écrit Émile Gaboriau et Conan Doyle. Il faut relever les plus petits indices. Vous-même, vous n'avez rien trouvé ? ajouta-t-il. De la cendre de cigarette ou de cigare, par exemple ?

– Non, hélas !

– Dommage, fit le jeune inspecteur.

Il se retira en emportant, dans une feuille de papier d'emballage, la machine infernale et ses accessoires.

À la suite de cette visite, le chef des informations raconta à Welby que le disciple de Sherlock Holmes avait passé une demi-heure à scruter le plancher à la loupe :

– Il a même retrouvé une demi-couronne que j'avais perdue il y a au moins un mois !

Toute la soirée, le chef des informations et Welby furent seuls au courant de ce qui s'était passé réellement. Ou plutôt presque seuls, car, dans quelques services, on eut vent de l'affaire.

– Il paraît que le chef des informations a fait sauter un fusible dans son bureau et qu'il a eu une de ces trouilles ! disait le rédacteur chargé de la rubrique marine marchande.

Le spécialiste de la météorologie, levant le nez de la carte du temps qu'il était en train d'établir, répondit :

– Eh bien, il m'est arrivé presque la même chose. L'autre nuit, je rentre chez moi...

Le chef des informations s'était montré très ferme avec le jeune inspecteur à l'instant où celui-ci se retirait :

– Vous et moi sommes seuls informés de cet incident. S'il y a une fuite, je saurai qu'elle vient de Scotland Yard.

– Vous pouvez être sûr, s'il y en a une, que nous n'en serons pas responsables, avait répondu l'inspecteur. Ces derniers temps, nous n'avons eu que trop d'ennuis de ce genre.

– Je vous fais confiance, avait conclu le chef des informations d'un ton qui sonnait comme une menace.

Il partageait donc encore le secret avec Welby une demi-heure avant le moment où le *Daily Megaphone* serait sous presse.

Le profane peut juger cette situation extraordinaire, car l'expérience a démontré que les nouvelles ont tendance à se répandre avant même que le journal ne soit composé.

Des typos infidèles – il y en a quelquefois – recopient les nouvelles importantes et exclusives, et les jettent par une fenêtre à un complice qui attend patiemment dans la rue. Sur-le-champ, elles sont portées à un journal rival et vendues très cher. De telles trahisons ne sont pas exceptionnelles.

Cependant, au *Daily Megaphone*, rien de semblable ne se produisit. Ce n'est qu'à 23 h. 30 que la ruche de la rédaction commença de s'animer, car ce fut seulement à ce moment-là que tout le personnel eut la révélation de l'« attentat ».

C'était bien l'une de ces nouvelles sensationnelles dont le *Daily Megaphone* semblait s'être fait une spécialité. Un titre énorme couvrait la moitié de la une : « Les "Quatre Justiciers" ont encore frappé ! Attentat à la rédaction du *Daily Megaphone*. Une franchise diabolique. Une autre lettre de menaces. Les "Quatre Justiciers" sont prêts à tenir leur promesse. Un document passionnant. La police réussira-t-elle à protéger sir Philip Ramon ? »

– Excellent ! conclut le chef des informations en parcourant les épreuves.

Il s'apprêtait à partir et ajouta à l'adresse de Welby qui se tenait près de la porte :

– N'est-ce pas ?

– Oui, pas mal du tout, répondit Welby. Si vous voulez mon opinion... Mais... qu'est-ce que c'est ?

Cette question, Welby la posait à un huissier qui s'avancait, précédant un inconnu.

– Ce monsieur semble désirer voir quelqu'un du journal, expliqua l'huissier. Je l'ai amené ici. C'est un étranger. Je ne comprends pas ce qu'il dit...

– Que désirez-vous ? demanda en français le chef des informations.

L'homme secoua la tête et bredouilla quelques mots en espagnol.

– Ah ! c'est donc ça ! fit Welby. (Et, en espagnol :) Que voulez-vous ?

L'homme montra un numéro froissé du *Daily Megaphone* qu'il tenait à la main :

– Est-ce ici la rédaction de ce journal ?

– Oui...

– Je voudrais parler au rédacteur en chef.

– Je le remplace, dit le chef des informations.

L'homme jeta un coup d'œil derrière lui, puis, se penchant en avant :

– Je suis l'un des « Quatre Justiciers », dit-il d'une voix hésitante.

Welby fit un pas vers lui, le dévisagea quelques secondes :

– Comment vous appelez-vous ?

L'homme répondit :

– Mon nom est Miguel Thory. Je suis de Xérès.

*

Il était 22 h. 30, Poiccart et Manfred rentraient d'un concert. Leur fiacre, après avoir traversé Hanover Square, s'engagea dans Oxford Street.

– Vous demandez à voir le chef des informations, expliquait Manfred. On vous conduit à la rédaction. Vous exposez l'objet de votre visite. On regrette, mais on ne peut rien pour vous. On est très poli, pas au point, toutefois, de vous reconduire jusqu'à la sortie. Alors, tout en faisant semblant de chercher votre chemin, vous arrivez devant le bureau du chef des informations. Sachant qu'il est absent, vous entrez, vous faites votre affaire. Si personne ne rôde dans les parages, vous reverrouillez la porte. Si quelqu'un passe à ce moment dans le couloir, vous adressez quelques mots d'adieu à un interlocuteur imaginaire. Voilà, le tour est joué !

Poiccart mordillait le bout de son cigare.

– Et, pour approfondir le mystère, dit-il à mi-voix, vous utilisez une enveloppe dont la colle ne séchera pas avant une heure.

Manfred ne put s'empêcher de rire :

– Les enveloppes fraîchement collées exercent toujours un attrait irrésistible sur les policiers anglais !

Après avoir suivi Oxford Street, le fiacre tourna dans Edgware Road. Manfred cria au cocher :

– Arrêtez-nous ici.

Le cocher tira sur les guides et se rangea le long du trottoir. Tandis que Manfred lui payait le prix de la course, il demanda :

– Je croyais que vous alliez jusqu'à Pembridge Gardens ?

– C’est vrai, fit Manfred. Nous avons changé d’avis. Bonsoir.

Les deux amis bavardèrent au bord du trottoir jusqu’à ce que le fiacre eût disparu. Alors, faisant demi-tour, ils revinrent jusqu’à Marble Arch. Ils longèrent Parle Lane, puis Piccadilly. À Piccadilly Circus, ils entrèrent dans un restaurant pourvu d’un bar et de nombreux recoins discrets. Des consommateurs, assis à des tables de marbre, buvaient, fumaient, bavardaient.

À l’une de ces tables, Gonzalez semblait attendre. Une cigarette aux lèvres, il portait sur son visage mobile, rasé de près, une expression de méditation satisfaite.

En l’apercevant seul à cette table, Manfred et Poiccart ne firent pas un geste de surprise, mais le cœur du premier cessa un instant de battre et les joues ordinairement pâles du second s’empourprèrent.

Ils s’assirent, commandèrent des consommations. Quand le garçon se fut éloigné, Manfred demanda à voix basse :

– Où est Thory ?

Gonzalez haussa légèrement les épaules.

– Il m’a faussé compagnie.

Pendant une minute, les trois amis demeurèrent silencieux. Puis Gonzalez reprit :

– Ce matin, avant de partir, vous lui avez donné un paquet de journaux, n’est-ce pas ?

Manfred acquiesça :

– C’étaient des journaux anglais. Il ne connaît pas un mot de cette langue. Je les lui ai donnés pour le distraire, pour qu’il regarde les dessins, les photos.

– Oui, mais dans le paquet il y avait le *Daily Megaphone*.

– C’est vrai.

– Et, dans ce journal, l’offre d’une récompense et du pardon est imprimée en espagnol.

Manfred regardait dans le vide.

– Je me souviens, dit-il avec lenteur. J’ai lu cela plus tard...

– Très ingénieux, remarqua Poiccart.

– J’avais bien constaté qu’il était nerveux, poursuivit Gonzalez. Mais je croyais que c’était parce qu’hier soir nous l’avons mis au courant de la méthode que nous nous proposons d’employer pour supprimer sir Philip Ramon, et du rôle qu’il aura à jouer.

Pendant que le garçon servait les consommations, Gonzalez, sans effort, changea de sujet :

– Il est ridicule qu’un cheval sur lequel on a placé tant d’argent n’ait pas été envoyé en Angleterre au moins un mois à l’avance.

– C’est la première fois que j’entends dire que la traversée de la Manche par mauvais temps pourrait abîmer un pur-sang, protesta Manfred sur un ton sévère.

De nouveau, le garçon s’éloignait.

– Donc, cet après-midi, reprit Gonzalez, nous sommes sortis pour faire une promenade. Dans Regent Street, Thory s’arrêtait fréquemment pour regarder les boutiques. Soudain – nous venions de regarder la vitrine d’un photographe –, je me suis aperçu qu’il avait disparu. Il y avait des centaines de passants. Mais plus de Thory. Je l’ai cherché jusqu’à la tombée de la nuit.

Gonzalez trempa ses lèvres dans son verre et jeta un coup d’œil à sa montre.

Manfred et Poiccart restaient silencieux. Cependant, un observateur attentif aurait noté que les deux hommes ne pouvaient s'empêcher de tirailler les boutons de leur veston.

– La situation n'est peut-être pas aussi désespérée qu'on pourrait le croire, fit en souriant Gonzalez.

Manfred rompit enfin le silence :

– Si quelqu'un mérite des reproches, commença-t-il, c'est moi seul, car...

Poiccart l'interrompit d'un geste.

– Allons, je suis quant à moi irréprochable, dit-il avec un rire bref. Soyons sérieux. Il est trop tard pour nous accuser réciproquement. Nous avons sous-estimé la ruse de Thory et celle des journaux anglais. Nous avons aussi oublié la...

– ... la fille de Xérès ! conclut Gonzalez.

Ils restèrent de nouveau silencieux, s'efforçant tous trois de réfléchir aussi vite que possible.

– Pas loin d'ici, dit enfin Gonzalez, j'ai une voiture – une automobile. Il est environ 23 heures. Rien ne nous empêche de prendre la chaloupe qui nous attend à Burnham-on-Crouch. Nous serons en France à l'aube.

Manfred le regarda :

– À votre sens, cette solution est la meilleure ?

– Non, répondit Gonzalez. Je préfère rester ici et finir le travail.

– Moi aussi, fit Poiccart d'une voix sourde mais résolue.

Manfred appela le garçon :

– Avez-vous les dernières éditions des journaux du soir ?

Le garçon revint bientôt avec deux journaux.

Manfred les examina avec attention, puis les rejeta.

– Il n’y a rien là-dedans, dit-il. Si Thory est allé se confier à la police, il ne nous reste plus qu’à nous cacher et à mettre au point une méthode différente de celle que nous étions convenus d’utiliser. Autre solution : nous pourrions frapper sans plus attendre. Après tout, Thory nous a mis au courant de tout ce que nous avons besoin de savoir. Cependant...

– Ce ne serait pas régulier, trancha Poiccart. Nous avons accordé encore deux jours à sir Philip. Il doit recevoir un ultime avertissement.

– Dans ces conditions, il ne nous reste plus qu’à retrouver Thory, décida Manfred en se levant.

Poiccart et Gonzalez le suivirent vers la sortie.

– Si Thory n’est pas allé se confier à la police, où est-il allé ? demanda Gonzalez.

– Parbleu, répondit Manfred, au journal qui a publié en espagnol la proposition de récompense !

Gonzalez et Poiccart se regardèrent. Oui, ce devait être cela.

– Votre voiture va nous être très utile, reprit Manfred.

Et tous trois sortirent du restaurant.

*

Dans le bureau du chef des informations, Thory se tenait debout devant les deux journalistes.

– Thory ? répéta Welby. Ce nom ne me dit rien. D’où venez-vous ? Quelle est votre adresse ?

– Je viens de Xérès, en Andalousie. Je travaillais chez un négociant en vins et...

– Ce n’est pas ça que je vous demande. D’où venez-vous présentement, de quel quartier de Londres ?

Thory leva les bras.

– Comment le saurais-je ? Il y a tant de maisons, de passants, et des rues à n’en plus finir ! C’est Londres, quoi ! J’étais à Londres pour tuer un homme, un ministre qui a fait, paraît-il, une mauvaise loi. Les autres ne m’ont pas dit...

– Qui, les autres ? demanda le chef des informations.

– Les trois autres.

– Leurs noms ?

Thory jeta un regard méfiant à son interlocuteur.

– Il y a une récompense et le pardon, dit-il, maussade. Avant de parler, je veux être certain de...

Le chef des informations s’avança vers son bureau :

– Si vous êtes vraiment l’un des « Quatre Justiciers », vous aurez la récompense. Vous allez même en recevoir une partie dès maintenant.

Il pressa un bouton. Un huissier parut.

– Allez à la composition, ordonna le chef des informations. Et dites aux typos de ne pas bouger jusqu’à nouvel ordre.

Dans le sous-sol de l’immeuble, les machines grondaient et les premiers numéros de l’édition du matin commençaient à tomber.

Thory se balançait d'un pied sur l'autre. Le chef des informations se retourna vers lui :

– Maintenant, dites-moi tout ce que vous savez.

Thory regardait fixement le plancher. Ce fut seulement au bout de quelques secondes qu'il répéta d'un air buté :

– Il y a la récompense et le pardon.

– Allons, ne nous faites pas perdre notre temps ! intervint Welby. Vous les aurez, votre récompense et votre pardon ! Dites-nous d'abord qui sont les « Quatre Justiciers » Ceux que vous appelez « les trois autres » ? D'abord, où sont-ils ?

– Ici ! fit une voix claire qui venait de la porte.

Welby pivota sur lui-même et se trouva face à face avec un inconnu en tenue de soirée et dont le visage disparaissait entièrement sous un masque.

Dans la main qui pendait à son côté, l'inconnu serrait un pistolet.

– Oui, reprit-il calmement, je suis l'un des trois dont vous parlez. Les deux autres attendent dans la rue.

– Comment êtes-vous venu jusqu'ici et que voulez-vous ? demanda le chef des informations en faisant mine d'ouvrir l'un des tiroirs de son bureau.

– Retirez votre main, ordonna l'inconnu en élevant légèrement son pistolet. Votre concierge vous expliquera comment je suis entré ici... quand il aura repris connaissance. Quant à la raison de ma présence dans cette pièce, la voilà en deux mots : je veux sauver ma peau. Rien de plus raisonnable, n'est-ce pas ? Si Thory parle, je suis un homme mort. Aussi ai-je l'intention de l'empêcher de parler. Vous, messieurs, je n'ai pas de différend avec vous. Mais, je vous préviens, ajouta-t-il sans emphase, si vous me mettez des bâtons dans les roues, je vous abats.

Il s'exprimait en anglais. Thory, les prunelles dilatées, livide, haletant, reculait pas à pas vers le mur.

L'inconnu se tourna enfin vers le mouchard.

– Vous, lui dit-il en espagnol, vous avez trahi vos compagnons. Et vous étiez sur le point de ruiner un grand dessein. Il est donc juste que vous mouriez.

Il pointa son pistolet sur la poitrine de Thory. Celui-ci tomba à genoux, bredouillant une prière.

Le chef des informations bondit en avant :

– Non, non !

Le pistolet se tourna vers lui.

– Pour l'amour de Dieu, monsieur, fit l'inconnu entre ses dents, ne me contraignez pas à vous tuer !

– Vous n'allez tout de même pas commettre un meurtre de sang-froid ! cria le chef des informations en continuant de s'avancer.

Mais Welby le saisit par le bras en disant :

– À quoi bon ? Nous n'y pouvons rien.

– Si, vous pouvez quelque chose, dit l'inconnu en abaissant son arme.

Le chef des informations s'apprêtait à poser une question. À ce moment, on frappa à la porte.

– Dites que vous êtes occupé, suggéra l'inconnu.

De nouveau, il braqua son pistolet sur Thory qui, secoué de frissons, gémissant, gisait en un tas informe au pied du mur.

– Laissez-moi tranquille ! cria le chef des informations. Je suis occupé.

– Les typos attendent, fit une voix derrière la porte.

– Voyons, reprit le chef des informations tandis qu'un bruit de pas décroissait dans le couloir, que pouvons-nous faire ?

– Vous pouvez sauver cet homme.

– Comment ?

– Donnez-moi votre parole que vous nous laisserez partir, lui et moi, et que, pendant un quart d'heure, vous ne bougerez pas de cette pièce et ne lancerez personne à notre poursuite.

Le chef des informations hésitait :

– Comment puis-je avoir la certitude que vous n'abattrez pas le nommé Thory dès que vous serez dans la rue ?

L'inconnu eut un rire sous son masque :

– Comment puis-je avoir la certitude que vous ne lancerez pas tout votre personnel à nos trousses dès que nous aurons tourné les talons ?

– Vous aurez ma parole, dit le chef des informations avec raideur.

– Vous aurez la mienne. Je l'ai toujours tenue.

Le chef des informations était en proie à un violent combat intérieur. Là, à sa portée, une histoire sensationnelle, la plus sensationnelle du siècle... Une minute encore, et il arrachait à Thory le secret des « Quatre Justiciers », il le griffonnait en hâte et l'envoyait aux typos...

Mais la main qui étreignait le pistolet était celle d'un homme résolu.

Le chef des informations céda.

– J’accepte vos conditions, dit-il. Mais j’élève les protestations les plus formelles. Et je vous avertis que votre arrestation et votre châtement sont inévitables.

– Désolé de ne pas être d’accord avec vous, repartit l’inconnu avec un petit salut de la tête. Rien n’est inévitable, sauf la mort. (Et, en espagnol :) Venez, Thory. Il ne vous sera pas fait de mal. J’ai donné ma parole.

Thory se redressa tant bien que mal et s’avança, la tête basse.

L’inconnu entrouvrit la porte, tendit l’oreille. C’est alors que le chef des informations eut une inspiration dont il devait se féliciter jusqu’à la fin de sa vie, une inspiration de grand journaliste.

– Un instant, dit-il vivement. Quand vous serez rentré chez-vous, ne voudriez-vous pas écrire à notre intention un article sur vous-même et vos amis ? Inutile de donner des détails intimes. Contentez-vous de parler de vos aspirations, de la raison d’être de votre équipe.

– Monsieur, répondit l’homme masqué avec un accent admiratif, je reconnais volontiers que vous êtes un artiste. Vous aurez votre article dès demain matin.

Et, ouvrant largement la porte, il entraîna Thory dans la pénombre du couloir.

CHAPITRE VI

INDICES

Le lendemain, tout fut mis en œuvre – affichettes rouge sang, crieurs enroués, éditoriaux, titres énormes – pour annoncer au monde que les « Quatre Justiciers » avaient frôlé la capture. Dans les trains, les banlieusards, leur journal sur les genoux, expliquaient ce qu'ils auraient fait s'ils avaient été à la place du chef des informations du *Daily Megaphone*. Les gens avaient oublié les guerres, les famines, les régions dévastées par la sécheresse, les accidents de la circulation, les débats parlementaires, les crimes quotidiens, et même l'empereur d'Allemagne. Un seul sujet les accaparait, une seule question les hantait. Les « Quatre Justiciers » tiendraient-ils leur promesse ? En un mot, assassinaient-ils le jour suivant le secrétaire d'État aux Affaires étrangères ?

Personne ne pouvait s'arracher à cette obsession : un meurtre décidé un mois plus tôt et qui, sauf imprévu, devait être commis dans quelques heures à peine...

Comment s'étonner, dans ces conditions, que la presse londonienne consacraît tant de place à l'apparition et à la disparition de Thory ?

Le Telegram écrivait :

« Il est difficile de comprendre pourquoi, ayant sous la main deux de ces malfaiteurs, certains de nos confrères de la presse dite « à sensation » les ont laissés libres de repartir et d'aller peut-être attenter à la vie d'un grand homme d'État dont... »

Et, plus loin :

« Si – car à notre époque de journalisme sans conscience les nouvelles de la presse à sensation ne doivent être accueillies qu’avec une prudence extrême – si donc ces bandits ont vraiment fait une visite hier soir à l’un de nos confrères... »

À midi, Scotland Yard fit diffuser l’annonce suivante :

MILLE LIVRES DE RÉCOMPENSE

On recherche Miguel Thory, alias Saimont, alias El Chico, soupçonné d’appartenir à la bande de criminels des « Quatre Justiciers ». Miguel Thory, résidant habituellement à Xérès, en Espagne, est un Espagnol ne connaissant pas l’anglais.

Taille : 1,73 m. Yeux marron, cheveux noirs, petite moustache noire, visage large. Deux cicatrices, l’une à la joue, l’autre sur le corps. Silhouette trapue.

La récompense indiquée ci-dessus sera remise à toute personne ou groupe de personnes qui, par des renseignements, démontreront que Thory appartient bien à la bande des « Quatre Justiciers » et faciliteront son arrestation.

D’après la teneur de ce document, il était aisé de comprendre que Scotland Yard, utilisant les indications données à 2 heures du matin par le *Daily Megaphone*, n’avait pas laissé chômer le câble reliant l’Angleterre à l’Espagne. À Madrid, des personnalités importantes avaient été tirées de leur lit en pleine nuit et, dans ses grandes lignes au moins, avaient communiqué le dossier de Thory, à la profonde satisfaction du directeur de la police anglaise.

Assis à son bureau de Portland Place, sir Philip Ramon avait du mal à se concentrer sur la lettre qu'il était en train de rédiger.

Cette lettre était destinée au régisseur de Branfell, la superbe propriété où, lorsqu'il n'était pas ministre, il jouait au gentleman-farmer.

Sir Philip avait su ne pas encombrer sa vie. Pas d'épouse, pas de maîtresse, pas d'enfants...

Il écrivait. Et ce qui suit constitue l'essentiel de sa lettre :

« Si ces hommes réussissent à mettre à exécution leur menace, sachez que j'ai pris des dispositions pour assurer votre avenir et celui de tous ceux qui m'ont servi avec fidélité. »

Au cours des dernières semaines, sir Philip avait quelque peu changé d'avis sur certaines conséquences de son action.

En effet, il était irrité de se sentir l'objet d'un espionnage constant, exercé d'ailleurs aussi bien par ses amis que par ses ennemis. Et cette irritation avait dissipé ses craintes personnelles. Il était plus que jamais résolu à poursuivre sa tâche jusqu'au bout, à contrecarrer les desseins des « Quatre Justiciers » et à se défendre, au moins en tant que ministre de la Couronne.

Dans un article intitulé *La Personnalité dans ses rapports avec le service public*, article que la *Quarterly Review* publia quelques mois plus tard, il déclarait :

Il serait absurde de croire qu'une banale critique, émanant de personnes irresponsables, puisse avoir une influence quelconque sur un membre du gouvernement et sur sa conception de la législation nécessaire aux millions d'êtres humains dont le sort lui est confié. Tout ministre est un instrument désigné, choisi pour donner une forme concrète aux vœux de ceux qui comptent sur lui, non seulement pour améliorer leurs con-

ditions de vie et lever, par exemple, certaines entraves dans les relations commerciales internationales, mais aussi pour les protéger de dangers parfaitement étrangers au commerce... Dans ce dernier cas, tout ministre conscient de ses responsabilités cesse d'exister comme individualité et devient un simple robot.

Sir Philip Ramon avait très peu d'amis. Il était privé des qualités qui inspirent la sympathie et font la popularité. Il était honnête, consciencieux, énergique. Il montrait ce cynisme, cette froideur des gens qui ont oublié de donner une place à l'amour dans leur existence. N'étant lui-même animé par aucun enthousiasme, comment en aurait-il fait naître chez les autres ? Quand une procédure lui paraissait moins mauvaise qu'une autre, il l'adoptait. Quand une mesure lui semblait, dans le présent ou dans l'avenir, bénéfique pour ses semblables, il en poursuivait avec acharnement et jusqu'au bout l'application. Il faut souligner, à son crédit, qu'il n'était pas ambitieux. Il n'avait que des buts. Au sein du cabinet qu'il dominait de toute son autorité, il passait pour un homme dangereux, car, de tous les ministres, seul il ignorait le sens du « compromis » – un mot pourtant bien utile.

Quand il avait une idée sur un sujet quelconque, il fallait qu'elle devînt celle de ses collègues.

Quatre fois depuis la création du ministère, le bruit avait couru de la démission de l'un des ministres. Et, chaque fois, le ministre dont la démission était officiellement annoncée, était celui dont les idées s'étaient révélées en contradiction avec celles du secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Au bout du compte, dans les petites comme les grandes choses, sir Philip n'en faisait qu'à sa tête.

Il refusait d'occuper sa résidence officielle Aussi le 44, Downing Street était-il transformé pour une partie en services

administratifs, et, pour l'autre, en palais. Il habitait Portland Place. C'était de là qu'il partait chaque matin. Il passait devant les quartiers de la Garde royale comme l'horloge de la petite tour sonnait le dernier coup de 10 heures.

Une ligne privée reliait son bureau de Portland Place à sa résidence officielle. Il n'avait eu aucun scrupule à fuir ce 44, Downing Street dont rêvaient pourtant toutes les personnalités de son parti !

Mais le jour – le grand jour – approchait. Les précautions devaient être plus nombreuses que jamais. Les policiers insistèrent pour que le ministre s'installât enfin à Downing Street.

– Nous aurons ainsi moins de mal à vous protéger, lui expliqua-t-on. Nous connaissons bien le 44. Les parages pourront être mieux gardés. De plus, le dangereux trajet entre Portland Place et le ministère des Affaires étrangères vous sera épargné.

Il fallut longuement plaider pour fléchir sir Philip. Il ne céda que lorsqu'on lui eut démontré que la surveillance dont il était l'objet serait moins visible.

– Vous n'aimez pas voir mes hommes rôder autour de vous quand vous vous rasez, lui dit de sa manière rude l'inspecteur principal Falmouth. L'autre matin, vous étiez furieux quand vous en avez trouvé plusieurs dans votre salle de bains. Et vous détestez, quand vous vous déplacez dans Londres, qu'un inspecteur en civil prenne place près de votre cocher. Eh bien, sir Philip, je vous promets qu'à Downing Street vous ne verrez même pas les policiers.

Cet argument mit fin à la discussion.

La lettre, destinée à son intendant était la dernière que le ministre écrivait de Portland Place, Falmouth l'attendait à la porte de son bureau.

Le téléphone sonna. Sir Philip décrocha l'appareil. C'était son secrétaire, un jeune homme très zélé, qui voulait savoir dans combien de temps il arrivait.

– Il y a soixante policiers au 44, expliqua le secrétaire. Demain et après-demain, nous en aurons...

Sir Philip écoutait ces détails avec une irritation croissante.

– Je m'étonne que vous ne vous soyez pas procuré un coffre-fort pour m'y boucler ! interrompit-il avec brusquerie.

Et il raccrocha.

On frappa à la porte. Falmouth passa la tête dans l'entrebâillement :

– Je ne voudrais pas vous presser, sir Philip. Cependant...

Bref, lorsque le ministre se mit en route pour Downing Street, il était de très mauvaise humeur.

Il n'aimait pas être bousculé, ni recevoir des ordres. Son irritation augmenta encore lorsqu'il vit autour de sa voiture, des cyclistes dont la silhouette lui était pourtant familière, et des policiers en civil échelonnés tout au long du parcours. Mais, quand il arriva à Downing Street et qu'il constata que la rue était interdite à tout autre véhicule que le sien, et aussi que des centaines de badauds s'étaient rassemblés pour l'acclamer, il se sentit humilié pour la première fois de sa vie.

Dans son bureau, il trouva son secrétaire qui l'attendait, tenant à la main les premières notes jetées sur le papier par le ministre lui-même, en vue de la rédaction du discours qu'il devait prononcer avant la seconde lecture du projet de loi sur l'extradition des étrangers.

– Nous allons certainement rencontrer une forte opposition, annonça le secrétaire. Mais Mainland est résolu à battre le

rappel de tous les membres du parti. Il compte sur une majorité de trente-six voix au moins.

Sir Philip relut ses notes. Elles le réconfortèrent, lui donnèrent de nouveau une impression de sécurité et le sentiment de son importance. Après tout, il était un grand ministre. Les menaces dont il était l'objet ? Absurdes ! Quant à la police, elle avait tort de faire tous ces embarras. Restait la presse. Peu soucieuse de vérité, elle ne visait que le scandale.

Quand sir Philip se tourna vers son secrétaire, il arborait une expression presque joyeuse.

– Et mes amis inconnus ? demanda-t-il avec un demi-sourire. Voyons, comment se font-ils appeler ? Ah ! oui, c'est cela : les « Quatre Justiciers ».

Pourquoi jouait-il cette petite comédie ? Car, enfin, il était bien loin d'avoir oublié le nom de la redoutable bande. Nuit et jour, il ne pensait qu'à elle.

Le secrétaire hésitait. Jusqu'ici, entre le ministre et lui, les « Quatre Justiciers » étaient demeurés un sujet tabou.

– Eh bien, répondit-il avec un air gêné, nous ne savons rien d'autre que ce que vous avez pu lire vous-même. Nous savons qui est Thory. Mais nous continuons à tout ignorer de ses trois compagnons.

Le ministre fit la moue :

– Ils m'accordent jusqu'à demain soir pour leur céder.

– Ils vous ont de nouveau donné signe de vie ?

– Oui, un billet extrêmement bref, répondit le ministre sur un ton léger.

– Mais encore ?

Sir Philip fronça soudain les sourcils.

– Ils tiendront leur promesse, lâcha-t-il avec brusquerie.

Pourquoi le « mais encore ? » de son secrétaire lui avait-il tout à coup glacé le cœur ?

*

Au dernier étage de la maison de Carnaby Street, Thory, maussade, maîtrisé et épouvanté, était assis face à ses trois compagnons.

– Comprenez bien ceci, lui dit Manfred. Nous ne vous tenons pas rigueur de ce que vous avez fait. Je crois, et Poiccart est de mon avis, que Gonzalez a eu raison de vous épargner et de vous ramener ici.

Thory baissa les yeux devant le sourire vaguement railleur de Manfred.

– Demain soir, reprit celui-ci, vous ferez ce que vous vous êtes engagé à faire – si cela est encore nécessaire. Puis vous partirez.

– Où ? demanda Thory dans une flambée de rage. Où voulez-vous que j'aille ? J'ai donné mon nom aux journalistes. Ils n'ont qu'à s'adresser à la police pour connaître tout mon passé. Oui, où voulez-vous que j'aille ?

D'un bond, il s'était dressé. Les mains tremblantes, le corps secoué de frissons, il posait sur ses interlocuteurs un regard flamboyant.

– Vous subissez actuellement le châtimeur de votre maladresse, dit Manfred avec calme. Mais tranquillisez-vous. Nous vous trouverons un refuge. Pas en Espagne, bien sûr. Cependant, la fille de Xérès y sera à vous attendre...

Thory regarda Manfred, puis les deux autres, d'un air soupçonneux. Se moquait-on de lui ?

Mais personne ne souriait. Gonzalez seul dévisageait Thory, comme s'il attribuait un sens caché aux paroles prononcées par Manfred.

– Êtes-vous prêt à jurer ce que vous venez de dire ? fit Thory d'une voix rauque. Êtes-vous prêt à jurer que...

– Vous avez ma parole, interrompit Manfred. Cela doit vous suffire. (Il changea de ton :) Parlons d'autre chose. Vous savez ce que nous attendons de vous demain soir ? Ce que vous aurez à faire ?

Thory fit oui de la tête.

– Il ne faut pas d'anicroche, pas la moindre maladresse, reprit Manfred. À nous quatre, nous tuerons un homme qui agit en violation de la justice. Nous le tuerons par un moyen que personne ne devinera jamais. Ce sera une exécution qui terrorisera le genre humain, une mort rapide, sûre, qui s'insinuera pour ainsi dire par des interstices, et qui atteindra son but à la barbe des policiers. Ce sera la première fois, oui, la première fois au monde que...

Manfred cessa net de parler. Il s'était empourpré, les yeux étincelants. Constatant que Poiccart, impassible comme un sphinx, et Gonzalez, attentif comme s'il assistait à un spectacle, le regardaient fixement, Manfred devint plus rouge encore.

– Je vous prie de m'excuser, dit-il avec humilité. L'étrangeté du moyen que nous nous apprêtons à employer m'avait fait oublier la cause que nous servons.

– C'est bien compréhensible, dit Poiccart avec gravité en pressant le bras de Manfred.

Les trois amis se levèrent et restèrent dans un silence embarrassé pendant quelques instants. Puis Manfred proposa en riant :

– Au travail !

Et il entraîna toute l'équipe vers le laboratoire improvisé.

Là, Thory enleva son pardessus. Il était maintenant dans son élément. Il abandonna bientôt son attitude d'auxiliaire craintif et prit la direction des opérations. Il commandait, donnait des instructions à ces hommes devant lesquels il tremblait un instant plus tôt et qui, maintenant, lui obéissaient, couraient d'une pièce à l'autre, d'un étage à l'autre.

Ce n'était pas l'ouvrage qui manquait ! Il fallait multiplier les expériences et des calculs portant sur des valeurs souvent infinitésimales. Car, dans l'exécution de sir Philip Ramon, les « Quatre Justiciers » entendaient faire appel à toutes les ressources de la science moderne.

– Il faut que j'aie examiné les alentours, dit tout à coup Manfred.

Il disparut et reparut avec un escabeau. Il le transporta dans le couloir et souleva une trappe qui permettait d'accéder au toit en terrasse.

Il se hissa par l'ouverture, rampa sur les feuilles de plomb et ne se redressa, d'ailleurs très prudemment, que lorsqu'il eut atteint le muret qui entourait la terrasse.

Il se trouvait au centre d'un demi-cercle de toits inégaux. Au-delà, Londres se déployait dans une atmosphère chargée de fumée et de brouillard. Au pied de la maison, le vacarme de la rue très passante retentissait.

Rapidement, Manfred examina la terrasse, ses cheminées, son antenne télégraphique, ses feuilles de plomb qui tenaient lieu de toit, et ses gouttières rouillées. Puis, tirant de sa poche

des jumelles, il les orienta vers le sud et scruta longuement le paysage.

Après quoi, il rampa de nouveau vers la trappe, la souleva, se laissa glisser jusqu'au sommet de l'escabeau, referma la trappe, descendit quelques échelons et sauta sur le plancher.

– Eh bien ? fit Thory d'une voix où perçait un accent de triomphe.

– J'ai constaté que vous aviez tout enregistré, répondit Manfred.

– Cela vaut mieux, n'est-ce pas ? puisque nous allons être obligés de travailler dans le noir.

– Avez-vous vu..., commença Poiccart.

– Oui, dit Manfred. Mais indistinctement. On aperçoit la Chambre des communes, très floue. Quant à Downing Street, ce n'est qu'un chaos de toits.

Thory s'était replongé dans son travail. Quelle que fût sa profession, il semblait l'exercer avec une grande habileté. Selon toute évidence, il était manifestement résolu à donner satisfaction aux trois hommes qui l'entouraient et qui, de gré ou de force, au cours des derniers jours, l'avaient persuadé de leur supériorité... et de sa petitesse. Toujours est-il qu'il avait à cœur de montrer son adresse, d'affirmer sa personnalité, et peut-être d'obtenir des compliments.

Manfred, Gonzalez et Poiccart l'observaient en silence. Gonzalez surtout ne quittait pas des yeux le visage de Thory. Passionné de physiognomonie (sa traduction de la *Theologi Physiognomia humana* de Lequetius faisait autorité), il aurait voulu concilier le criminel et l'artisan.

Quand Thory en eut terminé, il déclara :

– Maintenant, tout est prêt. Mettez-moi en présence de votre ministre. Quelques instants d’entretien avec lui et, dans la minute qui suit, il est mort.

Son visage, déjà repoussant au repos, avait quelque chose de démoniaque. On aurait dit l’un de ces taureaux d’Espagne qui paraissent encore plus redoutables quand l’odeur du sang leur dilate les naseaux.

Quel contraste avec ses compagnons ! Dans le visage de ceux-ci, pas un muscle ne bougeait. Ni exultation ni remords dans leur expression, mais seulement ce reflet singulier qui passe sur la face du juge quand il prononce une condamnation à mort.

Thory surprit ce reflet, et il en fut transi jusqu’à la moelle.

Il leva ses mains comme pour se protéger.

– Ne me regardez pas comme ça ! Ne me regardez pas comme ça !

Et, de ses doigts tremblants, il se cachait les yeux.

– Comme quoi ? demanda Gonzalez à mi-voix.

Thory secoua la tête :

– Je ne sais pas... Peut-être comme le juge de Grenade quand il dit : « La condamnation sera exécutée dans le délai de... »

Manfred intervint sur un ton plus dur :

– C’est que, justement, nous sommes des juges ! De plus, nous exécutons nous-mêmes les condamnations que nous prononçons !

– Je croyais que vous seriez satisfaits, gémit Thory.

– Vous avez bien travaillé, dit Manfred avec gravité.

– Oui, très bien, firent les deux autres.

– Il ne nous reste plus qu'à prier Dieu de nous donner le succès, ajouta Manfred avec une intonation solennelle.

Thory regarda avec stupeur cet homme étrange.

*

Au cours de l'après-midi, l'inspecteur principal Falmouth annonça au directeur de la police que tout était prêt pour la protection du ministre menacé.

– Le 44, Downing Street est bourré à craquer, expliqua-t-il. J'ai des hommes partout. Quatre, parmi les meilleurs, sur le toit, un dans chaque pièce ou presque, d'autres au sous-sol, d'autres encore dans les cuisines.

– Et les domestiques ? demanda le directeur.

– Sir Philip a fait venir de la campagne ses propres domestiques. Il n'est plus personne dans la maison, depuis le secrétaire jusqu'au portier, dont je ne connaisse le nom et la biographie de *a* à *z*.

Le directeur dit avec un soupir inquiet :

– Je ne serai pas fâché quand la journée de demain sera terminée. Et les dispositions finales, quelles sont-elles ?

– Pas de changements depuis que sir Philip a consenti à se montrer raisonnable. Il restera au 44 demain toute la journée jusqu'à 20 h. 30. À 21 heures il sera aux Communes pour la seconde lecture de son projet de loi. À 23 heures, il sera de retour au 44.

– En ce qui me concerne, dit le directeur, j'ai donné des instructions pour que la circulation soit détournée sur les quais entre 20 h. 45 et 21 h. 15 et entre 22 h. 45 et 23 h. 15. Quatre voitures fermées iront de Downing Street aux Communes. Sir Philip les suivra immédiatement dans une automobile.

Un coup sec fut frappé à la porte (la conversation se déroulait dans le bureau du directeur). Un inspecteur entra. Il posa sur la table une carte de visite.

– Señor José de Silva..., lut le directeur. C'est le chef de la police espagnole, ajouta-t-il à l'intention de Falmouth. (Puis, s'adressant à l'inspecteur :) Faites entrer, je vous prie.

Le señor de Silva, petit homme agile, au nez fort, à la barbe fournie, salua les deux Anglais avec cette courtoisie exagérée qui est particulière aux milieux officiels espagnols.

Le directeur échangea une poignée de main avec lui et lui dit, après lui avoir présenté Falmouth :

– Désolé de vous avoir fait venir de si loin. Mais nous avons pensé que vous pourriez peut-être nous aider à retrouver Thory.

– Par un heureux hasard, j'étais à Paris, dit le visiteur. Oui, je connais Thory, et je suis stupéfait de le savoir en si brillante compagnie. Quant aux « Quatre Justiciers »... (Ses épaules étriques parurent monter jusqu'à ses oreilles.) Comme tout le monde, reprit-il, j'ai entendu parler d'eux. Mais personne ne les connaît vraiment... Ils ont opéré en Espagne, à Malaga. Vous êtes sans doute au courant... Pour en revenir à Thory, c'est un criminel sans envergure. Je le répète : je suis stupéfait d'apprendre qu'il collabore avec cette bande.

– À propos de Thory, fit le directeur en prenant sur sa table un rapport et en le parcourant des yeux, vos services ont omis – détail secondaire – de nous indiquer la profession de cet individu.

Le policier espagnol fronça les sourcils.

– La profession de Thory ? murmura-t-il au bout d'un moment. Laissez-moi réfléchir... Du diable si je m'en souviens ! Attendez : il doit s'agir d'une profession où le caoutchouc tient une place... En tout cas, le premier délit commis par Thory a été un vol de caoutchouc. Mais, si vous désirez avoir une certitude...

Le directeur sourit.

– À quoi bon ? dit-il avec légèreté. C'est un détail vraiment sans importance.

CHAPITRE VII

LE MESSAGER

Une lettre encore devait parvenir au ministre. Dans la plus récente, il avait pu lire : « Vous recevrez un dernier avertissement. Mais comme nous voulons être sûrs que notre ultime message n'ira pas se perdre dans la nature, il vous sera remis en main propre par l'un d'entre nous. »

Par un phénomène étrange, les policiers, pour la première fois depuis le début de l'affaire, furent un peu rassurés en apprenant cette nouvelle. Ils avaient une sorte de confiance dans la rigueur des « Quatre Justiciers ». Ce ne sont pas des criminels ordinaires, se disaient-ils. Ce sont des gens de parole. De fait, si les policiers avaient pensé autrement et s'ils n'avaient pas su que leurs adversaires tenaient leur promesse – c'était là d'ailleurs la plus terrible caractéristique des « Quatre Justiciers » –, ils n'auraient pas pris tant de précautions pour assurer la sécurité de sir Philip.

Mais, dans cette circonstance où elle s'apprêtait à déployer plus d'audace que jamais, la bande ne prenait-elle pas des risques extrêmement graves ? La lettre dont un passage est cité plus haut est celle à laquelle sir Philip avait fait allusion sur un ton insouciant dans sa conversation avec son secrétaire. Elle lui avait été envoyée par la poste.

L'inspecteur principal Falmouth restait perplexe.

– Nous ne savons pas encore très bien ce que nous allons faire, dit-il au ministre. Nous pouvons soit veiller sur vous de telle sorte que rien ni personne ne puisse vous atteindre, soit

donner l'impression que nous relâchons notre surveillance, afin d'attirer l'un de vos ennemis et de le faire tomber dans un piège.

– Si je comprends bien, dit sir Philip d'un ton sec, vous voulez m'utiliser comme un appât ?

– Pas exactement ! se récria Falmouth. Ce que nous voulons, c'est que les « Quatre Justiciers » aient l'impression...

– Je comprends parfaitement, interrompit sir Philip avec une pointe d'irritation.

L'inspecteur principal enchaîna :

– Nous savons maintenant comment la machine infernale a été déposée à la Chambre des communes. Ce jour-là, on y a vu un député, le vieux Bascœ, qui représente North Torrington.

– Et alors ?

– Eh bien, ce même jour, Bascœ était à cent cinquante kilomètres de Londres. Ce détail aurait pu nous échapper, car le nom de Bascœ ne figurait pas sur la liste des votants. Mais l'affaire de la machine infernale n'a cessé de nous préoccuper. Et voilà que nous faisons, il y a deux jours, cette découverte !

Sir Philip se leva de son fauteuil et se mit à arpenter son bureau d'un pas nerveux.

– Cela prouve, dit-il, qu'ils connaissent bien l'Angleterre.

– Sans aucun doute. C'est ce qui les rend particulièrement dangereux.

Sir Philip parut étonné :

– Mais vous m'avez dit et répété qu'il n'y avait pas de danger !

– Il y a au moins celui-ci, répondit Falmouth en regardant franchement le ministre et en baissant la voix petit à petit. Des

hommes capables de se déguiser de cette façon ne sont pas des criminels ordinaires. Ils jouent leur jeu à fond, quel que soit ce jeu. L'un d'eux est sans aucun doute un artiste, un virtuose du déguisement. C'est celui-là que je redoute... aujourd'hui.

Sir Philip secoua la tête avec impatience.

– J'en ai assez ! fit-il en frappant du plat de la main son bureau. Policiers travestis, assassins masqués... Cette affaire tourne au mélodrame !

– Je ne vous demande qu'une chose, sir Philip, dit Fal-mouth avec son réalisme habituel. C'est d'être patient encore un jour ou deux.

En même temps, il songeait : Il n'y a pas que vous que la seule pensée des « Quatre Justiciers » rend nerveux...

– Notre plan pour ce soir n'est pas encore établi, ajouta-t-il.

– Faites comme bon vous semblera, dit sir Philip. (Il se ravisa :) Suis-je autorisé à aller aux Communes ?

– Non. Cela ne fait pas partie du programme.

Sir Philip resta un moment pensif :

– Toutes ces dispositions, je suppose, sont gardées secrètes ?

– Absolument.

– Qui est au courant ?

– Vous, sir Philip, le directeur de la Police, votre secrétaire et moi-même.

– Personne d'autre ?

– Personne. Je ne crois pas qu’il y ait des fuites. Tout serait très facile si votre sécurité ne dépendait que du secret de vos déplacements.

– Les dispositions en question ont-elles été consignées par écrit ?

– Non. Pas une ligne, pas un mot. Tout a été décidé verbalement. Le Premier Ministre lui-même n’est pas au courant.

Sir Philip eut un soupir de soulagement.

– En effet, cela vaut mieux, dit-il tandis que Falmouth s’apprêtait à se retirer.

– Il faut que je voie le directeur, expliqua l’inspecteur principal. Je vais être absent une demi-heure. Je vous conseille de ne pas quitter votre bureau.

Sir Philip le suivit dans l’antichambre où se tenait Hamilton, son secrétaire.

Falmouth ajouta, tandis que l’un de ses subordonnés l’aidait à enfiler un ample pardessus :

– Depuis deux jours environ, j’ai la désagréable impression d’être espionné, suivi. C’est pourquoi je ne me déplace plus qu’en automobile. De cette façon, on ne peut guère me suivre sans se faire remarquer.

Il tira de sa poche de grosses lunettes d’automobiliste. Tout en les ajustant, il reprit avec un rire un peu gêné :

– C’est la première fois, sir Philip, que je me déguise... La première fois, en vingt-cinq ans de service, que je fais l’idiot comme un débutant !

Lorsque Falmouth fut parti, le secrétaire d’État aux Affaires étrangères regarda son bureau.

Il détestait être seul. La solitude augmentait ses craintes. Et pourtant, il ne l'ignorait pas, il y avait quarante policiers prêts à répondre à son appel. La peur que lui inspiraient les « Quatre Justiciers » ne le quittait pas un instant, à tel point que le moindre bruit le faisait sursauter. Il prit son porte-plume, se mit à griffonner sur un bloc, et lâcha l'instrument lorsqu'il constata que ses griffonnages faisaient tous penser à des 4.

Ce projet de loi... valait-il la peine qu'on s'exposât à de si gros risques ?

Cette question, le ministre se la posa, dix, vingt fois peut-être. Mais quels dangers ? Quels risques ?

– Je prends tout cela bien trop au sérieux, murmura-t-il finalement. Il n'est pas du tout certain que ces gens tiendront parole. D'ailleurs, comment s'y prendraient-ils pour...

Comme on venait de frapper à la porte, il cria :

– Entrez !

C'était Falmouth.

– Tiens ! Inspecteur, déjà de retour ?

Pendant quelques secondes, Falmouth essuya avec un mouchoir la poussière qui couvrait sa moustache. Puis, prenant dans sa poche une enveloppe bleue, d'aspect officiel, il dit à mi-voix :

– J'ai pensé qu'il était plus prudent de laisser ceci à votre garde. Quand cette idée m'est venue, je n'avais fait que quelques centaines de mètres. On est parfois victime d'un accident, vous ne l'ignorez pas.

Le ministre prit l'enveloppe :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une chose qui me ferait grand tort si on la trouvait par hasard en ma possession, répliqua l’inspecteur en se dirigeant de nouveau vers la porte.

– Que dois-je en faire ?

– Vous m’obligeriez en la mettant dans l’un de vos tiroirs jusqu’à mon retour, dit Falmouth.

Il passa dans l’antichambre, referma la porte du bureau, répondit au salut du policier de garde dans la rue et sauta dans l’automobile qui l’attendait.

Sir Philip regarda l’enveloppe. Il lut : *Confidentiel*, puis l’adresse : Département A, Service des enquêtes criminelles. Scotland Yard.

Sans doute quelque rapport secret, pensa-t-il.

Puis, brusquement, avec irritation, il se demanda si l’enveloppe bleue ne contenait pas des détails sur les dispositions prises par la police pour sa sécurité. S’il avait ouvert l’enveloppe, il se serait aperçu qu’il ne s’était pas trompé. Car ces détails, elle les contenait bel et bien !

Il la plaça dans un tiroir d’où il retira quelques feuilles de papier.

C’étaient des copies du projet de loi pour lequel il risquait peut-être sa vie.

Le document était assez court, les clauses peu nombreuses, l’exposé des motifs rédigé dans un style clair, concis. Pas de doute : dès le lendemain, ce projet serait une loi. La majorité gouvernementale était sûre. On avait battu le rappel des provinciaux, des hésitants. On avait supplié ou persuadé les uns, menacé les autres, tout mis en œuvre pour regrouper les forces du parti. Et, là où la menace échouait, la curiosité la remplaçait. En effet, les députés de tous les bords voulaient être présents à

cette séance historique dont beaucoup redoutaient qu'elle ne se conclue par un drame.

Tout en parcourant des yeux son projet de loi, sir Philip préparait machinalement dans son esprit un plan d'attaque. Car il savait que, même si elle ne tournait pas à la tragédie, cette affaire égratignait trop d'intérêts divers pour ne pas donner lieu à un débat houleux. Maître dialecticien, casuiste brillant, il savait ciseler des phrases qui piquaient ou mordaient. Il n'avait rien à craindre dans ce débat. Si seulement... Il éprouvait presque une souffrance à la seule pensée des « Quatre Justiciers ». Non tant parce qu'ils le menaçaient dans sa vie – il n'en était plus là –, mais parce qu'ils introduisaient un facteur inattendu dans ses calculs, parce qu'ils y jetaient une force neuve et terrifiante, une force avec laquelle il était impossible de composer. Impossible également de la renvoyer d'un mot cruel à son néant, d'organiser contre elle un complot, ni de la réduire à l'impuissance par les moyens parlementaires classiques. Un compromis ? Il ne pouvait même pas en être question. Sir Philip ne tentait jamais de s'entendre avec ses adversaires.

Je triompherai, je triompherai ! s'était-il déjà répété des centaines de fois.

Et, maintenant que le moment de l'épreuve approchait, sa volonté de se mesurer avec cette puissance qui le défiait ne cessait de croître.

Il était assis à sa table, la tête dans les mains, lorsque le téléphone bourdonna. Il décrocha. C'était son maître d'hôtel qui lui rappelait qu'il avait promis de donner lui-même l'ordre de fermer sa maison de Portland Place.

En réalité, sir Philip avait décidé que sa maison resterait vide pendant quelques jours jusqu'à ce que la menace qui pesait sur lui se fût éloignée. Il ne voulait pas exposer la vie de ses domestiques. Il se tenait ce raisonnement : Si les « Quatre Justiciers » passent vraiment à l'action, ils ne voudront pas courir le

risque d'un échec. Pour être sûrs de réussir, ils emploieront peut-être deux bombes qui exploseront en même temps, l'une ici même et l'autre à mon domicile personnel...

Au moment où, ayant donné ses instructions à son maître d'hôtel, il raccrochait, on frappa à la porte, puis l'inspecteur principal Falmouth entra et demanda d'un air inquiet :

– Vous n'avez vu personne, sir Philip ?

Le ministre sourit :

– Sans doute voulez-vous savoir si les « Quatre Justiciers » m'ont remis en main propre leur fameux message ? Rassurez-vous, Falmouth. Je ne les ai pas vus.

L'inspecteur eut une expression de soulagement.

– Vous comprenez, expliqua-t-il en s'échauffant, j'avais peur que quelque chose ne se produise pendant mon absence. Mais il faut que je vous mette au courant. Je vous apporte des nouvelles.

– Vraiment ?

– Oui. Le directeur a reçu un câble des États-Unis.

Depuis que deux crimes ont été commis dans ce pays, l'un des collaborateurs de Pinkerton a été chargé de réunir des indices. Pendant des années, il a rassemblé tous les renseignements qu'il pouvait découvrir. Mais voilà le câble de Pinkerton.

Falmouth tira un papier de sa poche, le déplia et lut à haute voix :

Pinkerton, Chicago, au directeur de Scotland Yard, Londres.

Prévenez sir Philip Ramon que les « Quatre Justiciers » tiennent leurs engagements. S'ils ont menacé de tuer d'une certaine façon, à un certain moment, ne mettez pas en doute leur ponctualité. Nous en avons des preuves. Après la mort d'Anderson, nous avons trouvé sur le rebord d'une fenêtre un petit carnet, apparemment tombé d'une poche et portant l'initiale C (troisième lettre de l'alphabet). Ce carnet ne contenait que trois pages de notes élégamment écrites et intitulées « Six méthodes d'exécution ». Nous conseillons instamment à sir Philip de ne pas boire de café sous quelque forme que ce soit, de n'ouvrir ni lettres ni paquets, de n'employer que du savon fabriqué par une personne de confiance, de ne séjourner que dans les pièces occupées nuit et jour par des policiers. D'autre part, fouillez de fond en comble sa chambre. Assurez-vous qu'il n'est pas possible d'y introduire des gaz toxiques. Nous vous envoyons par le Lucania deux inspecteurs, avec mission de vous aider.

Falmouth interrompit sa lecture. Mais il savait bien que le mot « aider » n'était pas le dernier du câble. Il y avait en effet un post-scriptum de mauvais augure :

Nous craignons qu'ils n'arrivent trop tard.

– Et vous croyez..., commença le ministre.

– ... que le danger pour vous serait de faire l'une des choses contre lesquelles Pinkerton vous met en garde ? J'en suis sûr.

Ces policiers américains ne parlent pas à la légère. Ils fondent leur avertissement sur des données solides. Voilà pourquoi je considère que ce câble est très important.

La porte s'ouvrit brusquement et le secrétaire entra. Il semblait très agité.

– Regardez cela ! cria-t-il en brandissant un journal. Les « Quatre » reconnaissent leur échec.

– Quoi ? rugit Falmouth en saisissant le journal.

– Que se passe-t-il donc ? demanda sir Philip avec froideur.

– Simplement ceci, répondit le secrétaire. Ces bandits ont écrit un article sur leur « mission » !

– Dans quel journal ?

– Dans le *Daily Megaphone*. Quand l'homme masqué eut récupéré Thory, il semble qu'on l'ait prié, au *Daily Megaphone*, de rédiger un article sur lui-même. Naturellement, il n'y a pas manqué. Et, dans cet article, les « Quatre » reconnaissent leur défaite et...

– C'est intitulé *Profession de foi des Quatre Justiciers*, coupa Falmouth. Mais où reconnaissent-ils leur défaite ? Je ne vois rien !

Le secrétaire se précipita, et, montrant un paragraphe d'un doigt tremblant :

– Ici, au milieu de la colonne !

L'inspecteur reprit sa lecture :

« Nous ne laissons rien au hasard. À la moindre anicroche, au moindre raté dans le fonctionnement de notre plan, nous reconnaissons notre échec. Nous sommes si sûrs que notre présence sur la terre est nécessaire et que nous sommes les instruments indispensables de la divine Providence, que nous n'osons

pas, pour le salut de notre cause, nous exposer à des risques inutiles. Il est donc nécessaire que toute exécution soit préparée dans les moindres détails. Par exemple, il est indispensable pour nous de remettre notre message final à sir Philip Ramon et, pour que l'avertissement revête toute sa valeur, il est essentiel que ce message soit remis au ministre par l'un de nous en personne. Toutes dispositions ont été prises pour que soit réalisée point par point cette partie de notre programme. Cependant, les exigences de ce programme sont si nombreuses, si délicates, que, si nous ne réussissons pas à déposer notre ultime avertissement entre les mains de sir Philip ce soir même avant 20 heures, notre plan s'écroulera et nous devons renoncer à l'exécution que nous avions projetée. »

Falmouth cessa de lire. La déception se peignait sur son visage.

– À votre attitude, dit-il au secrétaire, je croyais que vous aviez vraiment découvert quelque chose de nouveau. J'ai déjà lu tout cela. Une copie de cet article a été envoyée à Scotland Yard par le journal...

Le secrétaire frappa du poing sur la table.

– Vous êtes donc aveugle ? cria-t-il. Vous ne comprenez donc pas qu'il n'est plus nécessaire de monter la garde autour de sir Philip ou de l'utiliser comme un appât ? En fait, si l'on peut en croire l'auteur de l'article... Mais regardez donc votre montre. Cela vaudra mieux !

Falmouth tira sa montre de sa poche, y jeta un coup d'œil et siffla de stupeur :

– 20 h. 30 !

Après cela, un silence de plusieurs secondes régna dans la pièce.

Le premier, sir Philip reprit la parole.

– Et si c’était une ruse pour que nous relâchions notre surveillance ? demanda-t-il d’une voix sourde.

– Je ne crois pas, répondit Falmouth. Non, ce n’est pas une ruse. Bien sûr, il n’est pas question de relâcher la surveillance. Mais, jusqu’à preuve du contraire... j’ai confiance en ces hommes. Pourquoi ? Je n’en sais rien. Depuis vingt-cinq ans, j’ai affaire à des criminels de tout poil. Le meilleur d’entre eux ne m’a jamais inspiré que de la méfiance. Mais ceux-là... S’ils ont échoué à remettre en main propre – selon leur expression – leur ultime message, nous n’entendrons plus parler d’eux.

Sir Philip marchait de long en large, d’un pas rapide, nerveux.

– Je voudrais partager votre avis, murmura-t-il.

Comme il prononçait ces derniers mots, un huissier aux cheveux grisonnants entra :

– Un télégramme urgent pour sir Philip.

Le ministre tendit la main mais Falmouth le devança :

– Avez-vous déjà oublié les conseils contenus dans le câble de Pinkerton ?

Il ouvrit l’enveloppe brune du télégramme et lut :

« Recevons télégramme émis par Charing Cross 19 h. 52, débutant ainsi : “Avons remis ultime message à sir Philip Ramon. Signé : Les Quatre Justiciers.” Est-ce vrai ? Rédaction du *Daily Megaphone*. »

– Que signifie... ? grommela Falmouth de plus en plus stupéfait.

– Cela signifie, mon cher inspecteur, répliqua vivement sir Philip, que vos nobles « Quatre Justiciers » sont non seulement des assassins, mais des vantards et des menteurs. Cela signifie également, du moins je l’espère, que vous allez cesser d’avoir une confiance ridicule en leur parole.

L’inspecteur principal ne répondit pas. Perplexe, les traits assombris, il se mordait les lèvres.

– Après mon départ, quelqu’un est-il venu ici ? demanda-t-il.

– Personne.

– Personne à l’exception de votre secrétaire et de moi-même ?

– Personne, vous dis-je. En tout cas, nul ne m’a adressé la parole, ni ne s’est approché de moi à moins de dix pas.

Falmouth, désesparé, secoua la tête.

– C’est à devenir fou ! explosa-t-il en se dirigeant vers la porte.

À cet instant, sir Philip se souvint de l’enveloppe bleue que Falmouth lui avait remise en dépôt.

– Avant de partir, dit-il, reprenez donc vos précieux documents.

Il ouvrit un tiroir et jeta l’enveloppe sur la table.

L’inspecteur principal la prit et la regarda, intrigué :

– Qu’est-ce que c’est ?

– J’ai l’impression que vous n’avez plus tout votre esprit depuis que vous vous êtes aperçu que vous vous étiez trompé en ce qui concerne mes persécuteurs. Je vais prier votre directeur

de m'envoyer un inspecteur connaissant mieux la pègre, et moins puérilement confiant dans l'honneur des assassins.

– Faites comme bon vous semble, sir Philip, dit Falmouth sans se laisser impressionner. J'ai la conviction d'avoir fait mon devoir d'une façon qui me satisfait pleinement, et je n'ai jamais eu de critique plus sévère que moi-même. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi vous me priez de reprendre ces documents que vous qualifiez de « précieux ».

Le ministre posa sur l'inspecteur imperturbable un regard glacé :

– Parce que vous êtes revenu pour me laisser cette enveloppe en dépôt.

– Je... je ne suis pas revenu ! balbutia Falmouth. Et je ne vous ai rien laissé en dépôt.

Il décacheta l'enveloppe bleue. Elle en contenait une autre, d'un gris verdâtre, celle-là. Il ne put retenir un cri :

– Voilà le message des « Quatre Justiciers » !

Sir Philip, décomposé, fit un pas en arrière :

– Mais... qui a bien pu me remettre cela ?

– L'un des membres de la bande. Ils ont tenu parole !

Falmouth sortit du bureau en deux enjambées, traversa l'antichambre et fit signe au policier en civil qui gardait la porte donnant sur le palier.

– Vous vous souvenez quand je suis sorti ?

– Bien sûr, dit l'homme. Vous êtes sorti deux fois.

– Deux fois ! s'exclama Falmouth. Et, la deuxième fois... quel était mon aspect ?

Le policier réfléchit :

– Vous aviez votre cache-poussière...

– Et mes lunettes d’automobiliste, n’est-ce pas ?

– Oui.

– C’est bien ce que je pensais !

Falmouth dégringola les marches de l’escalier de marbre qui conduisait au hall d’entrée. Là, il y avait encore quatre policiers qui le saluèrent dès qu’il apparut. Il s’adressa au brigadier qui les commandait :

– Vous vous souvenez quand je suis sorti ?

– Oui, répondit le brigadier. Même que vous êtes sorti deux fois.

– Ah ! ils commencent à me casser les pieds avec leur « deux fois » ! La première, combien de temps ai-je été absent ?

Le ton était si rude que le brigadier, suffoqué, bégaya :

– Cinq... cinq minutes.

Falmouth murmura pour lui-même :

– Cinq minutes... Cela leur a suffi pour agir. (Et, plus haut :) Suis-je revenu dans ma voiture ?

– Naturellement.

Falmouth faillit presque sauter au cou du malheureux brigadier.

– J’espère que vous avez relevé le numéro ? demanda-t-il, haletant, comme s’il appréhendait la réponse.

– Oui.

Cette fois, l'inspecteur principal dut se retenir pour ne pas serrer le brigadier dans ses bras :

– Parfait. Quel est-il, ce numéro ?

– AI 7164.

Falmouth griffonna rapidement sur son carnet.

– Jackson ! appela-t-il.

Un policier en civil accourut.

– Filez au Yard, lui ordonna l'inspecteur principal. Dès que vous connaîtrez le propriétaire de cette voiture, rendez-vous chez lui, demandez-lui son emploi du temps et, si c'est nécessaire, arrêtez-le.

Falmouth revint ensuite dans le bureau de sir Philip. Il trouva le ministre arpentant le tapis d'un pas saccadé. Le secrétaire, lui, pianotait du bout des doigts sur la table. Quant à la lettre, personne ne l'avait encore ouverte.

– Comme je m'y attendais, expliqua Falmouth, l'homme que vous avez vu était l'un des « Quatre ». Le déguisement devait être très réussi. Vous avez cru que c'était moi. En tout cas, ce type a bien choisi son moment. Mes collaborateurs n'y ont vu que du feu. Les « Quatre » se sont débrouillés pour se procurer une voiture semblable en tout point à la mienne, carrosserie, couleur, etc. L'homme en question était dans cette voiture. Après mon départ, il a attendu quelques minutes. Puis il est entré tranquillement au 44, Downing Street. Nous avons une chance de mettre la main sur lui. Le brigadier de service au rez-de-chaussée a relevé le numéro de la voiture. Nous allons donc pouvoir... Qu'est-ce que c'est ?

Un huissier se tenait sur le seuil.

– L'inspecteur Jackson, dit-il, a une communication à faire à l'inspecteur principal.

Falmouth retrouva Jackson dans le hall.

– Excusez-moi, dit Jackson. N’aurait-on pas fait une erreur en relevant ce numéro ?

– Pourquoi ? demanda Falmouth, bourru.

– Parce que... AI 7164 est le numéro de votre propre voiture !

CHAPITRE VIII

LE CALEPIN

Le message final était court et décisif :

Nous vous accordons jusqu'à demain soir pour reconsidérer votre position dans l'affaire de la loi sur l'extradition des étrangers. Si, à 18 heures, les journaux n'ont pas annoncé que vous retirez votre projet, nous serons contraints de tenir parole. Vous mourrez à 20 heures. Pour que vous soyez informé de tout, nous joignons à la présente un résumé, rédigé par nous-mêmes, des mesures prises secrètement par la police pour que soit assurée demain votre sécurité.

Les Quatre Justiciers.

Sir Philip avait lu ce message sans broncher. Il lut également le feuillet joint, sur lequel étaient énumérés des détails que la police n'avait pas osé coucher par écrit.

– Il y a une fuite, ce n'est pas douteux, dit-il.

Son secrétaire et l'inspecteur principal Falmouth l'observaient. Ils constatèrent que le visage du ministre était livide, ses traits tirés.

– Nous sommes, ou plutôt nous étions quatre seulement à connaître ces détails, dit Falmouth. Or je suis prêt à jurer que, s'il y a eu fuite, elle ne vient ni du directeur ni de moi-même.

– Ni de moi ! protesta le secrétaire.

Sir Philip haussa les épaules.

– Qu’importe ? fit-il avec un rire las. Ils sont au courant. Comment s’y sont-ils pris pour être si bien renseignés ? Je l’ignore et, d’ailleurs, je m’en moque. La seule question qui compte maintenant est celle-ci : serai-je convenablement et efficacement protégé demain soir à 20 heures ?

Falmouth serra les dents.

– Vous sortirez vivant de cette aventure, dit-il. Ou bien, je le jure, il y aura deux morts.

Et son regard dur exprimait la fermeté de sa résolution.

*

À 22 heures, tout Londres savait déjà que le ministre avait reçu une autre lettre. La nouvelle courait les rues, les clubs. Dans les théâtres, pendant les entractes, les spectateurs s’entretenaient avec gravité des dangers que courait sir Philip Ramon. À la Chambre des communes, l’animation était grande. Espérant que le ministre ferait une apparition, beaucoup de députés s’étaient rassemblés. Mais ils furent déçus dans leur attente. Après le dîner, chacun comprit que sir Philip ne paraîtrait pas ce soir-là.

Un député radical – représentant de West Deptford – posa la question suivante :

– Puis-je me permettre de demander à Mr le Premier Ministre si le gouvernement de Sa Majesté entend continuer la procédure relative au projet de loi sur l’extradition des étran-

gers, et s'il n'a pas envisagé, étant donné les circonstances exceptionnelles, de retarder la seconde lecture dudit projet de loi ?

La question fut saluée par des « Bravo ! » et des « Très bien ! » Lentement, le Premier Ministre se leva et répondit en posant un regard amusé sur le député de West Deptford :

– Je ne vois vraiment pas ce qui pourrait empêcher mon très honorable ami, malheureusement absent ce soir, de présenter demain, en seconde lecture, ledit projet de loi.

Et il se rassit.

– Pourquoi diable ricane-t-il ? souffla le député de West Deptford à l'oreille de son voisin.

– C'est pour cacher son inquiétude, répondit l'autre. L'un des membres du cabinet disait, pas plus tard qu'hier : « Souvenez-vous bien de cela : cette affaire des "Quatre Justiciers", le vieux n'en dort plus. »

Et le député de West Deptford dut se contenter, en guise d'explication, de cette confidence insignifiante.

Pendant ce temps, le Premier Ministre disait à ses collaborateurs :

– J'ai fait de mon mieux pour que Ramon laisse tomber son projet. Mais il est irréductible. Et le plus triste, c'est qu'il est convaincu que ces quatre bandits iront jusqu'au bout.

– Mais enfin c'est monstrueux, c'est inconcevable ! s'écria le ministre des Colonies. Voilà qui déséquilibre toute notre civilisation !

– L'image est poétique, dit le Premier Ministre avec flegme. Quant au point de vue des « Quatre », il faut reconnaître qu'il ne manque pas de logique. Songez au pouvoir énorme, dans le bien ou dans le mal, dont dispose souvent un seul homme. Il arrive qu'un seul financier contrôle les marchés mondiaux, qu'un

spéculateur accapare tout le blé tandis que les moulins chôment et que les gens meurent de faim, qu'un tyran s'institue le maître absolu de tout un peuple. Songez ensuite à ces quatre hommes. Personne ne les connaît. Ce sont de vagues silhouettes, des fantômes passant d'un pays à l'autre, condamnant et exécutant le mauvais riche, le spéculateur le tyran, bref ! tous les individus qui, à leurs yeux, incarnent le mal. Et la justice est impuissante à les atteindre ! Nous en sommes réduits à déclarer que Dieu, au moins, les jugera. Mais, pour l'instant, ce sont eux qui prétendent exercer la justice divine. Si nous parvenons à mettre la main sur eux, ils mourront sans gloire, dans une banale prison, et personne ne saura que de grands artistes viennent de disparaître.

– Mais sir Philip ? demanda le ministre des Colonies.

Le Premier Ministre sourit :

– Dans le cas qui nous occupe, je crois que les « Quatre Justiciers » ont commis une erreur. S'ils avaient frappé d'abord et expliqué leur geste ensuite, il est très probable que Ramon serait mort à l'heure présente. Mais ils ont multiplié les avertissements et montré leur jeu une bonne douzaine de fois. J'ignore les dispositions prises par la police. Cependant, j'imagine que, demain soir, il sera aussi impossible de s'approcher de Ramon que, pour un déporté en Sibérie, de s'asseoir à la table du tsar.

– N'y a-t-il donc aucun espoir que sir Philip retire son projet ? insista le ministre des Colonies.

Le Premier Ministre secoua la tête :

– Aucun.

Un membre de l'opposition s'étant levé pour présenter un amendement à un autre projet de loi en discussion ce soir-là, la conversation entre les membres du cabinet fut interrompue.

Un peu plus tard, quand on comprit que sir Philip ne viendrait pas, la salle se vida rapidement. Les députés, dans le fumoir et dans les couloirs, recommencèrent à s'entretenir de l'affaire qui les préoccupait le plus.

Dans les parages de Palace Yard, une foule nombreuse, l'habituelle foule londonienne, s'était rassemblée dans l'espoir d'apercevoir celui dont le nom était sur toutes les lèvres. On faisait des affaires en vendant son portrait et le récit « véridique » de la vie et des aventures des « Quatre Justiciers ». Des chanteurs des rues débitaient des plaintes exaltant l'homme d'État courageux qui osait résister aux lâches menaces d'un groupe d'anarchistes, et, en vers de mirliton, félicitaient sir Philip de multiplier ses efforts pour empêcher « l'étranger d'enlever le pain de la bouche aux honnêtes travailleurs ».

Manfred et Poiccart ne manquaient pas de savourer comme il convenait l'humour involontaire de ces plaintes. En effet, ayant suivi le quai Victoria jusqu'au pont de Westminster, ils venaient de laisser leur fiacre et se dirigeaient à pied vers Whitehall.

– Cet étranger qui enlève le pain de la bouche aux honnêtes travailleurs me paraît particulièrement réjouissant, dit Manfred avec un rire ironique.

Les deux compagnons étaient en cape et habit. Poiccart portait à la boutonnière la rosette de la Légion d'honneur.

Manfred poursuivit :

– Je ne crois pas que Londres ait eu une affaire aussi sensationnelle à se mettre sous la dent depuis... Oui, depuis quand ?

Poiccart se tourna vers Manfred, et, voyant qu'il souriait, se contenta lui aussi de sourire.

– Depuis quand ? insista Manfred.

– J’ai posé la même question au maître d’hôtel, répondit Poiccart comme à regret. Il compare l’agitation actuelle à celle qui a suivi les crimes affreux d’East End.

Manfred s’arrêta net, cloué sur place, regarda son compagnon avec horreur et s’exclama :

– Jamais il ne me serait venu à l’idée d’établir une semblable comparaison !

Ils reprirent leur promenade.

– Toujours l’éternel mélange de sublime et de grotesque, ajouta Poiccart avec sérénité. Thomas de Quincey lui-même n’a rien appris aux Anglais en dépit de son essai, *De l’assassinat considéré comme un des beaux-arts*. En Angleterre, le Dieu de justice n’a qu’un seul interprète. Ce dernier vit dans une auberge du Lancashire. C’est un disciple fort habile du regretté Marwood, dont il a d’ailleurs perfectionné les méthodes...

À cet instant, les deux compagnons suivaient la partie de Whitehall où est situé Scotland Yard.

Un homme venait à leur rencontre. Les épaules voûtées, la tête basse, les mains enfoncées dans les poches d’un veston déguenillé ; il leur jeta un long regard de biais, s’arrêta lorsqu’il les eut croisés, et les considéra pendant plusieurs secondes. Puis, se décidant soudain, il leur emboîta le pas. Au coin de Cockspur Street, les passants étaient si nombreux et la circulation si dense que Manfred et Poiccart furent obligés de faire halte avant de se risquer sur la chaussée.

Une minute environ, ils se trouvèrent pris dans un tourbillon de passants et quelque peu bousculés. Enfin, ils purent traverser la rue et se dirigèrent vers Saint-Martin’s Lane.

Manfred était encore sourdement irrité de la comparaison établie par Poiccart.

– Ce soir, dit-il, il y aura beaucoup de spectateurs au *His Majesty's Theatre* pour applaudir le Brutus de Shakespeare quand il demandera, parlant de César : « Quel scélérat eût attenté à sa personne, si ce n'est pour la justice ? » Eh bien, pareillement, vous ne trouverez pas un seul historien, ni même un homme seulement intelligent, qui, à cette autre question : « N'aurait-il pas mieux valu que Bonaparte fût tué, à son retour d'Égypte ? » ne vous réponde par l'affirmative. Mais nous... oui, nous ! nous ne sommes que des assassins !

– C'est possible, dit Poiccart tranquillement. Mais soyez certain qu'on n'aurait pas songé à élever une statue au meurtrier de Bonaparte, pas plus qu'on n'a exalté la mémoire de ce Felton qui tua un ministre débauché de Charles I^{er}. (Il ajouta sarcastique :) Il se peut que la postérité nous rende justice. Quant à moi, l'approbation de ma conscience me suffit.

Son cigare étant presque entièrement fumé, il le jeta sur le trottoir, et, pour en prendre un autre, plongea la main dans sa poche. Mais, ayant retiré sa main vide, il siffla aussitôt un fiacre.

Manfred ne cacha pas sa surprise :

– Qu'y a-t-il ? Je croyais que vous vouliez marcher.

Cependant, Poiccart le poussait déjà dans le fiacre, et, avant de monter à son tour, il jeta au cocher :

– À la gare de Baker Street !

Il attendit que le véhicule roulât dans Shaftesbury Avenue avant de donner à Manfred l'explication que celui-ci attendait.

– On m'a volé, dit-il en baissant la voix. Ma montre a disparu. C'est sans importance. Ce qui compte, c'est que le calepin dans lequel j'avais griffonné les instructions à l'intention de Thory a disparu lui aussi !

– Peuh ! fit Manfred. Un type qui vole une montre, c'est peut-être un simple pickpocket.

Poiccart se mit à explorer toutes ses poches.

– Rien d’autre n’a disparu, dit-il. Il se peut en effet qu’il s’agisse d’un pickpocket qui se contentera de la montre et jettera le calepin dans le premier égout venu. Mais il se peut également que ce soit un indicateur de la police.

– Dans votre calepin, y a-t-il quelque chose qui permettrait de vous identifier ? demanda Manfred d’un ton qui se nuancait d’inquiétude.

– Rien. Mais, s’ils ne sont pas complètement obtus, les policiers n’auront guère de peine à comprendre le sens de mes notes. Bien sûr, mon calepin ne tombera peut-être pas entre leurs mains. Mais, si cela se produit – et si le voleur est capable de nous reconnaître –, nous allons être dans un joli pétrin !

Le fiacre s’arrêta près de la gare de Baker Street. Manfred et Poiccart sautèrent sur le trottoir.

– Je m’en vais par là, dit Poiccart en montrant l’est de la ville. Nous nous retrouverons demain matin. Je saurai alors si mon calepin est à Scotland Yard. Bonne nuit.

Et, sans autre explication, les deux hommes se séparèrent.

*

Si Billy Marks n’avait pas bu ce soir-là un coup de trop, il se serait certainement déclaré satisfait du travail déjà accompli. Mais, animé par cette fausse confiance que donne l’alcool – et qui conduit tant d’hommes respectables à leur perte –, il décida de ne pas dédaigner les occasions nombreuses que les dieux mettaient à sa portée.

L'affaire des « Quatre Justicier » avait attiré à Westminster Bridge des centaines de faubouriens qui, à l'une des extrémités du pont, attendaient patiemment les tramways devant les reconduire à Streatham, Camberwell, Clapham et Greenwich.

La nuit n'étant pas encore bien avancée, Billy se résolut donc à « faire les tramways ».

Il subtilisa son porte-monnaie à une grosse dame vêtue de noir, une montre à un gentleman coiffé d'un huit-reflets et un petit miroir dans un sac très élégant. Il conclut ses opérations en explorant les poches de la jaquette d'une jeune dame.

Là encore, ses efforts furent couronnés de succès : une bourse et un mouchoir de dentelle. Il s'apprêtait à se retirer aussi discrètement que possible, quand une voix suave lui murmura à l'oreille :

– Salut, Billy.

Billy connaissait cette voix de longue date. Il éprouva un malaise passager.

– Salut, Mr Howard ! s'exclama-t-il en prenant, non sans mal, un ton joyeux. Comment ça va ? Ça fait plaisir de vous revoir.

– Où vas-tu comme ça ? demanda Mr Howard en prenant affectueusement Billy par le bras.

– Chez moi, parbleu !

– Chez toi ? On n'est bien que chez soi, n'est-ce pas ? fit Mr Howard en entraînant Billy, qui ne put s'empêcher de résister, à l'écart de la foule.

Puis, avisant un jeune homme qu'il semblait connaître personnellement, Mr Howard ordonna :

– Porter, voyez ce tramway. Si certains voyageurs ont perdu un objet quelconque, amenez-les ici.

Le jeune homme grimpa dans le tramway.

– Maintenant, reprit Mr Howard en serrant toujours affectueusement le bras de Billy, dis-moi comment vont tes affaires depuis qu'on ne s'est vus.

– Un instant, Mr Howard, fit Billy avec gravité. Où voulez-vous m'emmener ? Qu'est-ce que c'est que ce petit jeu ?

– Toujours le même petit jeu, répondit Mr Howard en secouant tristement la tête. Et l'endroit où je t'emmène est toujours le même, mon pauvre Billy.

– Cette fois, patron, vous vous trompez ! cria Billy en se débattant avec l'énergie du désespoir.

Il y eut à cet instant un bruit clair sur le trottoir.

– Tu permets ? dit Mr Howard en se penchant vivement et en ramassant la bourse qui venait de tomber de la poche de Billy.

Au commissariat, Billy fut accueilli par le brigadier avec toutes les marques d'une chaleureuse cordialité. Quant au policier qui le fouilla d'une main experte, il le traita vraiment comme un vieil ami.

– Une montre en or, énuméra le policier, une chaîne en or, trois bourses, deux mouchoirs et un calepin de cuir rouge.

Le brigadier hocha la tête d'un air approbateur.

– Bonne journée, Billy, constata-t-il.

Le prisonnier demanda :

– Cette fois, qu'est-ce que je récolte ?

Mr Howard était occupé à rédiger son rapport.

– Neuf mois, dit-il.

– Mon Dieu ! fit Billy, consterné.

– Que veux-tu ? reprit le brigadier. Vagabond, voleur, récidiviste : tu n’y coupes pas du maximum ! (Et, s’adressant au policier.) Cellule huit.

Le policier entraîna Billy qui protestait vigoureusement :

– Sacrée police ! Tout juste bonne à arrêter les pauvres diables comme moi ! Mais quand il s’agit d’assassins sanguinaires comme les « Quatre Justiciers » !...

Lorsqu’il fut dans la cellule, il continua à vociférer à travers les barreaux :

– Et les impôts ? Pourquoi c’est-y qu’on nous en fait payer ?

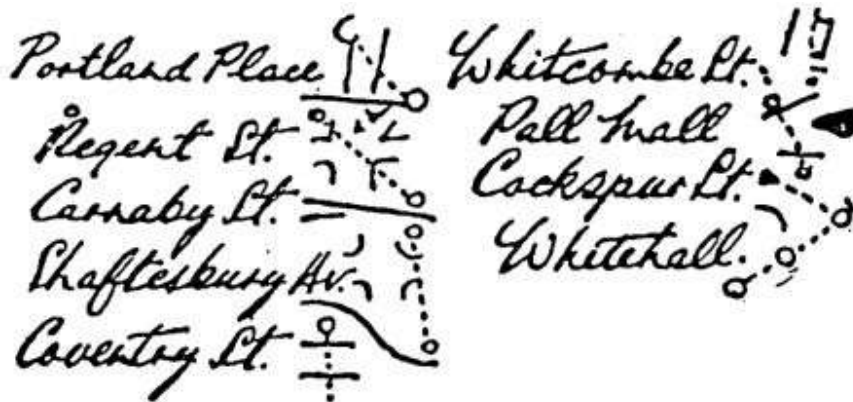
– Pour ce que tu paies comme impôts, tu ferais mieux de la fermer, répliqua le policier en tournant la clef dans la serrure.

Pendant ce temps, Mr Howard et le brigadier examinaient les objets volés. Trois voyageurs, découverts par Porter dans le tramway, réclamaient leur bien.

Lorsqu’ils furent partis, le brigadier remarqua :

– En somme, tout est réglé, sauf pour la montre en or et le calepin. La montre est une Elgin, n° 5029020. Le calepin ne contient ni papiers ni carte de visite, ni adresse. Seulement trois pages de notes. Tenez, regardez ça !

Il tendit le calepin à Howard. Sur la page qui laissait perplexe le brigadier, figurait une liste de rues, et, après chaque rue, un signe cabalistique :



– On dirait l’itinéraire d’un rallye, fit Mr Howard. Et les autres pages ?

Ils examinèrent la page suivante. Elle était noire de chiffres.

Décus, ils se penchèrent ensuite sur la troisième et dernière page. Celle-ci était couverte d’une écriture lisible, mais manifestement griffonnée à la hâte, comme sous la dictée.

– Le type qui a écrit ça devait avoir un train à prendre ! dit le facétieux Mr Howard en montrant les abréviations.

Il lut : « Ne quit. pas D.S., sauf pr. al. aux C. Ira aux C. en v. a. (précédé pr. 4 f.), à 20 h. 30...

Et toute la page était rédigée de cette façon !

– Qu’est-ce que ça peut bien signifier ? demanda le brigadier avec une expression découragée.

Ce fut à cet instant que Mr Howard eut une inspiration, une inspiration qui allait peut-être l’aider à monter en grade.

Interrompant sa lecture, il demanda d’une voix changée :

– Pouvez-vous me prêter ce calepin pendant dix minutes ?

– Bien sûr, répondit le brigadier étonné.

– Je crois que je vais trouver le propriétaire, expliqua Howard.

Il enfonça son chapeau sur sa tête et, serrant le calepin dans sa main tremblante, courut à la porte.

Il ne cessa de courir que lorsqu'il eut arrêté un fiacre. Il s'y installa d'un bond en criant au cocher :

– À Whitehall, aussi vite que vous le pourrez !

Quelques minutes plus tard, il se présentait à un inspecteur qui commandait le cordon de policiers gardant l'entrée du 44, Downing Street.

– Je suis le constable Howard, dit-il. J'ai une communication très importante pour l'inspecteur principal Falmouth.

Falmouth, les traits creusés par la fatigue, écouta avec attention le nouveau venu.

– Il me semble, poursuivit Howard un peu haletant, que ceci a un rapport avec l'affaire dont vous vous occupez. *D.S.*, c'est Downing Street..., *C*, c'est la Chambre des communes...

Falmouth se saisit du calepin, lut lui-même quelques mots et poussa un cri de triomphe :

– Nos instructions !... Ce sont nos instructions secrètes !

Et, empoignant Howard par le bras, il l'entraîna vers le hall.

– Ma voiture est-elle là ? demanda-t-il.

En réponse, il y eut un coup de sifflet, et la voiture s'avança jusqu'au bord du trottoir.

– Montez, Howard, dit l'inspecteur principal.

La voiture roula bientôt à vive allure.

– Qui est le voleur ? demanda Falmouth.

– Un certain Billy Marks, répondit Howard. Peut-être ne le connaissez-vous pas. Mais, à Lambeth, tout le monde sait qui il est.

– Billy Marks... Si je le connais ! Allons voir ce qu'il a à nous dire.

La voiture stoppa. Howard et l'inspecteur principal se précipitèrent dans le commissariat.

En voyant le célèbre Falmouth s'avancer vers lui, le brigadier se leva et salua.

– Je désire interroger le prisonnier Marks, expliqua Falmouth.

Il fallut réveiller Billy. Il entra dans le bureau, les yeux clignotants.

– Billy, commença Falmouth, je voudrais bavarder un peu avec toi.

– Mais..., s'exclama Billy, c'est Mr Falmouth ! (Puis, avec une expression soudain craintive :) J'vous jure Mr Falmouth, j'étais pas dans l'affaire de...

– Du calme, Billy ! interrompit Falmouth. Je ne t'accuse de rien du tout. J'ai quelques questions à te poser. Si tu me réponds avec franchise, je te fais libérer sur-le-champ, et en plus, tu recevras une récompense.

Billy passa de la crainte à la méfiance.

– Si c'est pour donner quelqu'un... alors là, rien à faire, grogna-t-il maussade.

– Il ne s'agit pas de ça, fit l'inspecteur principal avec impatience. (Il ajouta, en montrant le calepin :) Je veux savoir où tu as trouvé ce calepin.

Billy ricana :

– Sur le trottoir.

– Je veux la vérité ! tonna Falmouth.

– Eh bien !... je l'ai piqué.

– À qui ?

– J'me suis pas arrêté pour lui demander son nom.

Falmouth respirait bruyamment.

– Écoute-moi bien, Billy, reprit-il. Tu as certainement entendu parler des « Quatre Justiciers » ?

Billy, les yeux agrandis par la stupeur, fit oui de la tête.

– L'homme auquel tu as emprunté ce calepin est l'un des membres de la bande.

– Ça alors !

– Il y a mille livres de récompense pour qui permettra sa capture. Si tu nous fournis sur lui des détails intéressants, les mille livres sont peut-être à toi.

Billy demeurait immobile, tétanisé, ébloui :

– Mille... mille livres ! Quand je pense que j'aurais pu si facilement vous aider à le prendre !

– Tu le peux encore ! Donne-nous des détails sur lui. Décris-le-nous.

Billy, les sourcils froncés, parut faire un effort de mémoire surhumain.

– C'est un monsieur... Il avait un gilet blanc, une chemise blanche, des chaussures vernies...

– Mais son visage... son visage !

Billy eut un geste indigné :

– Son visage ? ! Comment voulez-vous que je le sache ?
Quand je pique sa montre à un type, je ne vais pas le regarder
sous le nez !

CHAPITRE IX

LA CUPIDITÉ DE BILLY MARKS

L'inspecteur principal sauta sur Billy, l'empoigna par le col de son veston et le secoua de toutes ses forces :

– Triple crétin ! Sinistre imbécile ! Tu ne veux tout de même pas me faire croire que tu t'es trouvé nez à nez avec l'un des « Quatre Justiciers » et que tu ne t'es pas donné la peine de le regarder !

Billy se dégagea :

– Je vous défends de me toucher ! (Il ajouta avec une grimace rusée :) Je ne pouvais tout de même pas savoir que c'était l'un des « Quatre ». D'ailleurs, je ne suis toujours pas certain que c'étaient eux.

Mais, tandis qu'il parlait ainsi, il réfléchissait. Il commençait à se rendre compte de sa supériorité sur Falmouth dans cette affaire. Sa position, plutôt mauvaise un moment auparavant, pouvait finalement devenir excellente.

– C'est bon ! convint-il. Je leur ai jeté un coup d'œil et...

– Tu leur as jeté un coup d'œil ? Combien étaient-ils donc ?

Billy se sentait de plus en plus fort.

– Vous occupez pas de ça, fit-il avec une moue.

– Billy, insista l'inspecteur principal, je parle très, très sérieusement. Si tu sais quelque chose, tu es tenu de nous le dire.

– Tenu ? s'exclama Billy avec insolence. Je connais la loi aussi bien que vous, Mr Falmouth. Vous n'avez pas le droit de me faire parler si je ne veux pas. Non, vous n'avez pas le droit !

Falmouth fit un signe aux policiers rassemblés dans le bureau du commissariat. Lorsqu'ils se furent éloignés, l'inspecteur principal reprit en baissant la voix :

– Harry Moss est sorti la semaine dernière.

Billy rougit et ferma les yeux.

– Je ne connais pas Harry Moss, grommela-t-il.

– Harry Moss est sorti la semaine dernière, répéta Falmouth, après avoir fait trois ans pour vol à main armée – trois ans et dix coups de fouet.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez...

– Il avait réussi à se défilier, et, la police n'ayant pas de preuves, il courrait encore si... si des renseignements fournis par un indicateur n'avaient permis, une nuit, de lui tomber dessus tandis qu'il dormait dans son logement de Lemman Street...

Cette fois, Billy se contenta de passer sa langue sur ses lèvres sèches.

– Harry Moss, poursuivit impitoyablement Falmouth, aimerait beaucoup savoir à qui il doit ces trois années de prison et ces dix coups de fouet. Tu n'ignores pas, Billy, que les gens qui ont reçu le fouet ne l'oublient jamais.

– Mr Falmouth, ce n'est pas régulier, ce que vous faites là, articula Billy d'une voix épaisse. À cette époque, j'étais sans un. Harry Moss n'était pas mon copain. Et puis, la police voulait savoir...

– C'est la même chose aujourd'hui, Billy, conclut Falmouth.

Pendant plusieurs secondes, Billy resta silencieux. Puis, après avoir toussoté pour s'éclaircir la gorge :

– D'accord ! je vais tout vous raconter.

Falmouth l'arrêta d'un geste, et, s'adressant au brigadier :

– J'emmène cet homme. Il sera en liberté provisoire sous ma responsabilité.

Billy ne manqua pas de remarquer le côté humoristique de cette décision.

– C'est bien la première fois que je suis libéré par la police ! ricana-t-il.

La voiture emmena l'inspecteur principal et son protégé à Scotland Yard. Là, dans le bureau de Falmouth, Billy s'apprêta à se mettre à table.

– Avant que tu commences, lui signala Falmouth, je te prie d'être aussi bref que possible. Chaque minute est précieuse.

Billy se mit à raconter son histoire, avec maints embellissements et détails superflus que l'inspecteur principal dut écouter, sans dissimuler son impatience.

À la fin, le voleur en arriva à la partie capitale de son récit.

– Ils étaient deux, un grand et un qui l'était moins. J'en ai entendu un qui disait : « Mon cher George... » C'était le petit, celui à qui j'ai piqué la toquante et le calepin. (Et, soudain :) À propos, il y avait quelque chose d'intéressant dans ce calepin ?

– Continue, se contenta de grogner Falmouth.

– Je les ai suivis jusqu'au bout de la rue. J'ai piqué la montre pendant qu'ils attendaient pour traverser. Vous comprenez ?

– Et tu n'as pas vu leurs visages ?

Billy secoua la tête avec énergie.

– Je vous le jure, Mr Falmouth, même si je ne devais plus jamais me lever de la chaise où je suis assis en ce moment !

Falmouth se redressa en soupirant :

– J’ai bien peur, mon pauvre Billy, que tu ne me sois guère utile. As-tu remarqué s’ils portaient la barbe, s’ils étaient rasés, ou encore...

Billy secoua de nouveau la tête :

– Je pourrais facilement vous mentir, Mr Falmouth, et inventer toute une histoire qui vous lancerait sur une fausse piste. Mais je ne le ferai pas. Je joue franc-jeu avec vous.

L’inspecteur principal sentait bien que, pour une fois, Billy était sincère.

– Tu as fait de ton mieux, Billy. De mon côté, je vais te dire ce que j’ai l’intention de faire. Tu es le seul homme au monde qui ait vu un ou deux des « Quatre Justiciers » – et qui soit encore vivant... C’est entendu, tu n’as pas vu le visage de celui auquel tu as pris sa montre. Mais, si tu le rencontrais dans la rue, peut-être le reconnaîtrais-tu. La démarche, la façon de balancer les bras... Il y a quelquefois des détails qui frappent sans qu’on s’en rende compte... Je prends donc la responsabilité de te laisser en liberté provisoire jusqu’à après-demain. Je veux que tu me le retrouves. Voilà un souverain pour tes frais. Rentre chez toi, dors quelques heures, lève-toi aussi tôt que possible et mets-toi au boulot.

Falmouth se rassit à son bureau, écrivit quelques mots sur une carte de visite qu’il tendit à Billy :

– Prends ça. Si tu aperçois l’homme à la montre ou son compagnon, ou les deux, suis-les, remets cette carte au premier policier que tu rencontreras, montre-lui le gibier et, en te couchant demain soir, tu seras riche de mille livres !

Billy prit la carte.

– Si tu désires me voir, conclut l’inspecteur principal, viens ici. Il y aura toujours quelqu’un pour te dire où me trouver. Bonne nuit.

Billy s’éloigna à grands pas dans la rue, la tête en feu. Comment ! Lui, porteur d’un mandat d’arrêt ? Car c’était bien un mandat d’arrêt qu’il venait de glisser, sous la forme d’une carte de visite, dans l’une des poches de son gilet !

Le matin du lendemain – ce matin d’une journée qui allait peut-être se terminer par des événements extraordinaires – se leva sur Londres, clair et brillant. Contrairement à son habitude, Manfred avait passé la nuit à l’atelier de photogravure de Carnaby Street. Dès l’aube, il était en faction sur la terrasse de la maison.

Il se tenait allongé sur un tapis, le menton dans les mains. La lumière du jour creusait cruellement les rides de son visage et dévoilait les poils blancs qui striaient sa barbe bien taillée. Il semblait las, abattu, et si différent de ce qu’il était à l’ordinaire que Gonzalez, qui l’avait rejoint et observé pendant quelques instants, faillit perdre son calme coutumier. Il lui toucha le bras. Manfred sursauta.

– Qu’y a-t-il donc ? demanda Gonzalez.

Manfred eut un sourire et un hochement de tête qui n’avaient rien de rassurant.

– C’est Poiccart et ce voleur qui vous inquiètent ? insista Gonzalez.

– Oui, reconnut Manfred. De toutes les affaires que nous avons organisées, y en a-t-il une seule qui nous ait donné autant de fil à retordre que celle-là ?

La conversation se déroulait à mi-voix. Gonzalez regardait devant lui, songeur.

– Oui, répondit-il, l'affaire de Varsovie. Cette femme... Vous vous souvenez comme tout, au début, nous paraissait facile. Et puis, des obstacles ont surgi, l'un après l'autre. Alors j'ai commencé à avoir l'impression que nous pourrions échouer, comme aujourd'hui.

– Non ! protesta Manfred avec violence. Il ne saurait en être question !

Il fit demi-tour, rampa jusqu'à la trappe et se laissa choir dans le couloir. Gonzalez le suivit.

– Et Thory ? demanda-t-il.

– Il dort.

Ils s'apprêtaient à pénétrer dans l'atelier et Manfred avait la main sur la poignée de la porte, lorsqu'un bruit de pas leur parvint du rez-de-chaussée.

– Qui est là ? cria Manfred.

Un coup de sifflet en sourdine fut la seule réponse. Manfred dégringola l'escalier en disant :

– C'est Poiccart !

En effet, c'était lui. Le visage couvert d'une barbe de deux jours, les vêtements poussiéreux, il avait l'air épuisé.

– Eh bien ? fit Manfred sans ménagement.

– Montons au premier étage ! dit Poiccart.

Les trois hommes gravirent l'escalier et n'échangèrent plus un mot avant d'avoir refermé sur eux la porte de la petite pièce qui leur servait de salon.

Poiccart jeta son chapeau dans un coin, se laissa tomber dans un mauvais fauteuil et prit la parole :

– Le sort est contre nous. Le type qui m’a volé a été arrêté. C’est un voleur à la tire bien connu. Naturellement, on l’a fouillé. On a trouvé sur lui mon calepin. Ce n’aurait peut-être pas été bien grave. Mais un policier plus perspicace que les autres a fait un rapprochement entre ce qui était écrit dans ce calepin et nous... Après notre séparation – je veux dire quand nous nous sommes quittés Manfred et moi –, je suis rentré à mon domicile, j’ai changé de vêtements, puis je suis allé à Downing Street. Je me suis mêlé aux nombreux badauds plantés derrière le cordon de police. Je savais que Falmouth était là. Je savais aussi que si l’on découvrait quelque chose, ce serait aussitôt communiqué à Downing Street. De fait, voilà un fiacre qui apparaît. En saute un homme qui semble dans tous ses états. Un policier, à n’en pas douter. Quelques instants plus tard, le même homme sort du 44 en compagnie de Falmouth. Ils s’engouffrent dans une automobile qui démarre aussitôt. J’ai juste le temps de héler un fiacre à mon tour pour me lancer à leur poursuite, en veillant tout de même à ne pas attirer l’attention du chauffeur. Naturellement, ils me sèment. Mais je sais où ils vont. Je fais arrêter mon fiacre au coin de la rue où se trouve le commissariat de police. Je parcours à pied la rue sur presque toute sa longueur, et comme je m’y attendais, je trouve l’automobile stationnée devant le commissariat. Comme la porte est ouverte, je risque un regard à l’intérieur. Je me dis : Pourvu que l’interrogatoire n’ait pas lieu dans une cellule ! Mais, par une chance inouïe, c’est dans le bureau même qu’il a lieu. Falmouth est là avec le policier qui est allé le chercher à Downing Street et le prisonnier. Ce dernier est un petit homme au visage en lame de couteau et au regard fuyant. Je le regarde longuement. Je veux que ses traits se gravent dans ma mémoire. En même temps, je vois la colère de Falmouth, l’air de défi du voleur, et je comprends que celui-ci avoue qu’il est incapable de nous reconnaître.

– Voilà au moins une bonne chose ! fit Manfred, un peu rassuré.

– Mais je voulais d'autres certitudes, reprit Poiccart. Je me mets à remonter la rue en sens contraire. Tout à coup, j'entends derrière moi le ronflement d'un moteur. Falmouth a changé de passager. Je devine qu'il emmène mon voleur à Scotland Yard. Je les suis, de très loin bien sûr, curieux de voir ce que la police va faire de sa nouvelle recrue. Je me poste au bout de la rue. Au bout d'un moment, le voleur reparaît, seul. Il va d'un pas léger, plein d'entrain. Je crois même lire sur ses traits un air d'étonnement et de gratitude. Il s'engage sur le quai Victoria. Je lui emboîte le pas.

– C'était dangereux, remarqua Gonzalez. La police l'avait peut-être pris en filature.

– J'y ai pensé, dit Poiccart. Avant de me lancer, je me suis assuré que la voie était libre. Je suppose que la police avait décidé de le laisser aller à sa guise. Quand il est à la hauteur du Temple, il s'arrête, regarde à droite et à gauche, comme s'il ne savait pas encore ce qu'il allait faire. C'est alors que je le rejoins et le dépasse. Puis je me retourne en fouillant dans mes poches. « N'auriez-vous pas une allumette ? » lui demandai-je. Très obligeant, il me tend sa propre boîte et me prie de me servir. Je prends une allumette. Je la craque et j'allume mon cigare, en m'arrangeant pour que la flamme lui permette de voir mon visage.

– Pas bête du tout ! fit Manfred d'un ton grave.

– En même temps, je vois le sien. Ainsi j'engage la conversation. Nous faisons les cent pas pendant un moment. Puis, d'un commun accord, nous nous engageons sur le pont des Blackfriars, bavardant de tout et de rien, du temps, des nouvelles, etc. De l'autre côté du pont, il y a un café en plein air pour les passants attardés. J'invite mon compagnon à prendre un café. Quand les tasses sont devant nous, je jette un souverain sur la table. Le garçon hoche la tête. Il n'a pas de monnaie. « Votre ami en a peut-être ? » suggère-t-il. C'est à cet instant que la vanité du petit voleur me dévoile ce que je désire savoir.

D'un air nonchalant, il exhibe... un souverain. « C'est tout ce que j'ai », fait-il d'une voix traînante. Voyant cela, je me ravise, fais semblant de découvrir dans mon gilet quelques pièces de monnaie. Mais je viens d'obtenir un renseignement sérieux. Le voleur a confié quelque chose à la police, et on l'en a récompensé. De quoi s'agit-il ? A-t-il donné une description précise ? Non, ce n'est pas possible. S'il s'était souvenu de nous, il m'aurait reconnu quand j'ai craqué l'allumette. Il n'aurait pas non plus manqué de m'identifier dans la lumière qui baignait la terrasse du café... Soudain, je prends peur. Il m'a depuis longtemps reconnu ! Mais, rusé, il me tient en haleine jusqu'au moment où il trouvera de l'aide pour me faire arrêter.

Poiccart se tut un instant, tira de sa poche une petite fiole et la posa avec précaution sur la table.

– Il n'a jamais été aussi près de la mort qu'à cette seconde, reprit-il. Cependant, mes soupçons ne tardent pas à se dissiper, du moins en partie. Au cours de notre promenade, nous avons croisé trois policiers. Or, mon voleur n'a pas profité de l'occasion. Lorsqu'il a vidé sa tasse de café, il me déclara : « Il faut que je rentre chez moi. – Moi aussi, dis-je. J'ai pas mal de travail demain. » Il me lance un regard oblique : « Et moi donc ! Seulement, je ne sais pas si je réussirai à tout faire... » Nous quittons le café, parcourons quelques centaines de mètres et restons plantés sous un réverbère, au coin de la rue. Je sais que je n'ai plus que cinq ou six secondes pour arriver à mes fins. Je vais droit au but. « Et les "Quatre Justiciers" ? » dis-je à l'instant où il va me quitter. Il sursaute. Le sujet paraît le passionner. Il me demande ce que j'en pense moi-même et si j'ai une idée sur l'identité des quatre inconnus. Mais ce qui l'intéresse par-dessus tout – c'est du moins ce qu'il me semble –, c'est la question de la récompense. Soudain, se penchant vers moi et pointant son doigt sale sur ma poitrine, il se met à dévider les hypothèses les plus ébouriffantes !

Poiccart riait de bon cœur en prononçant ces derniers mots, mais son rire se termina par un bâillement de sommeil.

– Vous n’ignorez pas, ajouta-t-il, combien les gens du petit peuple sont malhabiles à cacher leur identité. Bref, je ne tarde pas à apprendre que mon interlocuteur s’appelle Billy Marks. Il espère reconnaître l’un de nous grâce à quelque détail de notre personne qui se serait gravé inconsciemment dans sa mémoire. Pour lui permettre de donner toute sa mesure, on l’a mis en liberté provisoire. Demain, il fouillera Londres. C’est du moins ce qu’il assure.

– Il a du pain sur la planche ! fit Manfred en riant à son tour.

– Écoutez la fin, conclut Poiccart. Nous nous séparons. Je suis tranquille en ce qui concerne ma sécurité et la vôtre. Je me dirige vers le marché de Covent Garden, parce que, dans tout Londres, c’est l’un des seuls endroits où l’on peut être vu à 4 heures du matin sans éveiller l’attention. Je me balade dans le marché, allant d’étalage en étalage, lorsque, pour une raison que je ne m’explique pas moi-même, je me retourne tout à coup et me retrouve nez à nez avec Billy Marks ! Un sourire niais plaqué sur ses lèvres, il m’explique la raison de sa présence au marché. J’accepte ses justifications sans discuter, et, pour la deuxième fois cette nuit-là, je l’invite à prendre un café. D’abord, il hésite. Puis il dit : « Bah ! après tout, pourquoi pas ? » Mais, quand le garçon apporte les tasses, Billy attire la sienne comme s’il voulait la mettre hors de ma portée. Je comprends alors qu’il m’a trompé, que j’ai sous-estimé sa ruse et que, dès le début, il m’a reconnu. Avec quelle adresse il m’a mis en confiance !

– Mais enfin pourquoi..., commença Manfred.

– Pourquoi ne m’a-t-il pas fait arrêter ? interrompit Poiccart. Je me suis moi aussi posé cette question. (Il se tourna vers Gonzalez :) Je suis certain que vous pouvez y répondre, vous.

– L'explication est simple, dit Gonzalez. C'est la cupidité, l'un des deux piliers de notre civilisation. Billy Marks a des doutes relativement à la récompense. Comme la plupart des repris de justice, il sait ce qu'il faut penser de l'honnêteté de la police. Il estime peut-être qu'il lui faut des témoins.

Sur ces mots, Gonzalez se leva, alla décrocher son pardessus, l'enfila et le boutonna. Quelques instants, il parut réfléchir, passant et repassant sa main sur son menton.

Puis il prit la petite fiole posée sur la table et l'empocha.

– J'imagine que vous lui avez faussé compagnie ? demanda-t-il.

– Oui, répondit Poiccart.

– Où habite-t-il ?

– 700, Red Cross Street, dans un garni.

Gonzalez prit encore sur la table un crayon, et, en quelques traits, esquissa un profil dans la marge d'un journal.

– Il ressemble à cela, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Poiccart, surpris, contempla le profil :

– Oui, exactement ! Pourtant, vous ne l'avez pas vu...

– Non, bien sûr, fit Gonzalez sur un ton désinvolte. Mais j'imagine qu'il doit avoir un profil de ce genre. (Il s'arrêta sur le seuil.) Il ne peut en être autrement, conclut-il.

C'était une question en même temps qu'une affirmation, et elle semblait plus particulièrement adressée à Manfred, lequel, les bras croisés sur sa poitrine, les sourcils froncés, regardait fixement le plancher.

Soudain, il détendit l'un de ses bras.

Et Gonzalez, sous le poing crispé de son compagnon, vit le pouce dirigé vers le plancher. Alors, il sortit de la pièce.

*

Billy Marks était dans une impasse. Par le stratagème le plus simple du monde, sa proie lui avait glissé entre les doigts. Poiccart s'était arrêté – les deux nouveaux « amis » se promenaient depuis un moment – devant les hautes portes vernies d'un des meilleurs hôtels de Londres. Il avait dit d'un ton détaché :

– Je n'en ai que pour un moment.

Et il avait disparu dans l'hôtel.

Billy s'était senti désemparé. Il ne s'était préparé en aucune façon à l'événement qui venait de se produire. Il avait suivi Poiccart depuis le pont des Blackfriars. Il était sûr que c'était là l'homme à qui il avait volé une montre et un calepin. Il aurait pu aisément requérir le premier policier venu. Cependant, quelque chose l'avait retenu : la crainte d'être obligé de partager avec lui la récompense. Et puis, se disait-il en manière d'excuse, je me trompe peut-être... Mais, au fond de lui-même, il savait bien qu'il ne se trompait pas.

Il peut paraître étonnant que la cupidité seule retînt Billy quand il se trouva face à face avec celui qu'il cherchait. Et pourtant, rien n'est plus vrai. Il s'était livré à un rapide calcul. Si l'un des « Justiciers » vaut mille livres, se disait-il, combien valent les quatre ? Car, si Billy était un voleur, il avait aussi des dons réels pour les affaires. Il n'admettait pas de perdre quoi que ce fût de ce qu'il recueillait au cours de son « travail » quotidien. Il s'était toujours refusé à s'enfermer dans les limites étroites d'une spécialité. Tout lui était bon. Il volait des montres, vidait

des tiroirs-caisses, pratiquait habilement le jeu illicite du bonneteau. Il était en quelque sorte un papillon de la délinquance, ne dédaignant pas, à l'occasion, de servir d'indicateur à la police.

Donc, quand il avait vu Poiccart disparaître dans le magnifique immeuble du Royal Hôtel de la Northumberland Avenue, Billy avait eu un moment de découragement. Inutile d'essayer de le suivre. Je ne le reverrai pas ! songea-t-il. Il scruta la rue dans tous les sens : pas d'agents de police dans les parages.

Dans le hall de l'hôtel, un portier en manches de chemise astiquait des cuivres. Il était encore très tôt. Les rues étaient désertes. Billy hésita un bon moment. Puis il prit une décision qu'il n'aurait certainement pas osé prendre en plein jour.

Il entra dans le hall. Le portier le gratifia d'un coup d'œil soupçonneux.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il en détaillant le veston élimé du visiteur.

– Écoutez, mon vieux..., commença Billy, conciliant.

Mais le portier l'avait déjà saisi par le col de son veston en disant :

– Toi, fous-moi le camp !

Billy se retrouva zigzaguant sur le trottoir. Cependant, le traitement brutal dont il venait d'être victime fut pour lui comme un stimulant.

Il se redressa dans ses vêtements fripés, tira de sa poche la carte de visite de Falmouth et revint à la charge avec dignité.

– Je suis de la police, dit-il. Et, jeune homme, si vous continuez à me maltraiter, il vous en cuira !

Le portier prit la carte, l'examina.

– Que désirez-vous ? demanda-t-il d'un ton courtois.

Quelque chose l'empêchait encore de dire « monsieur » à son interlocuteur. En tout cas, remarquait-il dans son for intérieur, si ce type est un inspecteur, il est rudement bien déguisé !

– Je veux voir l'homme qui vient d'entrer ici, dit Billy.

Le portier se gratta le crâne :

– Quel est le numéro de sa chambre ?

– Pas d'importance ! coupa Billy. Est-ce qu'il y a une sortie de derrière dans cet hôtel ?

– Oh ! il y en a au moins une demi-douzaine.

Billy grogna de colère :

– Conduisez-moi tout de suite à l'une de ces sorties.

Le portier lui montra le chemin. La sortie où il conduisit Billy donnait sur une ruelle. Là, par un balayeur, Billy apprit que, cinq minutes plus tôt, un homme répondant à la description qu'on lui faisait avait surgi de l'hôtel, couru jusqu'à l'extrémité de la ruelle et sauté dans un fiacre qui avait aussitôt démarré...

Abasourdi mais surtout amer – car il s'en voulait d'avoir, par manque de hardiesse, laissé échapper une partie au moins des mille livres –, Billy s'en alla lentement vers le quai Victoria. Il ne cessait de se répéter :

– Imbécile ! C'est exactement comme si tu avais flanqué tout cet argent par les fenêtres.

Les mains enfoncées dans ses poches, il parcourut toute la longueur du quai, ressassant les événements de la nuit, maudissant son erreur et s'accablant d'injures.

Poiccart l'avait planté là depuis une heure environ lorsqu'il se rendit compte brusquement que tout n'était peut-être pas perdu. Maintenant, il connaissait l'un de ceux que l'on recherchait. Il l'avait bien observé. Il pouvait le décrire trait pour trait. Et cela, tout de même, c'était quelque chose !

S'il est arrêté grâce à ma description, se dit-il, à moi la récompense, ou la moitié, ou le tiers...

Cependant, il n'osait pas aller voir Falmouth. Il n'osait pas lui raconter qu'il avait passé presque toute la nuit avec ce membre de la bande des « Quatre Justiciers » et qu'il n'avait rien tenté pour provoquer son arrestation.

Falmouth ne voudra jamais me croire, songeait-il. D'ailleurs, il faut l'avouer, c'est plutôt bizarre que j'aie rencontré cet homme...

C'était la première fois que cette idée lui venait. Elle le frappa, lui fit presque peur :

– C'est peut-être lui qui m'a reconnu le premier et qui me cherchait pour... pour me tuer !

Une sueur glacée ruissela sur son front étroit. Les « Quatre Justiciers » ! Des assassins cruels, impitoyables... À supposer que...

Tandis qu'il s'efforçait d'écarter de son esprit des images effrayantes, Billy aperçut un inconnu qui traversait la chaussée dans sa direction. Il ne put s'empêcher de l'examiner. L'inconnu était jeune, bien rasé. Il avait des traits aigus, des yeux bleus et vifs.

Quand il fut plus près, Billy se rendit compte de son erreur : l'inconnu n'était pas aussi jeune qu'il le paraissait à une certaine distance. Il devait avoir environ quarante ans. Il s'approcha encore, regarda attentivement Billy et lui fit signe de s'arrêter, car Billy continuait son chemin.

- Vous êtes bien Billy Marks ? demanda l’homme.
- Oui.
- Avez-vous vu Mr Falmouth ?
- Pas depuis hier soir, répondit Billy au comble de la surprise.
- Alors, venez. Je dois vous conduire à lui.
- Où est-il ?
- Au commissariat de Kensington. Il y a eu une arrestation. Mr Falmouth veut que vous soyez présent pour identifier le prisonnier.

Billy sentit son cœur chavirer.

- Est-ce que j’aurai la récompense ?... Je veux dire : si j’identifie le prisonnier.
- Naturellement.

Billy reprit courage.

– Il va falloir que vous me suiviez, reprit l’inconnu. Falmouth ne veut pas qu’on nous voie ensemble. Vous prendrez un billet de première pour Kensington et vous monterez dans le compartiment voisin du mien. Venez !

Il traversa la rue et se dirigea vers Charing Cross. Billy lui emboîta le pas, mais en restant à bonne distance.

Il trouva l’inconnu arpentant le quai. Un train entra en gare. Billy suivit son mentor à travers la foule des travailleurs – ouvriers et employés – qui descendaient de la rame. Il monta derrière lui dans un wagon de première classe, et, selon les instructions qu’il avait reçues, s’installa dans un compartiment voisin de celui de son guide – un compartiment où il s’aperçut qu’il était le seul voyageur.

Entre Charing Cross et Westminster, Billy réfléchit à sa situation. Entre Westminster et St. James's Park, il inventa, pour excuser sa conduite, les mensonges qu'il raconterait à l'inspecteur principal Falmouth. Entre St. James's Park et la gare Victoria, il trouva un nombre d'arguments suffisant pour exiger de recevoir au moins une part de la récompense.

Comme le train s'engageait dans le tunnel qui, en cinq minutes, permet d'aller à Sloane Square, Billy sentit un courant d'air. Il tourna la tête et découvrit avec étonnement l'inconnu. Celui-ci se tenait sur le marchepied du wagon cahotant, cramponné à la portière entrouverte.

– Fermez la vitre de votre côté, ordonna-t-il.

Le ton était si autoritaire que Billy se hâta d'obéir. À cet instant, il entendit un bruit de verre brisé. Il pivota sur lui-même :

– Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Pour toute réponse, l'inconnu se rejeta en arrière, ferma doucement la porte et disparut.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? répéta Billy d'un ton déjà à moitié endormi.

Baissant les yeux, il vit à ses pieds une fiole brisée, et, près des éclats de verre, une pièce brillante d'un souverain.

Un long moment, il contempla cette pièce d'un air stupide. Puis, comme le train arrivait à la gare Victoria, il se baissa pour la ramasser...

CHAPITRE X

LES TROIS QUI MOURURENT

Pendant l'arrêt à Kensington, un voyageur qui, sans se presser, choisissait sa place, débloqua la portière d'un compartiment et recula en toussant. Un porteur et un employé de la gare se précipitèrent, ouvrirent la portière toute grande et reculèrent eux aussi, suffoqués par une désagréable odeur d'amandes.

Quelques voyageurs se rassemblèrent, certains se dressant sur la pointe des pieds pour voir par-dessus l'épaule des autres, devant eux, tandis qu'un contrôleur commençait une enquête. Successivement, arrivèrent un médecin, des infirmiers portant une civière et un policier qu'on avait déniché dans une rue voisine.

Le cadavre fut enlevé du compartiment et déposé sur la civière.

– A-t-on trouvé quelque chose ? demanda le policier.

– Un souverain et une fiole brisée, lui répondit-on.

Le policier fouilla les poches du mort.

– Ces gens-là, dit-il avec compétence, ont rarement sur eux des papiers permettant de les identifier. Voici un billet de première... Oh, oh ! il s'agit certainement d'un suicide... Tiens ! une carte de visite.

Avec une expression qui changeait de seconde en seconde, il lut ce qui était écrit sur le bristol.

Puis, après avoir donné quelques instructions autour de lui, il se dirigea vers la cabine téléphonique la plus proche.

*

L'inspecteur principal Falmouth venait tant bien que mal de prendre quelques heures de sommeil au 44, Downing Street. Quand il se leva, il eut l'impression que, malgré toutes ses précautions, la journée se terminerait de façon désastreuse. Il venait juste de finir sa toilette lorsqu'il reçut la visite du directeur de la police.

– J'ai bien reçu votre rapport, Falmouth, dit celui-ci. Vous avez très bien fait de relâcher Billy Marks. Vous a-t-il déjà donné de ses nouvelles ?

– Ma foi, non.

– Je me demande si..., commença le directeur d'un air songeur. (Mais il ne termina pas sa phrase.) Vous est-il venu à l'esprit, reprit-il, que les « Quatre Justiciers » se sont peut-être avisés qu'ils couraient un grand danger ?

Falmouth ne cacha pas sa surprise :

– Bien sûr, Mr le directeur. Cependant...

– Avez-vous réfléchi à ce qu'ils allaient peut-être tenter de faire ?

– J'y ai réfléchi. Mais comment deviner ?

– Billy Marks les cherche. Mais, de leur côté, pourquoi ne chercheraient-ils pas Billy Marks ?

– Billy est malin, fit Falmouth qui se sentait de moins en moins à son aise.

– Les « Quatre » aussi, sont malins, renchérit le directeur avec un énergique hochement de tête. Voulez-vous un conseil ? Reprenez contact avec Billy et chargez deux de vos meilleurs collaborateurs de veiller sur lui.

– Tout de suite, dit Falmouth. Je m'en rends compte maintenant : c'est une précaution qui aurait dû être prise beaucoup plus tôt.

– Moi, je vais voir sir Philip, reprit le directeur. (Il ajouta avec un sourire sceptique :) Je vais essayer de lui faire peur.

– Lui faire peur ?

– Oui. Nous voudrions qu'il abandonne son projet. Avez-vous vu les journaux du matin ?

– Non.

– Ils sont unanimes à déclarer, expliqua le directeur, que le projet doit être abandonné, parce qu'il ne vaut pas la peine qu'on s'expose pour lui à tant de risques et parce que, d'autre part, le pays est divisé à son sujet. En réalité, les journaux ont peur. Et je dois vous avouer que je ne suis guère plus rassuré.

Il gravit l'escalier. Sur le palier, il fut sommé, par l'un de ses subordonnés, de donner le mot de passe.

Cette décision avait été prise après l'épisode du faux inspecteur. Le ministère des Affaires étrangères était désormais en état de siège. Tout le monde devait y être considéré comme suspect. Un mot de passe avait été imposé.

Déjà, le directeur levait la main pour frapper à la porte du bureau du ministre... Sentant qu'on lui touchait le bras, il se retourna et se trouva face à face avec Falmouth. L'inspecteur, hagar, balbutia :

– Ils ont rectifié Billy ! On vient de le trouver dans un compartiment, à Kensington.

Le directeur eut un air mi-admiratif, mi-épouvanté :

– Comment diable s’y sont-ils pris ?

– Ils ont employé de l’acide prussique. Vous savez, ce sont des scientifiques. De grâce, Mr le directeur, faites en sorte que le ministre abandonne son maudit projet ! (Falmouth montra la porte de sir Philip :) S’il s’obstine, je suis persuadé que c’est un homme mort !

– Allons, allons, Falmouth ! dit le directeur non sans sévérité. Vous perdez votre sang-froid. Vous n’avez sans doute pas assez dormi. Ce n’est pourtant pas votre genre de lâcher pied en plein combat. Il faut absolument que nous sauvions le ministre. (Il fit signe à l’un des policiers qui gardaient le palier :) Brigadier, allez dire à l’inspecteur Collins qu’il fasse rassembler sur-le-champ toutes les réserves. J’ai l’intention d’établir aujourd’hui, autour de sir Philip, un cordon de sécurité si épais que personne n’osera le franchir, sauf les candidats au suicide, ajouta-t-il à l’adresse de Falmouth.

De fait, une heure plus tard, on put assister à un spectacle qui, dans la capitale, n’avait pas de précédent. De tous les districts surgissaient des groupes de policiers. Ils arrivaient en chemin de fer, en tramway, en camions, bref par tous les moyens de transport dont ils disposaient ou qui pouvaient être réquisitionnés à leur intention. Ils sortaient des gares, s’écoulaient en rangs serrés dans les rues. Et les badauds londoniens s’émerveillaient de posséder une police aussi disciplinée et puissante.

Whitehall fut bientôt bourré à craquer. St. James’s Park était noir de policiers en civil et en uniforme. Charles Street, Birdcage Walk et l’extrémité est du Mail ne tardèrent pas à être interdits à la circulation par des cavaliers de la police montée. Dans St. George’s Street, chaque toit était occupé par un agent de la force publique. Toute maison ayant vue, de près ou de loin, sur la résidence officielle du secrétaire d’État aux Affaires étran-

gères, était soumise à une fouille rigoureuse. L'atmosphère était telle qu'on aurait pu croire que la loi martiale avait été décrétée. Il y avait même deux régiments de la garde qui, consignés pour ce jour-là dans leurs casernes, se tenaient prêts à toute éventualité.

Dans le bureau de sir Philip, le directeur, soutenu par Falmouth, essayait une dernière fois de fléchir l'homme obstiné dont la vie était menacée.

– Je le répète encore une fois, disait le directeur avec gravité. Nous ne pouvons faire plus que ce que nous avons déjà fait. Et pourtant, je continue à avoir peur. Ces « Quatre » m'inquiètent, comme s'ils étaient une puissance surnaturelle. Je crains que, malgré toutes nos précautions, nous n'ayons omis quelque détail, et que ce soit justement ce détail dont ils se servent pour exécuter leur projet diabolique. La mort de Billy Marries m'a frappé. J'en suis venu à cette conclusion que les « Quatre » sont non seulement très forts, mais omniprésents. Voyons, sir Philip, est-il absolument nécessaire que cette loi soit votée ? A-t-elle plus de valeur que votre vie ?

Cette dernière question, posée carrément, fit tressaillir sir Philip.

Il laissa s'écouler quelques secondes puis il répondit d'une voix basse et ferme :

– Je ne retirerai pas mon projet. Quelles que soient les circonstances, je ne le retirerai jamais. (Comme Falmouth allait prendre la parole, il l'interrompit d'un geste et poursuivit :) Je suis allé trop loin. J'ai dépassé les limites de la peur, et même celles de la rancune. C'est pour moi, maintenant, une question de justice. Ai-je raison de vouloir faire voter une loi qui permettra de chasser des gens qui, jusqu'ici, ont pu pousser certains de leurs compatriotes à commettre des actes de violence, tandis qu'eux-mêmes continuaient à vivre tranquillement sur le territoire anglais ? Si j'ai raison, les « Quatre Justiciers » ont tort.

S'ils ont raison, en un mot si ma loi est injuste, si elle représente un acte de barbarie anachronique en plein XX^e siècle, alors c'est moi qui ai tort. Mais il me suffit d'être en repos avec ma conscience. J'ai ma propre notion du bien et du mal, et je m'y tiens.

Le ministre regarda l'un après l'autre le directeur et l'inspecteur principal, et reprit avec le même calme :

– Je vous remercie de toutes les précautions que vous avez prises, et je regrette de vous avoir marqué quelquefois de l'impatience.

– En fait de précautions, dit le directeur, il faut que nous en prenions d'autres encore. Ce soir, entre 18 et 20 h. 30, nous désirons que vous restiez dans votre bureau et que vous n'ouvriez votre porte à personne, pas même à moi, ni à Mr Falmouth. Et, cette porte, il faudra que vous la gardiez verrouillée. (Le directeur hésita, puis :) Mais si vous préférez que l'un de nous vous tienne compagnie...

– Non, non, interrompit vivement le ministre. Après l'affaire d'hier – la visite de ce faux inspecteur –, je préfère rester seul.

Le directeur approuva d'un signe de tête.

– Rien à craindre dans cette pièce, dit-il avec un geste circulaire. Cette nuit, nous avons fait un examen approfondi du plancher, des murs, du plafond et des fenêtres.

Tout en parlant, il regardait autour de lui, passant en revue bibelots, meubles et objets de toutes sortes, désormais familiers.

Soudain, il remarqua sur la table une coupe de porcelaine bleue, pleine de roses, qui n'était certainement pas la veille à cet endroit.

– Voilà qui est nouveau, dit-il en se penchant pour respirer le parfum des roses.

– Oui, fit sir Philip avec indifférence, ces fleurs m’ont été envoyées de ma propriété du Herefordshire, ce matin.

Le directeur arracha un pétale et le froissa entre ses doigts.

– Ces roses sont si belles... qu’on les croirait artificielles, dit-il.

Pourquoi, tout en parlant, les associait-il dans son esprit avec... Mais, au bout du compte, avec quoi ?

En descendant lentement l’escalier de marbre – un policier toutes les deux marches –, il donna son point de vue à Falmouth :

– Impossible de reprocher à sir Philip quoi que ce soit. J’avoue même que je l’admire de plus en plus. (Puis, sur un ton presque solennel :) Mais j’ai de plus en plus peur.

Falmouth gardait le silence.

– Le calepin, reprit le directeur, n’indique rien d’intéressant, sauf l’itinéraire que sir Philip aurait pu prendre s’il avait voulu regagner le 44, Downing Street par des voies secondaires. Cet itinéraire a quelque chose de futile. C’est ce qui, à mes yeux, le rend très inquiétant. Dans cette liste des rues, perce une innocence trop manifeste, une innocence qui cache certainement des subtilités dont le sens nous échappe encore.

Le directeur sortit de la résidence du ministre et se fraya un chemin à travers les cordons successifs de policiers. Les précautions extraordinaires prises par les autorités avaient naturellement pour premier résultat de tenir le grand public dans l’ignorance de ce qui se passait à Downing Street. Les reporters n’avaient pas le droit de franchir le cercle magique, et les journaux, particulièrement ceux du soir, devaient se contenter des renseignements que leur fournissait Scotland Yard, d’ailleurs avec mauvaise grâce. Ces renseignements étaient maigres et

rares, mais cela n'empêchait pas la presse de bâtir théorie sur théorie, d'échafauder hypothèse sur hypothèse.

Le *Daily Megaphone*, qui s'estimait plus directement intéressé que ses confrères par les faits et gestes des « Quatre Justiciers », cherchait par tous les moyens à se procurer les nouvelles les plus fraîches. À mesure que le moment fatal approchait, la fièvre montait dans le public. On s'arrachait les éditions successives. Chacune d'elles contenait pourtant à peine de quoi satisfaire les curiosités les moins exigeantes. En effet, cela faisait peut-être la dixième fois que les journaux reproduisaient les mêmes photos du 44, Downing Street, les mêmes portraits de sir Philip Ramon, les mêmes plans du quartier du ministère des Affaires étrangères (avec des indications sur les mesures prises par la police), et enfin les mêmes articles et les mêmes biographies des « Quatre », assorties de l'énumération de leurs crimes.

Ce fut dans ce laps de temps où la curiosité, à Londres, en Angleterre, et même dans tout le monde civilisé, était à son comble, que la nouvelle de la mort de Billy Marks éclata comme une bombe.

Qui était ce Billy Marks ? L'un des inspecteurs engagés dans l'affaire ? Un policier étranger ? Un instant, on crut même qu'il s'agissait de l'inspecteur Falmouth lui-même ! Bref, les suppositions les plus abracadabrantes circulaient. En une heure, l'histoire de ce drame, fautive dans les détails, vraie dans l'ensemble, encombra les colonnes des journaux. Décidément, les mystères ne cessaient de s'épaissir. Des questions fusaient de toutes parts. Qui était cet homme mal vêtu ? Quel rôle jouait-il ? Comment avait-il été tué ? Petit à petit, grâce à certains journalistes (qui avaient, semblait-il, le don d'ubiquité), la vérité se fit jour.

Puis on apprit que toutes les forces de police convergeaient vers Whitehall. N'était-ce pas la preuve que les autorités considéraient la situation comme très sérieuse ?

« De mon poste d'observation, écrivit Smith dans le *Daily Megaphone*, j'ai pu voir Whitehall sur toute sa longueur. Je n'ai jamais été témoin d'un spectacle plus extraordinaire. D'un bout à l'autre, la large artère disparaissait sous des vagues et des vagues de casques noirs. La police ! Elle semblait avoir donné sa couleur au quartier tout entier. Elle emplissait les rues latérales et même St. James's Park. Ce n'étaient plus des cordons qu'elle formait, mais une masse où il ne fallait pas espérer pénétrer. »

En effet, les responsables de la police ne voulaient rien laisser au hasard. S'ils avaient persisté à croire que la ruse suffit à combattre la ruse, ils se seraient contentés de défendre leur protégé par des moyens classiques. Mais ils avaient affaire – et ils le savaient – à plus habiles qu'eux-mêmes. L'enjeu était trop précieux pour être risqué selon les règles de la stratégie habituelle. Il ne pouvait avoir pour bouclier que la force pure.

Il est difficile, si longtemps après ces événements, de faire comprendre à quel point la police la mieux organisée du monde en était arrivée à redouter les « Quatre Justiciers ». Bien que réputée pour son sang-froid, elle était en proie à une véritable panique.

La foule qui bloquait les abords de Whitehall devint encore plus dense quand éclata la nouvelle de la mort de Billy Marks. Peu après 14 heures, par ordre du directeur de la police, le pont de Westminster fut fermé à la circulation. Puis les policiers chassèrent les badauds sur la partie du quai Victoria qui s'étend entre les ponts de Westminster et d'Hungerford. L'avenue de Northumberland fut barrée et, avant 15 heures, il n'était pas, tout autour de la résidence officielle de sir Philip Ramon et dans un rayon de cinq cents mètres, un seul endroit qui ne fût occupé par un représentant de l'ordre. Les députés qui se rendaient à la Chambre des communes étaient escortés par des agents de la police montée. La foule les acclamait, ce qui pouvait leur donner l'illusion d'une notoriété passagère. Tout l'après-midi, cent mille personnes piétinèrent patiemment, ne voyant rien, sauf,

par-dessus les têtes des policiers, les tours et les flèches des Communes, et, au loin, les façades de quelques immeubles de Trafalgar Square, du Mail et de Victoria Street. Les badauds attendaient, calmes et disciplinés. Ils semblaient se consoler aisément de ne rien voir en pensant qu'ils étaient aussi près que possible de la scène où allait se dérouler une tragédie. Un étranger, qui venait à Londres pour la première fois, demanda la raison de ces impressionnants rassemblements. Un Londonien, parmi ceux qui stationnaient sur le quai Albert, lui montra, du bout du tuyau de sa pipe, l'autre rive de la Tamise et lui répondit comme s'il s'agissait de la chose la plus banale du monde :

– On attend qu'un homme soit assassiné.

Les petits vendeurs de journaux couraient sur la frange de la foule et vendaient tout ce qu'ils voulaient. Les journaux naviguaient de main en main par-dessus les têtes. Une nouvelle édition paraissait toutes les demi-heures. Il y en eut une pour décrire la foule, une autre pour annoncer que le quai Victoria avait été interdit aux piétons, une troisième pour signaler que le pont de Westminster était fermé à la circulation, une quatrième pour raconter qu'un socialiste – un fou, à n'en pas douter – avait tenté de haranguer la foule dans Trafalgar Square. Bref, la presse savait tirer profit des moindres incidents.

Tout l'après-midi, les Londoniens attendirent ainsi, répétant infatigablement l'histoire des « Quatre Justiciers ». Ils échangeaient des idées, discutaient, jugeaient.

Tout en regardant se déplacer les aiguilles de Big Ben, ils parlaient du point culminant de cette affaire comme d'un spectacle qu'on leur avait promis.

– Encore deux heures à attendre, constatèrent-ils à 18 heures.

Et ils disaient cela d'un ton de satisfaction anticipée qui trahissait leur état d'esprit. Car la foule est cruelle, sans cœur, impitoyable.

À 19 heures, les conversations cessèrent. En silence, avec un trouble croissant, les badauds regardèrent les aiguilles de Big Ben entamer la dernière heure.

Dans les dispositions prises au 44, Downing Street, il y eut un léger changement. En effet, à 19 heures, sir Philip ouvrit la porte de son bureau et fit signe au directeur et à Falmouth de s'approcher. Ceux-ci s'avancèrent et s'arrêtèrent à quelques pas de l'endroit où il se tenait.

Le ministre était pâle, et des rides qui semblaient nouvelles creusaient son visage. Mais sa main – celle qui serrait une feuille de papier imprimé – ne tremblait pas, et son expression était aussi indéchiffrable que celle d'un sphinx.

– Je ne vais pas tarder à verrouiller ma porte, dit-il calmement. Pas de modification dans le plan que nous avons mis sur pied ?

– Aucune, répondit le directeur.

Sir Philip fut sur le point de dire encore quelque chose. Puis il se ravisa.

Il attendit quelques secondes avant de reprendre la parole.

– Selon ma morale personnelle, reprit-il, comme s'il se parlait à lui-même, j'ai été un homme juste. Quoi qu'il arrive, je suis content d'avoir agi comme je l'ai fait... Mais... qu'est-ce que c'est ?

Un grondement lointain, affaibli, leur parvenait par l'escalier et le couloir.

– La foule, dit Falmouth. C'est le peuple qui vous acclame.

Le ministre eut une moue dédaigneuse.

– Ces gens-là seront bien déçus si rien ne se produit préférera-t-il d'un ton aigre. Le peuple ! Dieu me protège de sa sympathie, de ses applaudissements, de son insupportable pitié !

Les deux policiers virent alors la lourde porte se refermer et entendirent la clef tourner dans la serrure.

Falmouth regarda sa montre.

– Quarante minutes, dit-il sans autre commentaire.

*

Les « Quatre Justiciers » étaient réunis dans l'obscurité.

– Il est presque l'heure, annonça Manfred.

Thory s'avança en traînant les pieds et tâtonna sur le plancher :

– Laissez-moi au moins craquer une allumette, grommela-t-il en espagnol.

– Non !

Cette voix sèche, c'était celle de Poiccart. Mais ce fut Gonzalez qui, se penchant à son tour, palpa le plancher de ses doigts sensibles. Lorsqu'il eut trouvé l'un des fils, il le plaça dans la main de Thory. Alors, il se pencha de nouveau et trouva sans peine le deuxième fil.

Thory, habilement, les attacha l'un à l'autre. Mais il hale-tait.

– Ce n'est pas encore le moment ? demanda-t-il.

– Pas encore, dit Manfred en consultant le cadran lumineux de sa montre.

Pendant quelques minutes, les quatre compagnons gardèrent un silence total. Enfin, Manfred déclara d'un ton solennel :

– C'est l'heure !

Thory tendit la main...

Au même moment, il poussa un gémissement et s'effondra.

Les autres entendirent son gémissement et le bruit sourd que fit son corps en touchant le plancher.

– Que se passe-t-il ? demanda la voix impassible de Gonzalez.

Manfred s'était déjà agenouillé et glissait sa main par l'ouverture de la chemise de Thory.

– Il a mal travaillé, murmura-t-il. Il paie sa maladresse.

– Mais... le ministre ?

– Soyons patients, nous verrons bien, répondit Manfred, ses doigts toujours posés sur le cœur de Thory.

*

Ces quarante minutes parurent à Falmouth les plus longues de sa vie. Au début, pour passer le temps, il avait essayé de raconter quelques-unes des affaires où il avait joué un rôle important. Mais il n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'il était nerveux, incohérent, et que sa langue allait moins vite que son esprit.

D'ailleurs, l'ordre était bientôt venu de ne plus parler, sauf à voix basse. Un silence absolu régnait, rompu de temps à autre par le murmure d'une question et de sa réponse.

Il y avait des policiers dans chaque pièce, sur le toit, au sous-sol, dans les couloirs ; et tous étaient armés.

Falmouth regarda autour de lui. Il se tenait dans le bureau du secrétaire, ayant pris des dispositions pour que celui-ci pût se rendre à la Chambre des communes. Toutes les portes étaient grandes ouvertes, et même maintenues par des cales, de sorte que chaque groupe de policiers pouvait communiquer par signes avec son voisin.

– Je ne vois vraiment pas ce qui pourrait se produire, murmura Falmouth pour la vingtième fois en se tournant vers le directeur. Ces types-là se trouvent dans l'impossibilité absolue de tenir leur promesse.

– L'important pour moi, répondit le directeur, est de savoir s'ils tiendront leur autre promesse, en un mot si, ayant échoué, ils abandonneront définitivement la partie... En tout cas, une chose est certaine : si sir Philip se tire vivant de cette aventure, son satané projet passera comme une lettre à la poste !

Depuis que le ministre s'était verrouillé dans son bureau, le directeur avait gardé sa montre à la main.

– Encore cinq minutes, soupira-t-il.

Sur la pointe des pieds, il s'approcha du bureau et tendit l'oreille.

– Je n'entends rien, dit-il.

Les cinq dernières minutes furent encore plus lentes que les précédentes.

– Il est... exactement 20 heures, dit Falmouth d'une voix saccadée. Je crois que...

À cet instant, Big Ben sonna un premier coup.

– Un ! dit le directeur.

– Deux ! enchaîna Falmouth.

– Trois.

– Quatre.

– Cinq.

Falmouth, qui venait de compter « cinq », ajouta aussitôt :

– Qu'est-ce que c'est ? Vous n'avez pas entendu ?

– Non, répondit le directeur. Mais si, j'entends quelque chose !

Il courut à la porte du bureau, se pencha pour coller son œil à la serrure :

– Qu'est-ce que c'est ? Voyons, il me semble...

Il s'interrompit. Cette fois, un cri bref et aigu venait de jaillir du bureau. Puis il y eut le vacarme d'une chute... puis le silence...

Falmouth lança un ordre bref aux policiers qui se trouvaient dans les parages :

– Vite, vous autres !

Lui-même se jeta de tout son poids contre la porte. Naturellement, elle n'en fut même pas ébranlée.

Mais trois policiers s'avançaient, trois gaillards particulièrement robustes. Ils se lancèrent ensemble contre la porte. Le panneau craqua, céda.

Falmouth et le directeur se ruèrent à l'intérieur.

– Mon Dieu ! cria Falmouth, horrifié.

Sir Philip était couché, étalé plutôt, en travers de sa table de travail. Et, comme si une lutte sauvage avait eu lieu dans cette pièce, tous les objets qui encombraient auparavant la table étaient épars sur le plancher.

Le directeur prit le ministre à bras-le-corps et le souleva. Un regard lui suffit pour être fixé.

– Mort ! dit-il d'une voix rauque.

Il regarda autour de lui. Il n'y avait personne dans le bureau, sauf les membres de la police, et ce cadavre...

CHAPITRE XI

DEUX MOINEAUX

La salle du tribunal était de nouveau pleine à craquer. Il faut dire que ce jour-là devaient avoir lieu des dépositions importantes, celle du directeur de la police et celle d'un chirurgien célèbre, sir Francis Katling.

Avant de reprendre l'enquête, le coroner annonça qu'il avait reçu un grand nombre de lettres où toutes sortes de gens lui exposaient des théories, quelques-unes vraiment fantaisistes, sur ce qui avait causé la mort de sir Philip Ramon.

– La police, conclut le coroner, m'a fait savoir qu'elle accueillerait avec intérêt toutes suggestions, si étranges qu'elles soient.

Le premier témoin appelé fut le supérieur hiérarchique de l'inspecteur principal Falmouth. Il évoqua tous les événements qui s'étaient succédé jusqu'à la découverte du corps de sir Philip.

Ensuite, il donna une description du bureau. Des étagères chargées de livres couvraient deux des côtés de la pièce.

Le troisième côté était percé de trois fenêtres. Un coffre contenant des cartes géographiques occupait le quatrième.

Le coroner. – Les fenêtres étaient-elles fermées ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Je veux dire : solidement fermées ?

Le témoin. – Oui, par des volets de bois doublés d'acier.

Le coroner. – Avez-vous remarqué, à certains détails, que ces volets avaient été forcés ?

Le témoin. – Je n'ai rien remarqué.

Le coroner. – Avez-vous procédé à une fouille du bureau ?

Le témoin. – Oui, à une fouille approfondie.

Le premier juré. – Quand ?

Le témoin. – Dès que le corps a été enlevé, j'ai fait transporter à l'extérieur les meubles, les tapis, les tableaux.

Le coroner. – Et vous n'avez rien trouvé ?

Le témoin. – Rien.

Le coroner. – Y a-t-il une cheminée dans cette pièce ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Était-il possible à un homme de se laisser glisser par cette cheminée ?

Le témoin. – Impossible.

Le coroner. – Avez-vous pris connaissance des journaux ?

Le témoin. – De quelques-uns.

Le coroner. – Y avez-vous lu cette hypothèse selon laquelle le ministre pourrait avoir été tué par un gaz asphyxiant ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Est-ce là une chose possible ?

Le témoin. – Je ne le crois pas.

Le premier juré. – N’avez-vous rien trouvé qui aurait permis d’introduire une certaine quantité de ce gaz dans le bureau ?

Le témoin *après une hésitation*. – Rien... sinon un vieux tuyau à gaz d’éclairage qui se trouvait juste au-dessus de la table.

Un long murmure de surprise parcourut l’assistance.

Le coroner. – Avez-vous eu l’impression que ce tuyau venait de servir ?

Le témoin. – Non.

Le coroner. – Pas d’odeur ?

Le témoin. – Aucune.

Le coroner. – Vous n’ignorez pas que certains gaz, le bioxyde de carbone par exemple, ne dégagent aucune odeur ?

Le témoin. – Je ne l’ignore pas.

Le premier juré. – N’avez-vous rien tenté pour déceler la présence d’un gaz de ce genre ?

Le témoin. – Rien. D’ailleurs, étant entré dans le bureau tout de suite après le drame, je me serais certainement aperçu de quelque chose. Un gaz, quel qu’il fût n’aurait pas eu le temps de se dissiper.

Le coroner. – La pièce était-elle en désordre ?

Le témoin. – Non, sauf la table.

Le coroner. – Pouvez-vous en faire une description ?

Le témoin. – Sur la table elle-même, il ne restait que quelques objets plus lourds que les autres, par exemple des chandeliers d'argent. Sur le plancher, il y avait des papiers, l'encrier, un porte-plume et... un vase brisé avec quelques roses, conclut-il.

Le coroner. – Avez-vous trouvé quelque chose dans la main de la victime ?

Le témoin. – Oui, ceci.

Il montrait un bouton de rose racorni. Un frisson de crainte parcourut l'assistance.

Le coroner. – C'est une rose, n'est-ce pas ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner consulta pendant quelques instants le rapport rédigé par le directeur.

Le coroner. – N'avez-vous rien remarqué de particulier sur la main de la victime ? demanda-t-il enfin.

Le témoin. – Si. À l'endroit où était la rose, il y avait une tache noire et ronde.

Le coroner. – Pouvez-vous expliquer ce phénomène ?

Le témoin. – Non.

Le premier juré. – Après cette découverte, qu'avez-vous fait ?

Le témoin. – J'ai rassemblé les roses éparpillées sur le plancher et j'ai recueilli quelques gouttes d'eau avec un buvard

propre. Puis j'ai envoyé le tout pour analyse au ministère de l'intérieur.

Le coroner. – Connaissez-vous le résultat de cette analyse ?

Le témoin. – Autant que je sache, elle n'a rien révélé.

Le coroner. – Parmi les objets analysés, y avait-il des pétales de la rose que vous gardez en votre possession ?

Le témoin. – Oui.

Ensuite, le directeur décrivit les dispositions prises ce jour-là par la police.

– Il était impossible, dit-il avec force, d'entrer au 44, Downing Street ou d'en sortir sans être vu. Immédiatement après le meurtre, les policiers reçurent l'ordre de rester à leur poste. La plupart d'entre eux étaient de service depuis vingt-six heures !

Ce fut à ce point de l'enquête qu'éclata une révélation qui produisit une profonde émotion dans le public.

Le coroner. – Connaissez-vous un nommé Thory ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – C'était, si je ne me trompe, l'un des « Quatre Justiciers » ?

Le témoin. – Je le crois aussi.

Le coroner. – L'a-t-on retrouvé ?

Le témoin. – Oui.

Cette réponse déclencha dans l'assistance des exclamations de surprise.

Le coroner. – Quand l'a-t-on trouvé ?

Le témoin. – Ce matin.

Le coroner. – Où ?

Le témoin. – Dans les marais de Romney.

Le coroner. – Mort ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – A-t-on relevé des indices sur le corps ?

Pendant quelques secondes, en attendant la réponse à cette question, toute la salle retint sa respiration.

Le témoin. – Oui, sur la paume droite il y avait une tache semblable à celle que j'ai remarquée dans la main de sir Philip Ramon !

L'assistance tout entière parut secouée d'un frisson.

Le coroner. – Dans la main de Thory, y avait-il une rose, comme dans celle de sir Philip ?

Le témoin. – Non.

Le premier juré. – Certains indices vous ont-ils permis de deviner comment Thory est arrivé là où il a été retrouvé ?

Le témoin. – Aucun indice. D'ailleurs, on n'a rien trouvé sur lui, ni papiers, ni objets, ni documents de quelque nature que ce soit.

*

Le témoin suivant fut sir Francis Katling. Après avoir prêté serment, il fut autorisé à s'installer, pour témoigner, à une table sur laquelle il disposa ses nombreuses notes. Pendant une demi-heure, il exposa, en termes souvent très techniques, les résultats de ses travaux. Selon lui, la mort de sir Philip avait trois causes possibles : 1^oelle pouvait être naturelle, le ministre étant atteint d'une maladie de cœur ; 2^oelle pouvait être due à une asphyxie ; 3^oelle était peut-être la conséquence d'un coup qui, donné dans des conditions spéciales, n'avait pas laissé de contusion.

Le coroner. – Et le poison, n'en avez-vous pas trouvé de traces ?

Le témoin. – Aucune.

Le coroner. – Avez-vous entendu la déposition du témoin qui vous a précédé ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Vous souvenez-vous de ce qui a été dit au sujet de la tache noire ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Avez-vous examiné cette tache ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Votre conclusion ?

Le témoin. – Il me semble que cette tache a été formée par un acide.

Le coroner. – Acide phénique, par exemple ?

Le témoin. – Oui. En tout cas, il ne s'agit probablement pas de l'un des acides qu'on trouve dans le commerce.

Le coroner. – Vous avez également examiné la main de Thory ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – La tache qui s'y trouve vous a-t-elle paru semblable à celle qu'on a remarquée dans la main de sir Philip ?

Le témoin. – Elle est plus grande et plus irrégulière.

Le coroner. – A-t-elle, elle aussi, été formée par un acide ?

Le témoin. – Non.

Le premier juré. – Avez-vous eu connaissance des théories extravagantes publiées par la presse et répandues dans le public ?

Le témoin. – Oui. Je les ai même étudiées de très près.

Le coroner. – L'une d'entre elles, selon vous, décrit-elle le moyen qui a été employé pour entraîner la mort de sir Philip ?

Le témoin. – Aucune.

Le coroner. – Un gaz toxique ?

Le témoin. – Impossible. On l'aurait immédiatement détecté.

Le coroner. – L'introduction dans la pièce d'un poison subtil qui aurait provoqué l'asphyxie sans laisser de traces ?

Le témoin. – La science moderne ne connaît pas de poison de ce genre.

Le coroner. – Vous avez vu la rose trouvée dans la main de sir Philip ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Avez-vous une explication ?

Le témoin. – Non.

Le coroner. – Et la tache ?

Le témoin. – La tache me semble aussi inexplicable que la rose.

Le premier juré. – Vous n’avez donc pas d’opinion arrêtée sur les causes exactes de la mort ?

Le témoin. – Je n’en ai pas. Mais je vous rappelle que j’ai formulé sur ce point trois hypothèses.

Le coroner. – Croyez-vous à l’hypnotisme ?

Le témoin. – Dans une certaine mesure.

Le coroner. – À la suggestion hypnotique ?

Le témoin. – Là encore, dans une certaine mesure.

Le coroner. – Est-il possible qu’une menace répétée chaque jour, à la même heure, puisse conduire à la mort ?

Le témoin. – Je ne vous comprends plus du tout.

Le coroner. – Est-il possible que sir Philip ait été victime d’une suggestion hypnotique ?

Le témoin. – Je n’en crois rien.

Le premier juré. – Vous avez parlé d'un coup ne laissant pas de contusion. Vous est-il arrivé d'observer un cas semblable ?

Le témoin. – Oui, deux fois.

Le coroner. – Des coups suffisants pour donner la mort ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Et ne laissant pas la moindre trace ?

Le témoin. – Pas la moindre. Au Japon, j'ai vu un homme qui, d'une simple pression des doigts sur la gorge, avait tué sur-le-champ son adversaire.

Le coroner. – Des cas semblables sont-ils fréquents ?

Le témoin. – Non. Ils sont même exceptionnels. Celui dont je parle a soulevé un intérêt considérable dans les milieux médicaux et a même fait l'objet d'un article dans le *British Medical Journal*, en 1896.

Le coroner. – Vraiment, pas de traces, pas de contusion ?

Le témoin. – Absolument rien.

Le célèbre chirurgien lut alors un long extrait du *British Medical Journal*.

– Selon vous, reprit le coroner, la victime pourrait être morte de cette façon ?

Le témoin. – C'est possible.

Le premier juré. – En somme, si je comprends bien, une éventualité qui est presque une certitude ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner posa encore quelques questions techniques. Puis l'interrogatoire de sir Francis Katling prit fin.

Quand le célèbre chirurgien quitta la barre, les conversations allèrent bon train. Le public était déçu. On avait espéré que le témoignage de l'expert médical projetterait une vive lumière sur les aspects les plus sombres de cette affaire. Mais le mystère de la mort de sir Philip Ramon demeurait entier.

Le témoin suivant fut l'inspecteur principal Falmouth.

Il parla d'une voix claire. Cependant, à son expression, il était facile de se rendre compte qu'il était très ému.

Il souffrait encore à la pensée que la police n'avait pas su protéger efficacement le secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

Ce n'était un secret pour personne qu'immédiatement après la tragédie, il avait offert sa démission en même temps que son directeur. Mais elles avaient été l'une et l'autre refusées, sur les instructions expresses du Premier Ministre.

Falmouth répéta en grande partie les détails déjà donnés par le directeur. Il décrivit comment il montait la garde à la porte du bureau quand...

À mesure qu'il parlait, le silence se rétablissait dans la salle.

Le coroner. – Vous avez, dites-vous, entendu un bruit provenant du bureau ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Quel genre de bruit ?

Le témoin. – C'est difficile à décrire... Tenez ! le bruit d'un fauteuil qu'on déplace sur une surface polie.

Le coroner. – Ou le glissement d'une porte ou d'un panneau ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – C'est un bruit de ce genre que vous avez décrit dans votre rapport ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – A-t-on découvert un panneau ?

Le témoin. – Non.

Le coroner. – Une porte coulissante ?

Le témoin. – Non.

Le coroner. – Quelqu'un pouvait-il se cacher dans un secrétaire ou dans une bibliothèque ?

Le témoin. – Impossible. Tout a d'ailleurs été examiné.

Le coroner. – Ensuite, que se passa-t-il ?

Le témoin. – Ensuite, j'ai entendu une sorte de déclic, puis un cri poussé par sir Philip. J'ai essayé d'ouvrir la porte.

Le premier juré. – Elle était verrouillée, n'est-ce pas ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Sir Philip était bien seul ?

Le témoin. – Oui. Il en avait décidé ainsi quelques heures auparavant.

Le coroner. – Après le drame, avez-vous fait des recherches systématiques à l'intérieur et à l'extérieur de la maison ?

Le témoin. – Oui.

Le coroner. – Avez-vous trouvé quelque chose ?

Le témoin. – Rien. Ou plutôt, ce que j'ai découvert n'avait aucun rapport avec l'affaire pour laquelle je témoigne en ce moment.

Le coroner. – De quoi s'agit-il ?

Le témoin. – De deux moineaux morts. Ils étaient sur l'appui d'une des fenêtres.

Le coroner. – Ont-ils été examinés ?

Le témoin. – Oui. Le chirurgien qui les a autopsiés a déclaré qu'ils étaient morts de froid et qu'ils étaient tombés de l'étage au-dessus.

Le coroner. – L'autopsie n'a pas permis de déceler des traces de poison ?

Le témoin. – Non.

Sir Francis Katling fut rappelé à la barre. Oui, il avait examiné les oiseaux en question. Mais il n'avait rien décelé de suspect dans leur organisme.

Le coroner. – Nous avons parlé tout à l'heure d'un gaz toxique se dissipant rapidement. Une très petite quantité de ce gaz n'aurait-elle pas suffi pour tuer ces deux moineaux ?

Le témoin. – Bien sûr. Mais, pour cela, il aurait fallu que les moineaux eussent choisi l'appui de cette fenêtre pour se reposer.

Le premier juré. – Ces moineaux, croyez-vous qu'ils aient tenu un rôle quelconque dans le drame dont nous nous occupons ?

Le témoin, *martelant les syllabes*. – Je ne le crois en aucune façon.

L'inspecteur principal Falmouth reprit son témoignage et répondit aux dernières questions du coroner.

– D'autres détails vous ont-ils frappé ? demanda celui-ci.

– Aucun.

Ensuite, le coroner interrogea le témoin sur les relations de Billy Marks avec la police.

– A-t-on trouvé, sur la main de Billy Marks, la même tache que sur celles de sir Philip et de Thory ?

– Non, répondit Falmouth. Sur la main de Billy, il n'y avait rien.

*

L'audience était terminée. L'assistance se dispersa. De petits groupes parlaient avec étonnement du verdict que venait de prononcer le jury du coroner : « Mort provoquée par une cause inconnue, et homicide volontaire commis par une ou plusieurs personnes inconnues. »

Sur le seuil de la salle, le coroner lui-même se trouva face à face avec un visage qui lui était familier.

– Tiens, Carson ! dit-il, surpris. Vous aussi, vous étiez là ? Je croyais que vos faillites ne vous laissaient pas un instant de répit... même un jour comme celui-ci !... Affaire extraordinaire, n'est-ce pas ?

– Extraordinaire, en effet.

– Vous êtes arrivé dès le début de l'audience ?

– Oui.

– Alors, vous avez certainement remarqué le brillant premier juré que nous avons aujourd'hui.

– Oui. J'ai même l'impression que ce directeur de société aurait été meilleur comme homme de loi.

– Vous le connaissez donc ?

– Et comment ! fit en bâillant le syndic de faillites. Pauvre diable ! Il croyait réussir. Il avait fondé une société de photographie. Il avait pris la succession de la maison Etherington. Mais ça n'a pas marché.

– Il a échoué ? demanda le coroner étonné.

– Pas exactement. Mais il abandonne. Il dit que le climat ne lui convient pas. Il s'appelle... Voilà que j'ai oublié son nom !

– Il s'appelle Manfred, dit le coroner.

CHAPITRE XII

CONCLUSION

Le directeur était assis à son bureau. Falmouth, assis également, les mains croisées devant lui, faisait face à son supérieur. Sur le sous-main, était posé un mince feuillet de papier gris.

Le directeur le prit et le relut :

Quand vous recevrez ceci, nous serons dispersés à travers l'Europe, nous qui avons dû nous résigner à prendre pour nom les « Quatre Justiciers », et il est peu probable que vous retrouviez jamais notre trace. Sans la moindre forfanterie, nous disons : nous avons accompli ce que nous nous étions promis d'accomplir. Et, avec moins d'hypocrisie encore, nous réitérons notre regret d'avoir été contraints de faire ce que nous jugions nécessaire.

Nous reconnaissons sans peine que la mort de sir Philip Ramon apparaîtra comme un accident. Thory a mal travaillé, et il a été châtié de sa maladresse. Nous dépendions trop de ses connaissances techniques. Peut-être, grâce à des recherches très attentives, réussirez-vous à percer le mystère qui entoure la mort de sir Philip. Quand vous aurez réussi, vous vous rendrez compte que nous avons dit la vérité. Adieu.

– Nous ne sommes pas plus avancés, dit le directeur.

Falmouth secoua la tête, désespéré :

– Des recherches ! Nous avons fouillé Downing Street de fond en comble. Que pourrions-nous fouiller maintenant ?

– Parmi les documents de sir Philip, vous n’avez rien trouvé qui pourrait nous mettre sur une piste ?

– Rien. D’ailleurs, nous avons tout examiné ensemble.

– Et sa propriété à la campagne ? demanda le directeur en mordillant son porte-plume.

– Je ne l’ai pas cru nécessaire, répondit Falmouth.

– Et Portland Place ?

– Portland Place était fermée au moment du meurtre.

Le directeur se leva.

– Allez-y, suggéra-t-il. La maison est maintenant aux mains des exécuteurs testamentaires.

L’inspecteur principal héla un fiacre. Un quart d’heure plus tard, il frappait au sombre portail qui donnait accès à la demeure privée du défunt secrétaire d’État aux Affaires étrangères. Un domestique à l’expression grave lui ouvrit. C’était Perks, le maître d’hôtel de sir Philip. Falmouth le connaissait de longue date.

– Je désire faire une perquisition, mon ami, lui expliqua-t-il. A-t-on touché à quelque chose ?

– Non, Mr Falmouth, répondit le maître d’hôtel. Tout est resté comme sir Philip l’avait laissé. Les hommes de loi qui sont venus n’ont même pas encore fait l’inventaire.

Falmouth traversa un hall glacial et entra dans une confortable petite pièce qui était réservée au maître d'hôtel.

– Je voudrais commencer par le bureau, dit-il.

– Je crains que ce ne soit impossible, dit Perks sur un ton respectueux.

– Pourquoi ? demanda vivement Falmouth.

– C'est la seule pièce dont je n'aie pas la clef. Sir Philip avait fait mettre un verrou spécial, et il gardait la clef sur lui. Vous comprenez, étant ministre et très méticuleux, il ne laissait pas n'importe qui entrer dans son bureau.

Falmouth réfléchit. Il savait que plusieurs clefs ayant appartenu à sir Philip avaient été déposées à Scotland Yard.

Sur une feuille de son carnet, il griffonna quelques mots à l'intention de son chef et envoya un valet au Yard, en le priant, pour aller plus vite, de prendre un fiacre.

Puis, pour ne pas perdre de temps, il posa quelques questions au maître d'hôtel :

– Où étiez-vous, Perks, quand le meurtre a été commis ?

– À la campagne, Mr Falmouth. Si vous vous souvenez, sir Philip avait éloigné tous ses domestiques.

– Et ici ?

– La maison était absolument vide.

– À votre retour, vous a-t-il semblé, par un détail quelconque, qu'on avait tenté d'entrer ou même qu'on était entré ?

– Je n'ai rien remarqué. D'ailleurs, il serait presque impossible de pénétrer dans cette maison par effraction. Il y a, pour donner l'alarme, des fils électriques qui sont reliés au commis-

sariat le plus proche. De plus, les fenêtres se verrouillent automatiquement.

– Et sur ces fenêtres justement, ainsi que sur les portes, vous n’avez relevé aucun indice vous permettant de penser qu’on avait essayé de pénétrer dans la maison ?

– Aucun. Chaque jour, en faisant mon travail, je regarde un peu partout, portes, fenêtres, murs. La peinture n’a été égratignée nulle part.

Au bout d’une demi-heure, le valet revint. Il était accompagné d’un inspecteur qui remit à Falmouth un petit trousseau de clefs.

Le maître d’hôtel conduisit les policiers au premier étage.

Il montra le bureau, ou plutôt une porte de chêne massif, pourvue d’une serrure microscopique.

Sans hâte, Falmouth fit son choix dans le trousseau. À deux reprises, il se trompa. Mais la troisième clef était la bonne. La porte s’ouvrit sans bruit.

Falmouth resta quelques secondes sur le seuil, car la pièce était plongée dans l’obscurité.

– J’oubliais, dit Perks. Les volets sont fermés. Dois-je les ouvrir ?

– S’il vous plaît.

Un instant après, le bureau fut inondé de lumière.

Le mobilier était simple, assez semblable à celui dans lequel le ministre avait vécu ses derniers instants. La pièce sentait le vieux cuir. Les murs disparaissaient sous les étagères chargées de livres. Au centre, se dressait une lourde table d’acajou sur laquelle étaient rangées, dans un ordre parfait, des piles de dossiers.

Falmouth examina rapidement mais soigneusement la table. Elle était couverte de poussière. À l'une des extrémités, et à portée d'une personne qui aurait occupé le fauteuil naturellement vide, un banal téléphone.

– Pas de sonnette ? demanda Falmouth.

– Non, dit le maître d'hôtel. Sir Philip détestait les sonnettes. Il y a un « trembleur », comme on dit...

– Ah ! oui, un trembleur..., fit Falmouth d'un ton absent. (Soudain, il se pencha en avant :) Mais... ce téléphone... que lui est-il arrivé ?

L'étonnement de l'inspecteur principal était plus que justifié. En effet, l'appareil (à cette époque, ils étaient encore presque entièrement en acier) était déformé, tordu. Il ne restait plus, du récepteur d'ébonite, qu'un petit tas de cendre noire. Et, de la ligne qui établissait le contact avec le monde extérieur, ne subsistait qu'un bout de fil recroquevillé.

Quant à la table, à l'endroit où était posé l'appareil, elle était boursouflée, brûlée, comme si elle avait été soumise à une chaleur intense.

Falmouth poussa un long sifflement.

Puis il se tourna vers l'inspecteur qui lui avait apporté les clefs :

– Allez immédiatement chez Miller, dans Regent Street. Oui, chez Miller, l'électricien. Dites-lui de venir ici sans perdre une seconde.

Quand l'électricien arriva, l'inspecteur principal était toujours penché sur l'appareil.

– Mr Miller, qu'est-il arrivé à ce téléphone ? demanda-t-il.

L'électricien ajusta ses lunettes et se pencha à son tour sur la table.

– À mon avis, dit-il en se redressant, les poseurs se sont rendus coupables d'une grave négligence.

– Les poseurs ? répéta Falmouth.

– Oui, les ouvriers chargés de poser les lignes, expliqua l'électricien. (Il se pencha de nouveau sur l'appareil :) Vous voyez ça ? fit-il en tendant la main.

– Je vois que cet appareil est détruit, dit Falmouth. Mais j'attends toujours que vous m'expliquiez pourquoi.

L'électricien s'accroupit et prit sur le plancher le fil à demi fondu.

– Pourquoi ? répéta-t-il. Eh bien, voilà ! On a relié un fil à haute tension à la ligne de ce téléphone. Et si quelqu'un, par hasard... (Il s'arrêta tout à coup, les traits décomposés :) Mon Dieu, sir Philip a été électrocuté !

Il y eut un long, très long silence. Puis Falmouth plongea la main dans sa poche et en retira le calepin volé par Billy Marks.

– Oui, c'est cela, c'est bien cela ! murmura-t-il d'une voix tremblante. Ces rues... ces signes cabalistiques... c'est l'itinéraire de la ligne... Mais alors, comment se fait-il que le téléphone de Downing Street n'ait pas été détruit de la même façon ?

L'électricien, plus pâle que jamais, secoua la tête avec impatience :

– Il y a longtemps que j'ai renoncé à comprendre les caprices de l'électricité ! Il se peut qu'une partie du courant ait été détournée et que...

– Un instant ! interrompit Falmouth. Imaginez que l'homme qui avait été chargé de réunir, d'attacher ensemble les

deux fils... imaginez que cet homme ait fait preuve de maladresse et qu'il ait encaissé lui-même tout le courant... Le résultat final aurait-il été tout de même celui que nous connaissons ?

– Peut-être...

– « Thory a mal travaillé, et il a été châtié de sa maladresse... », énonça Falmouth avec lenteur, citant un passage de la dernière lettre des « Quatre Justiciers ». En somme, sir Philip n'a reçu qu'une décharge assez faible, mais suffisante pour l'effrayer – il avait une maladie de cœur –, le brûler à la main, et tuer deux moineaux. Maintenant, tout est clair, clair comme le jour !

*

Plus tard, la police fit une descente en force dans l'atelier de photogravure de Carnaby Street. Elle ne découvrit rien d'intéressant, sauf une cigarette à moitié consommée portant la marque d'un fabricant londonien, et aussi le talon d'un billet de passage sur le *Lucania*, pour trois voyageurs, en première classe, à destination de New York.

Quand le *Lucania* arriva à New-York, il fut fouillé de la poupe à la proue. Mais on n'y trouva pas trace des « Quatre Justiciers ».

C'était Gonzalez qui avait eu l'idée de laisser, à l'intention de la police, ce précieux « souvenir ».

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en novembre 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après Wallace Edgar, *Les quatre justiciers*, Paris, Gallimard, 1931. L'illustration de première page est adaptée d'une photo de Wikimedia : *The London House of Parliament* a été prise par [Mgimelfarb](#) le 10 juillet 2008.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des <http://www.ebooksgratuits.com> et partenaires :

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://fr.wikisource.org>,

<http://www.gutenberg.org>.